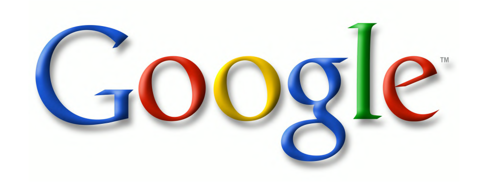
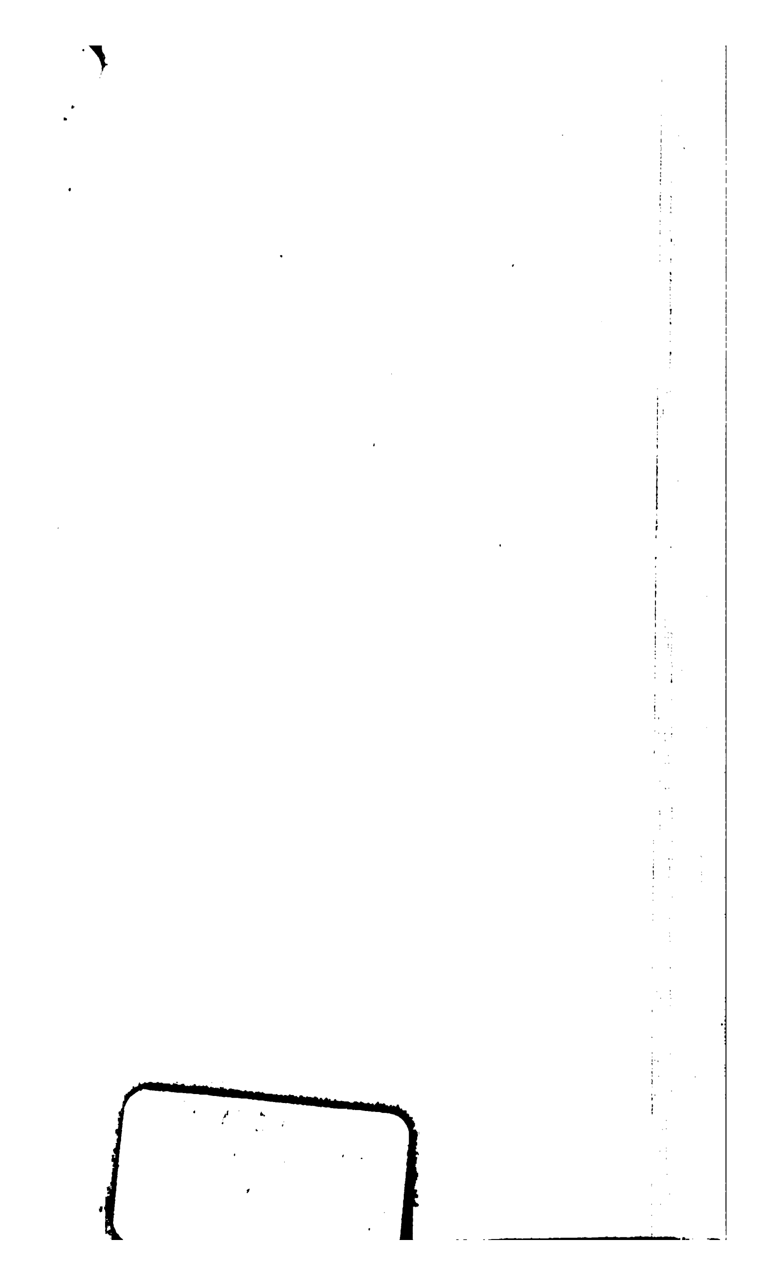





BAP

Dubois



HISTOIRE
GÉNÉRALE
Des Conjurations, Conſpirations, & Révolutions célebres, tant anciennes que modernes;

Dédiée à S. A. S. Monſeigneur le Duc d'ORLÉANS, premier Prince du Sang.

Par M. DUPORT DU TERTRE.

Nouvelle Édition.

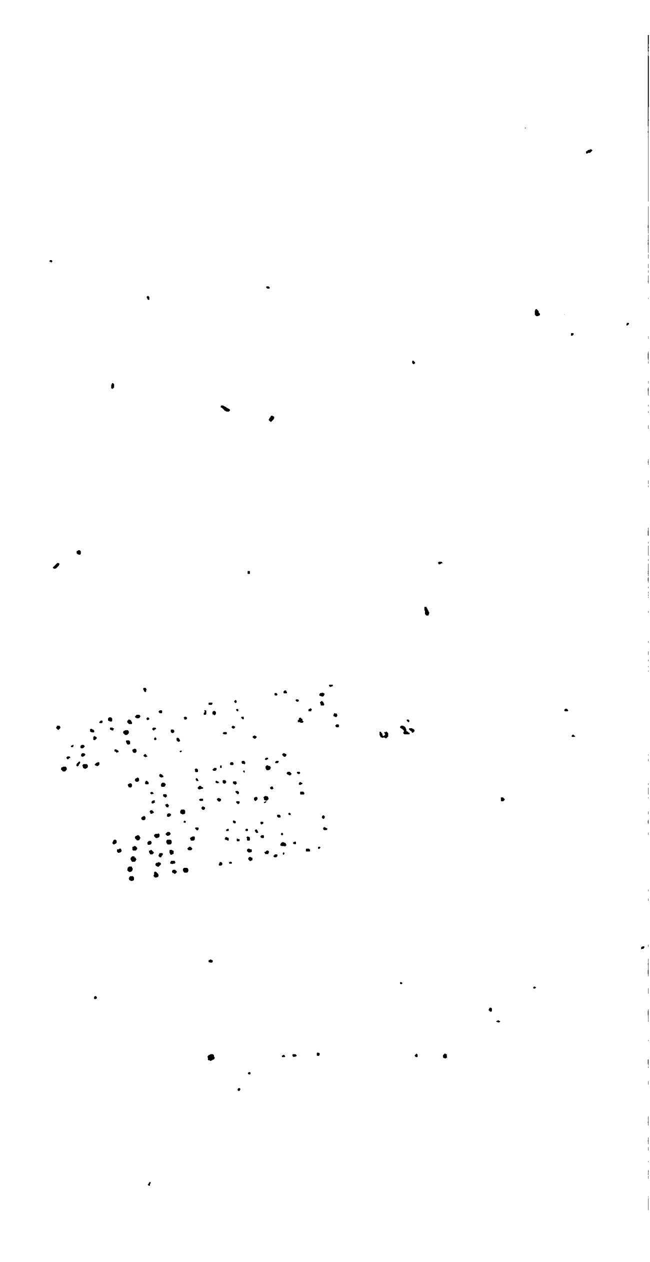
TOME SECOND.



A PARIS,

Chez GAY & GIDDE, Libraires, rue d'Enfer, au coin de celle Saint-Thomas, près la Place Saint-Michel, n° 731.

M. DCC. XCIII.





HISTOIRE DES CONJURATIONS.

CONJURATION DES BOHÉMIENS, Contre l'Empereur Vencelsas.

POUR peindre Venceslas * d'un seul trait, il suffira de dire que le bourreau fut son principal favori **. Un Prince de ce caractère ne pouvoit manquer d'être un objet d'horreur. Il commença par ravir le bien de ses sujets ; & après les avoir

* Venceslas étoit de la Maison de Luxembourg. Le premier de cette Maison qui parvint à l'Empire, fut Henri VII. Il eut un fils appellé Jean, qui fut Roi de Boheme, & pere de l'Empereur Charles IV. Ce dernier étoit pere de Venceslas, qui monta sur le Trône Impérial l'an 1378.

** Venceslas étoit le compere du bourreau,

entierement dépouillés, il insultoit à leur misere par les plus folles dépenses. Une foule de citoyens ruinés remplissoit les rues de Prague, & venoit tous les jours à la porte du Palais pousser des cris que Vencestas feignoit de ne pas entendre. L'Impératrice seule fut extrêmement sensible à la triste situation des Bohémiens, & vendit, pour les secourir, ses meubles, ses diamans & ses habits. Quand cette généreuse Princesse n'eut plus rien à donner, elle se jetta aux pieds de son époux, & le conjura, les larmes aux yeux, d'avoir compassion d'un peuple infortuné, qui ne pouvoit parvenir jusqu'au trône pour y porter ses justes plaintes. Une défense expresse de faire jamais de pareilles remontrances, fut toute la réponse qu'obtint l'Impératrice. On eut même recours aux menaces pour l'empêcher de venir une autre fois plaider la cause des malheureux. Les procédés de l'Empereur consternerent sa vertueuse épouse, & la plongerent dans un abattement mortel. Vencestas en conçut de

dont il avoit tenu un des enfans sur les Fonts de Baptême. Il l'appelloit son compere, & ne marchoit jamais sans lui. Souvent le Prince lui ordonnoit de pendre, sans autre forme de procès, quelques-uns de ceux qu'il rencontroit.

l'inquiétude, & eut une extrême envie de savoir ce qui se passoit au fond de l'ame de l'Impératrice. Espérant tirer là-dessus quelques lumieres, il s'adressa à Jean Népomucene *, Confesseur de la Princesse, & voulut l'obliger à découvrir le plus grand des secrets. Le Prêtre n'y voulut jamais consentir, & sa fermeté lui coûta la vie.

Venceslas signaloit tous les jours de son Empire par de nouvelles cruautés. Il fit construire des bains publics, où l'on n'étoit pas plutôt entré, qu'on tomboit dans un abîme profond. Des actions si barbares révolterent jusqu'aux courtisans, & son Palais devint bientôt désert. Comme il craignoit la juste fureur des peuples, il eut soin de faire bâtir, à deux lieues de Prague, un château, où il se retiroit lorsqu'il voyoit la moindre apparence de révolte.

Ce que Venceslas appréhendoit, arriva enfin; on conspira contre lui. Les Magistrats de Prague se saisirent de sa personne, & l'enfermerent dans la prison publique, où ils le retinrent pendant quatre mois au fond d'un cachot. Il trouva

* Jean Népomucene fut jetté dans le Moldaw. L'Eglise l'honore comme Martyr.

cependant le moyen de se sauver par le secours d'une femme qu'il mit, pour la récompenser, au nombre de ses concubines. Les mauvais traitemens qu'il venoit d'essuyer, ne servirent qu'à le rendre plus cruel. Dans ses accès de fureur, personne ne pouvoit l'approcher. Susanne (c'est ainsi que s'appelloit sa libératrice) avoit seule le talent d'adoucir cet esprit féroce. Cependant Venceslas, craignant toujours de retomber entre les mains de ses sujets, se retira au château de Ziebrak; mais quand il crut n'avoir plus lieu de redouter les habitans de Prague, il revint dans la Capitale de son Royaume, & continua de s'y rendre odieux.

Les Seigneurs de Boheme ne pouvant plus le supporter, implorerent l'assistance de Sigismond, Roi de Hongrie, & frere du tyran. Le Monarque Hongrois s'avança à la tête d'un corps de troupes jusqu'aux frontieres de Boheme. Aussi-tôt les sujets de Venceslas se souleverent contre leur Souverain, & se rangerent sous les étendards de leur libérateur; de sorte que l'armée de Sigismond se trouva en état de tout entreprendre. L'Empereur, ayant appris cette nouvelle, consulta ses Ministres, qui lui conseil-

lerent de quitter Prague, & de se retirer à Bern. Cette démarche ne fut pas avantageuse à Venceslas; car les habitans de la capitale, ne se voyant plus contraints par la présence de l'Empereur, se déclarerent pour le Roi de Hongrie, & entraînerent, par leur exemple, les autres Villes qui n'avoient pas osé jusqu'alors secouer le joug de la tyrannie.

Cependant Sigismond publia un manifeste, dans lequel il déclaroit qu'il ne prenoit les armes, que pour venger les peuples de la Boheme de toutes les injustices qu'on avoit exercées à leur égard. L'envie de s'approprier une nouvelle Couronne, avoit peut-être beaucoup de part à une résolution si généreuse. Quoi qu'il en soit, personne n'entreprit de s'opposer aux desseins d'un Prince qui ne paroissoit agir que par les plus louables motifs. Après la fuite de Venceslas, le Gouverneur de Prague, voyant qu'il ne pouvoit arrêter les progrès de la révolte, abandonna le soin des affaires publiques, & se retira dans sa maison. Les autres Seigneurs se déclarerent ouvertement pour Sigismond. Celui-ci se rendit à Prague, où il fut reçu en triomphe. Il n'y demeura qu'autant qu'il étoit nécessaire pour s'assurer de la fidélité des habitans, & il marcha ensuite à Bern. Ven-

ceslas, n'espérant pas de pouvoir se soutenir dans cette forteresse, eut recours à la générosité de son frere. Il lui fit dire qu'il se soumettroit aux conditions qu'on voudroit lui imposer, pourvu qu'elles fussent équitables. Les deux freres eurent une conférence, & le Roi de Hongrie, en abordant l'Empereur, lui dit : *Je suis venu ici, parce que le peuple se plaint de votre gouvernement ; mais, s'il plaît à Dieu, j'y mettrai ordre. Si c'est votre volonté*, repartit Venceslas, *c'est aussi la mienne.*

Après cette entrevue, Sigismond & son frere vinrent à Prague; mais ils furent reçus bien différemment. On combloit le premier des éloges les plus flatteurs, tandis qu'on vomissoit mille imprécations contre Venceslas. On enferma d'abord celui-ci dans le château, & on le transféra ensuite à Krumlow, & de-là à Vienne en Autriche, où il fut resserré si étroitement, que personne ne pouvoit lui parler. Sigismond se fit déclarer Régent du Royaume, supprima les impôts les plus onéreux, & rendit la liberté à plusieurs citoyens qui se trouvoient injustement détenus dans les prisons. Qui croiroit qu'un monstre tel que Venceslas eût dû trouver des ames sensibles à son malheur? Le duc de Schweidnitz son frere,

& Procope son cousin, leverent chacun un corps de troupes pour délivrer un Prince qui ne méritoit pas de voir le jour. Mais leur projet ne réussit pas, parce qu'ils ne purent savoir le lieu où l'Empereur étoit enfermé. Tandis qu'on travailloit inutilement à procurer la délivrance de Venceslas, ce Prince cherchoit aussi à se mettre en liberté, & ce ne fut pas sans succès. Il descendit par une fenêtre qui donnoit sur le Danube, & se sauva sur une petite barque que lui avoit préparée un pêcheur *. Il prit un habit de paysan, se mit en route, & après douze jours de marche, il arriva en Boheme. S'étant rendu à la forteresse de Visigrade, qui étoit assez mal gardée, il dit à la sentinelle, qu'il avoit une affaire importante à communiquer au Gouverneur. Dès que Venceslas fut entré, il ferma la porte de la citadelle, se fit reconnoître, & cria : *Quiconque est fidele à son Roi, qu'il vienne pour le défendre, & il sera récompensé.* Aussi-tôt une vingtaine de soldats se joignent à lui, se saisissent du Commandant, & le livrent à Venceslas, qui lui dit : *Attends-toi à périr sur-le-champ, si tu n'écris la lettre que je vais te dicter,*

* Venceslas créa ce pêcheur Chevalier, lui assigna des revenus considérables, & fit venir à Prague toute sa famille, qu'il établit honorablement.

L'Officier jugea à propos d'obéir, & il écrivit au Gouverneur & aux Magistrats de la capitale, que ne pouvant se transporter à Prague pour leur communiquer une affaire de la derniere importance, il les prioit de venir au plutôt à Visigrade pour conférer avec lui. Ils se rendirent tous dans la forteresse, & quand l'Empereur les eut en son pouvoir, il les fit enfermer, de peur qu'ils n'informassent Sigismond de ce qui se passoit.

Vencéslas, sentant bien que le succès de son entreprise dépendoit de sa diligence, marche aussi-tôt vers Prague avec trente soldats. De peur que ceux-ci ne soient reconnus, il leur fait prendre les habits des Magistrats prisonniers, &, à la faveur de ce déguisement, il parvient au château de la Ville, s'y enferme avec son monde, informe de son évasion le Duc de Schweidnitz, convoque les Seigneurs qui lui étoient demeurés fideles, & les exhorte à lui donner des preuves de leur attachement. Tous s'y porterent avec autant d'ardeur, que s'il eût été question de rétablir sur le Trône un Prince injustement opprimé. Dès la nuit suivante une des portes de Prague fut ouverte au Duc de Schweidnitz & à ses troupes, qui entrerent en criant : *Liberté*. A l'heure mê-

me, tous les partisans de l'Empereur se rangent sous les enseignes du Duc, & font main basse sur les Bourgeois, dont un grand nombre vint implorer la clémence de Venceslas. Ce Prince, oubliant alors la férocité de son caractere, empêcha le carnage, & fit publier qu'il accorderoit la vie à toutes les personnes qui apporteroient leurs armes dans la Place, & qui lui donneroient un état juste de leurs richesses. Quand il eut connoissance de ce que chaque Seigneur & chaque Bourgeois possédoit, il les taxa à des sommes considérables, qu'il ne manqua pas de se faire payer exactement.

Les autres Villes suivirent l'exemple de la capitale, & députerent à l'Empereur pour lui demander pardon de leur révolte. Venceslas se laissa fléchir, à la vue des présens qu'on lui offrit. En peu de tems toute la Boheme fut soumise par le moyen du Duc de Schweidnitz, qui montra toujours beaucoup de zèle pour les intérêts d'un Tyran.

Les disgraces que venoit d'éprouver l'Empereur ne le rendirent pas plus traitable. Pour subvenir à ses folles dépenses, il établit des impôts exhorbitans, & vendit les charges de l'Empire. On en porta des plaintes aux Electeurs, qui résolurent

» a, de sa propre main, ou par le minis-
» tere de ses exécuteurs, massacré, noyé,
» brûlé des Prélats, des Prêtres, & quan-
» tité d'autres personnes de distinction;
» qu'au mépris du Christianisme, il a fait
» une ligue avec le Roi de Pologne, Pro-
» tecteur des Tartares, contre les Cheva-
» liers de l'Ordre Teutonique; qu'il a,
» sans jugement & sans discrétion, pro-
» digué les revenus de la Boheme & de
» l'Empire, & mis le Gouvernement de
» son Royaume entre les mains de gens
» sans expérience & mal intentionnés,
» qui ont chargé son peuple d'impôts ex-
» cessifs; que, dans ses négociations avec
» les Princes de l'Empire, il a usé de tant
» d'équivoques & de mauvaise foi, qu'au-
» cun d'eux n'a plus voulu se fier à sa pa-
» role; qu'il a détruit l'Université de Pra-
» gue, fondée par l'Empereur son pere;
» qu'il en a chassé les Docteurs, & en a
» fait mourir plusieurs, sans cause & sans
» un jugement préalable; qu'enfin livré
» nuit & jour à la débauche, il a entiere-
» ment négligé les affaires de l'Empire,
» & qu'ayant été requis & sollicité plus
» d'une fois de réformer sa mauvaise
» conduite, il a persécuté ceux qui lui
» avoient donné des avis.

» Nous donc, *ajouterent les Electeurs*,
» ayant invoqué le Saint Nom de Dieu,

» & étant assis dans notre Tribunal de » Justice, mus par les griefs ici mentionnés, & par d'autres causes encore plus » importantes, avons déposé par notre » présente Sentence, le Seigneur Venceslas, comme dissipateur du Corps Germanique, comme membre inutile, & » comme chef indigne de gouverner le » Saint Empire Romain ; & comme tel, » Nous l'avons privé des dignités & des » honneurs qui lui appartiennent. Nous » faisons savoir aussi aux Princes, Potentats, Chevaliers, Villes, Terres » & Peuples du Saint Empire, qu'ils » sont absous du serment de fidélité & » de l'hommage qu'ils lui doivent en sa » qualité d'Empereur.

» De plus, nous les avertissons & requérons de ne point obéir dans la suite » au susdit Venceslas, & de ne plus lui » rendre aucun service, sous quelque titre que ce soit, mais de les réserver » pour un Prince plus utile & plus digne, » qui sera substitué à sa place. En foi de » quoi, Nous Jean, Archevêque de » Mayence, avons eu soin de faire transcrire le présent Acte de déposition, & » d'y apposer notre grand Sceau. Fait & » publié solemnellement à Landstein, » l'an d'après la Nativité de Jesus-Christ » 1400, Indiction VIII, le Vendredi 20

» Août, un peu avant neuf heures, la
» onzieme année du Pontificat de notre
» Saint Pere le Pape Boniface IX, en
» présence des Nobles Princes Jean &
» Robert *, de Frédéric, Burgrave de
» Nuremberg, de Philippe de Naſſau &
» de Sarbruk, de George de Leiningen,
» de Jean de Zigenſtein, de Conrad,
» Comte Palatin du Rhin, de Renard
» de Veſterburg, de Jean de Limbourg,
» de Jean d'Iſembourg, de Reinard de
» Hanau, & de pluſieurs autres Sei-
» gneurs, Chevaliers & perſonnes laï-
» ques & eccléſiaſtiques. »

Les Electeurs révoquerent enſuite les droits, les privileges & les exemptions que Venceſlas avoit vendus & aliénés, ſans le conſentement des Etats de l'Empire. Après la dépoſition de Venceſlas, on procéda à l'élection d'un nouvel Empereur. Tous les ſuffrages ſe réunirent en faveur de Frédéric, Duc de Brunſwick; mais ce Prince, avant même qu'on eût publié ſon élection, fut malheureuſement aſſaſſiné par le Comte de Valdech;

* Il ne ſe trouva à la Diete de Landſtein que quatre Electeurs, trois Eccléſiaſtiques, Robert, Comte Palatin, avec pluſieurs Seigneurs Membres du Saint Empire. Les Villes Impériales furent mandées, mais elles n'envoyerent point de Députés.

c'est pourquoi on ne le compte pas parmi les Rois des Romains. Aussi-tôt qu'on eut appris la nouvelle de sa mort, les Electeurs s'assemblerent à Rens, & ils élurent Robert ou Rupert III, Comte Palatin du Rhin. Ce Prince ne fut pas tranquille possesseur de l'Empire. Venceslas avoit encore un parti considérable, tant en Allemagne que dans les autres Etats de l'Europe. Sigismond, Roi de Hongrie, s'intéressa alors pour son frere, & écrivit aux Cardinaux qui étoient à Avignon, que les crimes qu'on imputoit à Venceslas étoient faux & exagérés; qu'à la vérité ce Monarque avoit commis quelques excès, mais qu'on ne pouvoit les qualifier de tyrannie; que si les fautes dont il s'étoit rendu coupable fournissoient un juste sujet de dépouiller un Prince, on ne verroit dans le monde que Souverains traités de Tyrans, & déposés par leurs sujets. Ce n'étoit pas-là le langage que tenoit Sigismond, lorsqu'il prit les armes pour détrôner Venceslas. Le Roi de Hongrie ne se seroit pas plaint de la sorte s'il eut profité des dépouilles de son frere. La lettre de Sigismond produisit l'effet que ce Prince en avoit espéré. Le Pape écrivit à tous les Souverains Catholiques de ne point reconnoître d'autre Empereur que Venceslas.

Celui-ci continuoit d'irriter les Bohémiens par ses débauches & par ses exactions. Il se rendit tellement odieux, que le Roi de Hongrie ne voulut plus soutenir les intérêts d'un frere généralement détesté. Les excès de Venceslas forcerent encore une fois ses sujets à conspirer contre lui; dès qu'il en fut informé, il leva des troupes avec tant de diligence, qu'il parut presque subitement au milieu de la Boheme, à la tête d'une armée nombreuse. Cette promptitude déconcerta les projets des conspirateurs. La plupart se retirerent auprès du Roi de Hongrie, qui promit de les protéger. Ce Sigismond, qui se déclaroit le défenseur des malheureux, opprimoit lui-même ses propres sujets, & il se trouva bientôt dans la même situation que Venceslas. Les Hongrois se révolterent contre leur Souverain, se saisirent de sa personne, & l'enfermerent dans le château de Sokles. On assembla ensuite les Etats du Royaume, & on déposa Sigismond. On insulta à la disgrace de ce Prince, en voulant lui persuader qu'on ne le traitoit ainsi que pour le mettre en état de passer le reste de ses jours plus gracieusement. Quelque tems après, il trouva le moyen de s'échapper de sa prison, de remonter sur le Trône, & même de parvenir à la couronne Impériale.

Les désordres augmentoient de jour en jour dans le Royaume de Boheme par la mauvaise conduite de Venceslas. Ce Prince favorisa les Hérétiques qui avoient adopté la Doctrine de Wiclef, & prit la défense de Jean Hus *, qui étoit un des plus zélés partisans des nouvelles opinions. Venceslas, non content de soutenir le parti de l'erreur, se livroit encore aux plus honteuses débauches. Il entretenoit des concubines qui abusoient de leur crédit pour faire périr les meilleurs Citoyens. L'indigne Monarque passoit les jours & les nuits dans des festins licencieux, & éloignoit de lui toutes les idées qui auroient pu ** l'inquiéter au milieu de ses plaisirs. » Tous les ordres

* Jean Hus étoit Confesseur de la Reine, & fut nommé Recteur de l'Université de Prague, dans le tems même qu'il prêchoit les erreurs de Wiclef. Il fut brûlé dans la suite, en conséquence d'un Jugement rendu contre lui par le Concile de Constance. Avant que Jean Hus fût Recteur de l'Université, on dit que Venceslas nomma son cuisinier à ce Rectorat.

** On vint un jour apprendre à Venceslas, que son Château de Visigrade avoit été brûlé; il s'informa aussi-tôt si sa cave avoit éprouvé le même sort. *Non*, *Sire*, répondit un Courtisan. *La perte n'est donc pas grande*, répartit le Roi, *puisque mon vin du Rhin subsiste encore, & pourvu qu'il ne soit pas gâté, je suis content.*

» de l'Etat, dit un Historien, étoient
» pervertis : il n'y avoit ni mœurs, ni dis-
» cipline parmi les Ecclésiastiques, l'étu-
» de & la régle étoient bannies des Mo-
» nasteres ; la débauche y régnoit avec le
» scandale ; tous méprisoient ou igno-
» roient leurs devoirs. Le peuple, malgré
» sa misere, fournissoit à leurs excès, &
» conservoit toujours pour leur caractè-
» re, un respect qui l'empêchoit d'être
» frappé de leurs déréglemens. La No-
» blesse ne s'occupoit que des plaisirs de
» la table & de la chasse. Le soldat mal
» payé, ne vivoit que de brigandage, &
» regardoit comme un bien légitime
» tout ce qu'il emportoit par violence.
» Le paysan abandonnoit le labourage ;
» on n'entendoit parler que de vols &
» d'assassinats ; & tout le remede que
» Venceslas apporta à ces maux, ce fut
» de permettre aux Chevaliers Teutoni-
» ques d'enrôler à leur service les bri-
» gands & les gens sans aveu. »

L'héréfie de Wicl[illegible] en F[illegible]
me les événe[illegible]
Sectateurs [illegible]
plice[illegible]

nommé Ziska *. Ce Général seroit mis au nombre des grands hommes, s'il eut combattu pour une meilleure cause. Ses partisans vouloient engager l'Université de Prague à faire une déclaration en faveur de la nouvelle Doctrine. On envoya prier le Roi de venir dans sa Capitale pour appuyer le parti des Hussites. Venceslas étoit retiré alors au Château de Tocznik, situé sur une montagne. Les tyrans sont soupçonneux; le Roi apperçut de loin les Députés, & aussi-tôt il fit redoubler sa garde. Quand il vit qu'il n'y avoit rien à craindre, il donna audience aux Envoyés de Ziska, qui inviterent le Roi à venir avec eux jusqu'à Prague. Venceslas se laissa vaincre par leurs instances, & partit. Les Seigneurs Hussites le prierent de leur accorder quelques Eglises pour y faire les exercices de leur Religion. Le Prince deman[illegible] quelques jours pour y penser,
& di[illegible] e tems à un des Chefs du
pa[illegible] *une corde pour vous faire*
p[illegible] urs fit connoître aux sec-
ta[illegible] oi ne leur seroit pas aussi
[illegible] se l'étoient persuadés.
[illegible] s Viclefites insistoient

[illegible] u étoit Chambellan du Roi
[illegible] l avoit perdu un œil dans
[illegible] nomma Ziska, qui signifie
[illegible] mienne.

toujours à demander des Eglises. Etant un jour au Palais pour solliciter la réponse de Venceslas, deux Conseillers de ce Prince leur firent celle-ci : » Tandis » que vous serez armés, ne comptez » rien obtenir ; rendez vos armes, car » telle est la volonté de votre Maître. » Cet ordre alarma les Seigneurs. » Vous » êtes bien simples, leur dit Ziska ; je » connois mieux le Roi que vous, il » prendra tant de plaisir à vous voir lestes & bien armés, qu'il aimera mieux » vous faire présent de vos armes, que » de vous les ôter ; d'ailleurs, j'offre de » me mettre à votre tête quand vous » voudrez aller au Palais. » En effet, dès que le Général des Hussites parut devant le Roi : » Sire, lui dit-il, tous ces soldats » que vous voyez sous les armes, sont » prêts à répandre jusqu'à la derniere » goutte de leur sang pour votre service, » pourvu que vous leur fassiez connoître » vos ennemis. » Cette démarche eut le succès dont le Général s'étoit flatté ; & Ziska ayant acquis par-là toute la confiance du peuple, commença à exécuter les projets qu'il méditoit depuis long-tems. Après avoir fait quelques courses, il rentra dans Prague où il étoit attendu avec impatience. Les Hussites, fortifiés par la présence de leur chef, marcherent

vers la Maison de Ville, où ils savoient que le Sénat étoit assemblé pour prendre des mesures contre eux. Ils se saisirent des Sénateurs, les jetterent par les fenêtres, & on recevoit leurs corps avec des lances, des broches & des fourches.

La nouvelle de cet affreux massacre parvint bientôt aux oreilles de Venceslas, qui s'étoit retiré dans la Forteresse de Visigrade. Le Grand Echanson ne put s'empêcher de dire alors, *j'avois bien prévu tout cela*. Le Roi, outré de colere, prit par les cheveux celui qui avoit lâché ces paroles, le jetta par terre, & lui auroit enfoncé un poignard dans le sein, si on n'y avoit mis obstacle. Quelques jours après, Venceslas mourut d'une attaque d'apoplexie dans la cinquante-huitieme année de son âge. Son corps fut transporté secrettement dans la Chapelle du Château de Prague, & on l'y enterra sans cérémonie. Les actions de ce Prince l'ont assez fait connoître, pour qu'il ne soit pas nécessaire d'en tracer le portrait.

L'Empereur Sigismond fut reconnu Roi de Boheme, & laissa la Régence de ce Royaume à Sophie *, veuve de Vences-

* Sophie étoit la seconde femme de Venceslas.

las. La princesse se fortifia de son mieux dans le Château de Visthade; & après avoir levé quelques troupes, elle attaqua le Général des Hussites, qui continuoit toujours de ravager la Boheme. Ziska courut risque d'être pris; mais il se tira d'affaire par un stratagême *, & ses ennemis furent taillés en piéces. Le bruit de cet avantage servit beaucoup à augmenter ses troupes. Les Paysans & la Noblesse vinrent lui offrir leurs services. Il forma une armée de près de quinze mille hommes, qui ne respiroit que le sang & le carnage. Les soldats en vouloient sur-tout aux Prêtres & aux Moines, & lorsqu'il leur en tomboit

Ce ne fut pas celle-ci qui occasionna la mort de Jean Népomucene. Venceslas n'eut point d'enfans de sa seconde femme.

* Ziska, se voyant enveloppé par ses ennemis, se retira par une colline remplie de pierres & de broussailles; la Reine le poursuivit avec de la Cavalerie. Ziska ordonna aux femmes de ses soldats d'étendre leurs robes & leurs jupes à terre. Les Cavaliers de la Reine, qui furent obligés de descendre de cheval & de marcher à pied avec leurs bottes & leurs éperons, s'embarrasserent tellement dans ces habits de femme, qu'ils ne purent se défendre.

sous

ſous les mains, ils les maſſacroient impitoyablement, pour venger la mort de Jean Hus & de Jérôme de Prague. La Boheme étoit un théâtre d'horreurs ; Ziska ſe ſignaloit tous les jours par de nouveaux exploits. Tandis qu'il aſſiégeoit la Fortereſſe de Rabi, un éclat de bombe lui créva le ſeul œil qui lui reſtoit. Tous les remédes qu'on employa pour le guérir furent inutiles ; il demeura aveugle. Cet accident ne diminua rien de ſon activité, ni de ſa valeur. Il mit le ſiége devant le Château de Visrhade & s'en rendit maître : ſes ennemis craignant d'être forcés dans la Citadelle de ce Château, demanderent une ſuſpenſion d'armes, & l'obtinrent pour quatre mois.

Les Catholiques de Boheme implorerent le ſecours de Sigiſmond, & ce Prince voulut donner la loi aux ennemis de la Religion. Il intimida tellement les Huſſites, qu'ils prirent le parti de ſortir de Prague. L'Empereur ordonna de n'en laiſſer entter aucun dans la Ville, & ſes ordres furent exécutés. Mais Ziska fit trembler ſes ennemis à ſon tour. Son nom ſeul répandoit la terreur dans la Boheme & dans

tous les Etats voisins. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que Sigismond sembloit ne voir qu'avec indifférence les maux qui désoloient son Royaume. Ce Prince avoit du courage, mais il redoutoit les fatigues de la guerre. Dans les commencemens il ne regarda les rebelles que comme des téméraires que sa présence seule feroit rentrer dans le devoir. Il s'apperçut enfin qu'il n'est pas facile de réduire des fanatiques qui combattent pour la défense de leur Religion, & qui croyent mériter le Ciel en égorgeant leurs ennemis. On ne songea à dompter ces rebelles que quand ils furent bien aguerris & bien disciplinés. Albert, Duc d'Autriche, voulut leur livrer bataille. Comme Ziska, leur Général, étoit aveugle, il ordonna à ses Gardes de le conduire jusqu'au Prince. Ils obéirent; &, écartant à coups d'épée tout ce qui s'opposoit à leur passage, ils se firent une route sanglante à travers les troupes d'Albert, & les mirent en fuite.

Ce fut la premiere victoire que le Général des Hussites remporta sur des troupes réglées. Sans perdre de tems, il marcha à Prague, & s'empara de la nouvelle Ville. De si éclatans succès

servirent beaucoup à animer la confiance de ses troupes, & à en augmenter le nombre. La Noblesse se jettoit en foule dans le parti de Ziska, les principales Villes de Boheme passoient sous son obéissance, & toutes ses entreprises lui réussissoient heureusement.

Sigismond se détermina enfin à secourir les Catholiques. Ce Prince vint camper près de la Ville de Konigs-Gratz, d'où il écrivit à Prague, pour sommer les habitans de le reconnoître pour leur Souverain. Il assiégea ensuite cette Capitale. Les premiers jours se passerent en escarmouches, & il y eut bien du sang répandu de part & d'autre. On attaqua & on se défendit avec vigueur. Mais à la fin, les troupes Impériales furent repoussées & mises en déroute, & Sigismond se vit contraint de renoncer à son projet.

Les Vainqueurs assiégerent encore une fois Visrhade. L'Empereur à qui il venoit d'arriver des troupes de Moravie, marcha aussi-tôt contre les Hussites qui étoient bien retranchés. On conseilla à Sigismond de ne pas tenter une entreprise si périlleuse. *Non, non,* dit-il, *je veux hazarder le combat contre ces Porte-fléaux.* Un de ses Officiers lui

repréſenta que ces fléaux étoient redoutables. *Vous autres Moraves*, répartit le Prince, *vous n'êtes que des poltrons.* Piqué d'un reproche ſi outrageant, l'Officier ordonne à ſa Cavalerie de mettre pied à terre, & dit à l'Empereur : *Vous allez voir que nous marcherons où votre Majeſté n'ira pas.* A l'inſtant les Moraves ſe jettent avec fureur ſur l'ennemi, qui les charge à ſon tour, les taille en pieces, & les aſſomme à coups de fléaux de fer. Sigiſmond à la tête des Hongrois, vient attaquer les Huſſites ; mais il eſt bientôt mis en déroute, & on ne fait quartier à aucun de ſes ſoldats. On aſſure que plus de trois cens Seigneurs de l'armée Impériale périrent dans cette action meurtriere. Visrhade ſe rendit aux Vainqueurs.

Les rebelles, après tant d'avantages remportés ſur leurs ennemis, ſongerent à ſe donner un Souverain. Ils jetterent les yeux ſur Jagellon, Roi de Pologne, & réſolurent de lui offrir la Couronne de Boheme, pourvu qu'il leur permît de ſuivre leur Religion. Ils lui envoyerent une Ambaſſade, pour ſavoir s'il vouloit devenir leur Maître. Le Monarque Polonois ne rendit pas

d'abord une réponse positive, & il dit aux Députés, qu'il consulteroit son Conseil sur une affaire de cette importance. Comme Jagellon ne découvroit point ses véritables sentimens, on lui envoya une nouvelle Ambassade, & le Chef de la Députation le harangua de la sorte.

» Après la mort du Roi Venceslas, » Sigismond, son frere & son succes- » seur, nous déclara qu'il ne viendroit » point prendre possession de sa nou- » velle Couronne, si nous ne remet- » tions nos armes entre ses mains, & si » nous n'abattions une des murailles » de notre Ville *. Jugez, Sire, quelle » fut notre surprise. L'Empereur, pour » exécuter son projet, est entré en » Boheme avec une armée de Hongrois » & d'Allemands; &, après avoir ra- » vagé le Royaume, il a formé le sié- » ge de Prague. N'ayant pu venir à » bout de s'en rendre maître, il a en- » levé de la Citadelle de Carlstein la » Couronne Royale, les trésors & les » joyaux du Royaume, & les a portés

* Sigismond disoit que c'étoit pour faire son entrée dans Prague.

» en Hongrie. Une pareille violence
» nous a rendu Sigiſmond odieux.
» Ainſi, bien loin de le reconnoître
» pour notre Souverain, nous ſommes
» réſolus au contraire de le pourſuivre
» juſqu'à la mort comme un ennemi
» capital. Nous vous choiſiſſons au-
» jourd'hui pour le remplacer, pour-
» vu que vous promettiez d'être notre
» Défenſeur, & de protéger notre Re-
» ligion. Au reſte, ne vous imaginez
» pas qu'en refuſant la Couronne de
» Boheme, vous puiſſiez conſerver tran-
» quillement celle de Pologne. Si
» l'Empereur vient à bout de nous
» dompter, il tournera enſuite ſes ar-
» mes contre vous, & tâchera de vous
» renverſer du Trône. La protection
» qu'il a accordée à vos ennemis doit
» vous faire connoître quels ſont ſes
» véritables ſentimens. Mettez-vous
» donc à couvert des périls qui vous
» menacent, en augmentant vos forces
» par l'acquiſition d'une nouvelle Cou-
» ronne. »

On répondit aux Ambaſſadeurs qu'il n'étoit pas permis à des Princes Chrétiens d'accepter un Royaume, au préjudice du véritable héritier. On promit

ſeulement aux Bohémiens de leur rendre toutes ſortes de bons offices auprès de Sigiſmond, s'ils vouloient rentrer dans le devoir, & renoncer à leurs erreurs. Ce n'étoit pas-là ce que demandoient les rebelles. Ceux-ci, voyant que le Roi de Pologne refuſoit la Couronne de Boheme, l'offrirent à Sigiſmond Coribut *, qui ne fut pas ſi ſcrupuleux que le Monarque Polonois.

L'Empereur travailloit alors à ſe réconcilier avec les révoltés ; mais il ne put y réuſſir, & les Bohémiens plus furieux que jamais, ſe porterent à des excès de cruauté dont le récit fait horreur. Le Bourreau étoit un des Chefs de parti, & il eut l'inſolence de demander un Gouvernement, & d'inviter les plus grands Seigneurs de la Nation à venir manger chez lui. De quoi n'étoit pas capable un peuple qui choiſiſſoit de pareils Capitaines ? On prêcha par toute l'Allemagne une Croiſade contre les rebelles, & on aſſembla une armée aſſez nombreuſe, dont

* Il étoit parent du Grand Duc de Lithuanie.

l'Archevêque de Treves fut déclaré Général. Ziska attaque les Croisés, & les met en déroute. Cette nouvelle victoire fit regarder les Hussites comme des soldats indomptables, & leur parti devint plus puissant que jamais. L'Empereur se voyant sur le point de perdre la Moravie & la Boheme, écrivit au Roi de Pologne, & lui représenta sa situation à-peu-près en ces termes.

» Vous savez que Ziska a eu la har-
» diesse de se soulever contre moi.
» Ce Sujet audacieux ose tenir la cam-
» pagne, assiéger des places, & faire
» tête à quiconque entreprend de le
» réduire. Comme ses partisans & lui
» n'ont rien à perdre, ils se battent en
» désespérés, & ont tous juré de mou-
» rir les armes à la main. Ce n'étoit
» d'abord qu'une poignée de miséra-
» bles fugitifs qui paroissoient hors d'é-
» tat de former aucun projet impor-
» tant; mais enfin ils ont trouvé le
» moyen de se rendre formidables. Les
» Armées Impériales & les meilleures
» Places de la Boheme n'ont pu leur
» résister; de sorte qu'ils ne trouvent
» plus d'obstacles à leurs desseins. Je
» vous conjure donc de m'envoyer un
» puissant secours pour arrêter des en-

» treprises qui peuvent être aussi pré-
» judiciables à la Pologne qu'à tout
» l'Empire. » Jagellon, en répondant à cette Lettre, promit beaucoup & n'exécuta rien.

L'Empereur voulut hasarder une nouvelle bataille contre les rebelles, & Ziska fut encore vainqueur. Sigismond retourna promptement en Hongrie, & Coribut vint à Prague pour s'y faire reconnoître en qualité de Souverain; mais ce dernier trouva un redoutable adversaire dans la personne de Ziska *, qui représenta aux Bohémiens qu'un peuple libre ne devoit point se soumettre à un Roi. Cependant, comme les Hussites témoignerent qu'ils vouloient un Souverain, Ziska, levant alors son bâton de Général, dit : » J'ai sauvé deux fois
» les Habitans de Prague, mais je suis

* Il y avoit trois partis en Boheme. Celui des Catholiques qui tenoient pour l'Empereur; celui des Hussites en général qui vouloient un autre Roi que Sigismond, & celui des Thaborites commandés par Ziska, qui étoient ennemis de la Souveraineté. Les Thaborites tiroient leur nom de la Ville de Thabor.

» résolu de les perdre : & je ferai voir » que je puis également & sauver & » opprimer ma Patrie. Aussi-tôt il se met en marche pour attaquer la Ville de Graditz & pour la détruire. Avant qu'il pût en faire le siége, il lui fallut essuyer un combat. La victoire fut long-tems disputée : enfin elle se déclara encore en faveur des rebelles. Graditz leur ouvrit ses portes, & quelques jours après ils se rendirent maîtres de Czaslaw.

Albert d'Autriche, à qui l'Empereur venoit de céder la Moravie, ne tarda pas à agir contre les Hussites ; mais ses entreprises n'eurent pas un heureux succès. Procope-Rase *, surnommé le Grand, lui fit lever le siége de Jutemberg, & l'obligea de se retirer en Autriche. Ce Procope, dont nous venons de parler, étoit un des Lieutenans de Ziska, & fut dans la suite son Successeur. Cependant les Hussites, accoutumés à vaincre, furent battus

* Procope étoit un simple Gentilhomme de Boheme. Après avoir achevé ses études, il voyagea en France, en Italie, en Espagne, & à la Terre-Sainte. De retour en sa Patrie, il fut rasé & ordonné Prêtre. C'est ce qui lui fit donner le surnom de *Rase*.

par l'Evêque d'Olmutz. Si cet échec ne ruina pas leur parti, il servit du moins à faire connoître que les rebelles n'étoient pas invincibles.

Malgré la perte que venoit d'essuyer Ziska, il s'avança vers Prague pour en faire le siége, & pour chasser Coribut, que les Thaborites ne vouloient point reconnoître en qualité de Souverain. Cette entreprise ne fut pas généralement approuvée, & les soldats murmurerent contre la conduite de leur Général. Ziska, pour appaiser ses troupes, les harangua de la sorte : » De qui vous plaignez-vous, chers » Compagnons? Est-ce de moi, qui » vous défends tout les jours au péril » de ma vie? Regardez-vous votre » Général comme un ennemi qui ne » respire que votre perte? Vous ai-je ja- » mais conduits nulle part d'où vous ne » soyez sortis vainqueurs? Si vous êtes » dans l'abondance, si vous avez acquis » de la réputation, ne suis-je pas l'au- » teur de votre fortune & de votre » gloire? Pour moi, qu'ai-je gagné à » vous défendre? c'est en soutenant vos » intérêts que j'ai été privé de la vue. » Je ne m'en repens pas, pourvu que » vous secondiez un vieillard qui veut

» consacrer à votre service le reste de
» ses jours. Aucun motif de haine &
» de vengeance ne m'anime contre les
» Habitans de Prague. Ce n'est point
» de mon sang, c'est du vôtre qu'ils
» sont altérés. Ils redoutent cet invin-
» cible courage dont vous avez donné
» des preuves en tant d'occasions, &
» qui leur a été si souvent funeste.
» Pourquoi donc balancez-vous à atta-
» quer les murs de cette fiere Capi-
» tale, qui sert d'asyle à vos plus cruels
» ennemis ? C'est le seul moyen d'é-
» teindre une guerre civile, qui dure
» depuis long-tems. Nous aurons pris
» la ville, & chassé les séditieux, avant
» que Sigismond en soit instruit. Il
» nous sera plus facile de vaincre ce
» Monarque avec peu de gens bien
» unis, qu'avec une armée nombreuse
» divisée en factions. Cependant, pour
» que vous n'ayez dans la suite aucun
» reproche à me faire, consultez-vous.
» Est-ce la paix, est-ce la guerre que
» vous demandez ? Parlez, je suis prêt
» de me conformer à vos desirs. »

Les Thaborites, animés par le dis-
cours de leur Général, demandent
qu'on les conduise devant Prague. On
assiége cette ville, elle se rend; Ziska

y fait son entrée, aux acclamations de tout le peuple, & Coribut contraint de renoncer à la Couronne de Boheme, se retire en Pologne. Ce fut par la prise de Prague, que le Chef des rebelles termina le cours de ses exploits; il mourut de la peste, tandis qu'il étoit sur le point de se réconcilier avec l'Empereur. On rapporte que Ziska, étant prêt de mourir, dit à un de ses Officiers : » Qu'on mette mon corps dans » une campagne; j'aime mieux être » mangé des oiseaux que des vers; » mais qu'on m'écorche auparavant, » & qu'on fasse un tambour de ma » peau; au son qu'il rendra, nos en» nemis prendront la fuite. » Cet ordre ne fut pas exécuté. Telle fut la fin d'un homme aussi fameux par sa valeur que par ses cruautés. En ne considérant que ses vertus guerrieres, on peut le comparer aux plus grands Capitaines; car quelle habileté ne falloit-il pas pour se faire obéir d'une troupe de paysans brutaux, qui ne connoissoient ni frein ni discipline? Vit-on jamais plus de prudence jointe à tant d'activité? Personne n'entendoit mieux toutes les ruses de la guerre, & ne tiroit meilleur parti d'un petit nom-

bre de ſoldats. Avec une poignée de gens, Ziska, privé de la vue, gagne pluſieurs batailles, ſe rend maître des Places les plus importantes, réſiſte aux forces de tout l'Empire, & oblige ſon Souverain à lui demander la paix. Cette longue ſuite de ſuccès éclatans paroîtroit incroyable, ſi on ne ſavoit tout ce que peut faire un habile Capitaine qui commande des troupes aveuglées par le fanatiſme. Le Général Bohémien réuniſſoit en ſa perſonne les qualités d'Annibal & les inclinations d'Attila. Il ravagea la Boheme, pilla & brûla tout les Monaſteres, & immola plus de dix mille Eccléſiaſtiques aux mânes de Jean Hus & de Jérôme de Prague; de ſorte que Ziska ne peut être regardé comme un Héros, que parce qu'on donne quelquefois ce titre aux deſtructeurs du genre humain.

La mort de Ziska ne mit pas fin aux troubles qui déſoloient la Boheme. Les rebelles formerent trois partis différens *, qui étoient étroitement unis

* Le premier parti, ſous le nom de Thaborites, choiſit pour Chef Procope-Raſe : le ſecond qui prit le nom d'Orphelins, ſe ſoumit

lorsqu'il s'agissoit de la cause commune. Comme les Hussites continuoient de mettre tout à feu & à sang, Martin V. qui occupoit alors le Siége Pontifical, ne cessoit d'exhorter les Princes Chrétiens à marcher contre les ennemis de la Religion Romaine.

Albert, Duc d'Autriche, fut le premier qui chercha à signaler son zèle. Il livra bataille; mais la victoire ne se déclara pas pour lui. Les autres Princes Allemands ne furent pas plus heureux. Procope-Rase, après avoir battu les armées Impériales, vint mettre le siége devant Kamenitz. On avoit confié la garde de cette Place à une fille de Condition qui se comporta en Héroïne. Le Général des Assiégeans l'ayant sommée de se rendre : » Je ne suis, » répondit-elle, qu'une jeune fille, » foible; mais j'ai cependant assez de » cœur pour ne pas m'allarmer de votre » proposition, & pour ne pas céder » ma Place sans faire une vigoureuse » résistance. » Agnès, c'est ainsi que

---

à Procope surnommé *Petit*; & les *Orébites* qui formoient le troisieme parti, reconnurent pour leurs Capitaines Hincko & Crusina de Cumbourg.

s'appelloit cette brave Amazone, se défendit autant qu'il fut possible, & obtint une capitulation honorable.

Les Impériaux, commandés par le Cardinal de Winchester, vinrent encore pour attaquer les Hussites, & furent taillés en pieces. Les vainqueurs, après s'être emparés de quelques Places, se répandirent en différentes Provinces, & porterent par-tout la désolation. La Silésie, la Misnie & la Moravie furent les principaux théâtres de leurs fureurs. On n'entendoit tous les jours parler que de ravages, d'incendies, & de massacres. Un terrible échec que les rebelles essuyerent en faisant le siége de Schweidnitz *, donna lieu de croire qu'ils seroient plus traitables, & qu'ils pourroient accepter la paix à des conditions avantageuses. On la leur offrit, & on tint à ce sujet des Conférences qui furent inutiles. Les Bohémiens demandoient qu'on leur accordât la Communion sous les deux especes, & que l'Empereur s'engageât par serment à confirmer tous leurs priviléges. Sigismond répondit que le premier article

* Ville de la Silésie.

n'étoit pas en son pouvoir, & qu'à l'égard du second, il falloit auparavant examiner la nature des immunités que l'on demandoit, & il ajouta qu'il se feroit un plaisir de les accorder, si elles étoient équitables. Cette réponse ayant été communiquée aux Etats qui se tenoient à Prague, la plupart de ceux qui composoient l'Assemblée furent d'avis d'accepter les propositions de l'Empereur; mais les Orphelins s'opposerent à cette résolution, & soutinrent toujours qu'un peuple libre n'avoit pas besoin de Roi. Ainsi, les Conférences furent rompues, & les hostilités recommencerent avec plus de fureur que jamais.

Les rebelles étoient excités par deux puissans motifs à continuer la guerre. Le desir de la vengeance & l'amour du butin les tenoient fortement attachés au parti de la révolte. Ils ne pouvoient pardonner aux Ecclésiastiques la mort de Jean Hus & de Jérôme de Prague; en faisant tomber tout le poids de leur fureur sur les Prêtres & sur les Moines, ils avoient la double satisfaction de se venger & de s'enrichir. C'est pourquoi, ou bien ils ravageoient un pays, ou ils en emportoient les richef-

ses. Ils obligerent l'Evêque de Bamberg à se racheter, lui & son territoire, en payant neuf mille ducats. Il en coûta dix mille à la ville de Nuremberg pour se garantir du pillage. Les Hussites, chargés d'or & d'argent, retournerent en Boheme.

Sigismond tenta encore, mais inutilement, de faire rentrer les rebelles dans le devoir. La plupart des Seigneurs Hussites, ennuyés de voir leur Patrie désolée par une guerre intestine, écouterent assez favorablement les propositions qu'on leur fit de la part de l'Empereur. Il n'en fut pas de même des Orphelins, qui ne vouloient point entendre parler d'accommodement. Malgré leur opposition, on envoya des Députés à l'Empereur pour conférer avec lui. Pendant ce tems-là les Hussites furent informés que tout l'Empire armoit contr'eux. Indignés d'une pareille conduite, ils prirent congé de Sigismond, & protesterent qu'on ne pouvoit plus reprocher aux Bohémiens leur éloignement pour la paix, puisqu'on les forçoit à reprendre les armes.

Les Hussites firent leurs préparatifs, & gagnerent la fameuse bataille de Risemberg, dans laquelle près de cent

mille Impériaux furent entierement défaits par une armée beaucoup moins nombreuse *.

Cet événement jetta la consternation dans l'Allemagne, & causa une surprise extrême à toute l'Europe. Procope le Grand, qui venoit de remporter une si éclatante victoire, se rendit en Silésie, où l'autre Procope ** vint le joindre. Ces deux Généraux entrerent ensuite en Hongrie ; mais quelques divisions qui survinrent entr'eux, les obligerent de se séparer. Cette désunion fut très-funeste au parti des Orphelins. Les Hongrois sachant que Procope-Rase s'étoit retiré en Moravie, vinrent attaquer l'autre Général, qui n'avoit pas assez de troupes à leur opposer ***. Il y eut un combat sanglant qui dura depuis neuf heures du matin jusqu'à quatre heures du soir. Les Orphelins firent des prodiges de valeur ; mais enfin le nom-

---

* L'armée des Hussites étoit de soixante mille hommes.

** Procope le petit, Général des Orphelins.

*** Il n'y avoit que sept mille Hussites contre dix-huit mille Hongrois.

bre l'emporta ſur le courage, & Procope ſe vit contraint de regagner la Boheme avec les débris de ſon armée.

Juſqu'alors on avoit employé inutilement la force pour réduire les Huſſites, on tenta de les gagner par les voies de la douceur. On les exhorta à venir expoſer leurs raiſons au Concile qui ſe tenoit à Baſle. Ils y envoyerent trois cens Députés. Lorſqu'ils entrerent dans la ville tout le monde voulut les voir, & il y avoit des ſpectateurs juſques ſur les toîts des maiſons. L'habillement des Bohémiens, leur air, leur figure, attirerent d'abord l'attention du Peuple; mais on s'attachoit ſur-tout à regarder Procope-Raſe, qui étoit le Chef de l'ambaſſade. » C'eſt celui-là, » diſoit-on, qui, tant de fois, a mis » en fuite les armées des Fideles, qui » a détruit tant de villes, qui a maſſa- » cré tant de milliers d'hommes. Le » voilà, ce Capitaine infatigable, har- » di, invincible, & auſſi redoutable à « ſes ſoldats qu'à ſes ennemis. » Quelques jours après l'arrivée des Bohémiens, le Concile leur donna audience. Un des Députés, qui paſſoit pour le plus éloquent, parla en faveur de ſon

parti, & réduisit à quatre articles toute la Doctrine de Hussites. Ces quatre articles étoient la Communion sous les deux especes, la Pénitence publique, la Prédication, qu'on prétendoit être permise à tout Chrétien, & les biens temporels qu'on vouloit absolument ôter aux Ecclesiastiques. On disputa pendant cinquante jours sans se persuader, & les Hussites retournerent en Boheme, où ils continuerent de mettre tout à feu & à sang, pour établir leur Religion.

Le concile de Basle ne perdit pas toute espérance de ramener les Bohémiens à leur devoir. On s'étoit apperçu que l'article de la Communion sous les deux especes étoit celui qui les intéressoit davantage. On résolut d'acheter la paix par un peu de condescendance. Les Peres du Concile déclarerent donc : » Que la coutume de communier le » Peuple sous la seule espece du pain » avoit été raisonnablement introduite » par l'Eglise & par les Saints Peres, » pour éviter le danger de l'erreur & » de l'irrévérence, & que, par ses rai» sons, personne ne pouvoit changer » cette coutume sans l'autorité de l'E» glise; mais, que comme l'Eglise, por-

» tée par des motifs raisonnables, a le
» pouvoir de permettre la Commu-
» nion sous les deux especes, on pour-
» roit accorder pour un tems cette per-
» mission aux Bohémiens, pourvu que
» dans les articles de la Foi & des céré-
» monies, ils n'eussent point d'autre
» sentiment que celui de l'Eglise univer-
» selle, & que les Prêtres n'eussent soin
» de donner la Communion, sous les
» deux especes, qu'à des gens en âge de
» discrétion, & de les avertir, avant de
» la leur administrer, qu'il faut croire
» fermement que la chair de JESUS-
» CHRIST n'est pas seulement sous
» l'espece du pain, & que son sang
» n'est pas seulement sous l'espece du
» vin, mais qu'il est tout entier sous
» l'une & sous l'autre. »

On dressa ensuite un formulaire d'union qui fut accepté par le plus grand nombre des Bohémiens; mais les Orphelins & les Thaborites refuserent de le recevoir. La Noblesse de Boheme, indignée de la conduite que tenoient ces factieux, se détacha de leur alliance, & les chassa de Prague après avoir taillé en pieces près de vingt mille rebelles. Procope-Rase devint furieux, en apprenant ce qui

venoit d'arriver. Il jura qu'il perdroit plutôt la vie, que de ne pas venger la mort de ses partisans. Il leve aussi-tôt le siége de Pilsen *, & se met en route pour venir à Prague. On se met en état de résister à ce formidable ennemi; on lui livre bataille; les deux Procopes périssent dans le combat, & leur armée est entierement défaite. Ainsi fut confirmée la prédiction de l'Empereur, qui avoit répété souvent, *que les Bohemiens ne pourroient être vaincus que par les Bohémiens.*

Après la déroute des Hussites, les vainqueurs délibérerent sur le sort des prisonniers; on résolut de faire mourir tous ceux qui étoient les plus capables de soutenir le parti de la rebellion. Pour les connoître, on eut recours à un assez honteux stratagême; le Général ** qui les avoit vaincus, les fit venir, & leur dit qu'il vouloit se servir des plus braves d'entr'eux pour terminer la guerre. » Choisissez parmi » vous, ajouta-t-il, ceux que vous croi» rez les meilleurs soldats; s'ils veulent

* Ville de Boheme, qui étoit toujours demeurée fidelle à l'Empereur.

** Il s'appelloit Maison-neuve.

» m'être fideles, je leur assignerai une » paye honorable. » Les Thaborites, charmés de la proposition, entrerent dans une grange qu'on leur montra; & après qu'ils en eurent fait sortir tous ceux qu'ils crurent les moins propres au service, on ferma les portes de la grange, & on y mit le feu; de sorte que tout ce qu'il y avoit de plus brave dans l'armée des Hussites, fut consumé par les flammes. Enéas-Sylvius dit : » Que c'étoient des hommes noirs, en-» durcis au vent & au soleil; qu'ils » avoient l'aspect terrible, les yeux » d'aigle, les cheveux hérissés, une » longue barbe, des corps d'une hau-» teur prodigieuse, des membres tous » velus; & une peau si dure, qu'elle » pouvoit presque leur servir de cui-» rasse. ».

Le reste des Hussites, trop foible pour tenir la campagne, se réfugia dans quelques Places de la Boheme, à dessein de continuer la guerre; mais on ne leur donna pas le tems de fortifier leur parti, on les poursuivit, & les villes qui leur servoient d'asyle, ouvrirent leurs portes aux vainqueurs. Les rebelles eurent ordre de mettre bas les armes, & de se rendre au camp. Ils y vinrent

vinrent tête nue, & se laisserent désarmer. On retint les Chefs; mais les soldats, dont le nombre n'étoit plus redoutable, furent dispersés dans la Boheme & dans la Moravie, & on leur défendit de s'attrouper, sous peine de mort.

Pendant que Sigismond étoit en Hongrie, les Etats de Boheme s'assemblerent, pour délibérer sur les conditions auxquelles ils reconnoîtroient ce Prince pour leur Souverain. On convint que l'Empereur confirmeroit & feroit exactement observer les quatre articles accordés par le Concile de Basle; qu'il auroit à sa Cour de Prague des Prédicateurs de la Nation de Boheme; qu'il rétabliroit l'Université de ce Royaume, & qu'il augmenteroit les revenus des Hôpitaux; que les Bohémiens ne seroient point forcés à rebâtir les Monasteres détruits pendant les troubles; qu'il rendroit à la Nation ses Priviléges, les Reliques & les ornemens de la Couronne; que dans les Eglises on ne prêcheroit qu'en Langue Esclavone, mais que l'on pourroit prêcher en Allemand dans d'autres endroits; qu'on ne recevroit point d'étrangers dans le Sénat; que les Orphelins &

Pupilles ne se marieroient point sans le consentement de leurs parens ; que le titre de la monnoie seroit rétabli, & qu'il ne seroit jamais altéré ; que Sigismond feroit relever les murailles des Villes bâties sur les montagnes ; qu'en son absence il ne donneroit l'administration du Royaume à aucun Etranger ; qu'on rendroit aux Juifs ce qui leur étoit dû, sans en payer les intérêts ; enfin, qu'on accorderoit à toute la Nation une amnistie générale.

Avant qu'on eût envoyé ces articles à l'Empereur, il survint de nouveaux troubles en Boheme. Le parti des Thaborites n'étoit pas entierement détruit. Un Prêtre de cette faction se mit à leur tête, & entreprit de continuer la guerre. Cette légere étincelle pouvoit produire un incendie général ; mais on attaqua sur-le-champ les rebelles, & on en tua quatre cents, parmi lesquels se trouva le Prêtre qui avoit excité la révolte. On fit partir ensuite des Ambassadeurs pour la Moravie, où étoit Sigismond. Ce Prince accepta tous les articles que lui présenterent les Bohémiens ; & ces Peuples ne firent plus difficulté alors de reconnoître l'Empereur pour leur Souverain. Sigismond,

avant que de congédier les Ambassadeurs, leur donna soixante mille écus d'or, avec une prodigieuse quantité de gros bétail.

Au commencement de l'année 1436, les Etats de Boheme s'étant rassemblés, envoyerent une nouvelle Ambassade à Sigismond, pour le prier de venir prendre possession de son Royaume. L'Empereur ne voulut pas refuser cette satisfaction à ses sujets. Il vint à Prague, & fit son entrée dans cette Ville, aux acclamations de tous les habitans. Quelques jours après, ce Prince assis sur un trône au milieu d'une place publique, & orné du diadême, reçut l'hommage de la Noblesse, des Militaires, des Bourgeois & des Députés de toutes les Villes de Boheme. Sigismond confirma tous les priviléges de la Capitale, & en accorda de fort honorables aux Thaborites, qui avoient été ses plus cruels ennemis.

Telle fut la fin d'une guerre qui dura près de vingt ans, & pendant laquelle on se porta à des excès de fureur, que le fanatisme seul peut inspirer. Pour obtenir la permission de communier sous les deux espèces, on vit

des milliers d'hommes s'égorger impitoyablement, & désoler leur patrie par d'affreux ravages. J'aurai lieu plus d'une fois de rapporter de pareilles horreurs. La Boheme n'est pas le seul Royaume où les disputes sur la Religion ont excité des guerres sanglantes. Ces sortes d'événemens ne sont, par malheur, que trop communs dans l'Histoire, & il n'y a presque point de Pays qui n'en fournissent de terribles exemples. Les opinions ou les erreurs d'un simple particulier peuvent quelquefois bouleverser les plus florissans Empires.



CONJURATION DE TROLLE

CONTRE STENON,

Ou Révolutions de Suede. *

L'AUTORITÉ des Rois de Suede étoit autrefois extrêmement bornée. Ils n'étoient, pour-ainsi-dire, que les chefs du Sénat, & les Seigneurs Suédois se regardoient moins comme les Sujets, que comme les Tuteurs de leurs Souverains. Les Paysans même, en plusieurs endroits du Royaume, vivoient presque sans aucune dépendance de la Cour; mais il n'y avoit point de Corps

* Cette Conjuration est tirée des Révolutions de Suede, écrites par M. l'Abbé de Vertot. Je suis bien-aise d'avertir que j'ai copié en quelques endroits cet excellent Historien. Ce n'a pas été dans le dessein de m'épargner de la peine que j'ai pris cette liberté, mais seulement pour procurer plus de plaisir aux Lecteurs.

aussi puissant que celui du Clergé. Les Evêques possédoient presque tous les biens de l'Etat, dont la plus grande partie avoit été usurpée sur le Domaine des Rois. Ceux-ci ne voyoient qu'avec douleur qu'on limitoit si fort leur pouvoir. Quelques-uns d'entr'eux, appuyé de leurs amis & de leurs créatures, tenterent de se rendre maîtres du Gouvernement ; mais les Suédois se révolterent autant de fois que leurs Souverains donnerent atteinte aux Priviléges de la Nation. On ne voyoit dans toute la Suede que séditions, que ravages & que révoltes. Il sembloit que la destinée des Rois de Suede fût entre les mains de leurs Sujets, & qu'elle dépendît de leurs caprices. Ils chasserent plusieurs de ces Princes qui avoient tenté de s'emparer du pouvoir absolu. Une femme vint cependant à bout de gouverner despotiquement ce Peuple si jaloux de sa liberté.

Marguerite de Valdemar, Reine de Danemarck & de Norvege, entreprit de réunir la Suede aux deux Royaumes dont elle étoit en possession. Cette Princesse, qu'on appelloit la Sémiramis du Nord, joignoit à beaucoup

d'ambition une habileté & une suite de desseins qu'on n'a pas coutume de trouver dans les personnes de son sexe. Elle aimoit les plaisirs, la grandeur, la magnificence; mais elle aimoit en Reine. Elle n'étoit véritablement sensible qu'à la gloire, & qu'à la passion d'étendre les bornes de son Empire, & d'augmenter sa puissance. Ce fut sur cette habile Princesse que les Suédois jetterent les yeux, lorsqu'il fut question de remplacer Albert de Mekelbourg qu'ils vouloient détrôner. Ils députerent secrettement quelques Seigneurs des plus considérables pour offrir à Marguerite la Couronne de Suede. La Reine en reçut la proposition avec joie, & elle aida les rebelles à chasser du Trône leur légitime Souverain.

Marguerite, placée sur le Trône de Suede, résolut de réunir pour toujours trois Royaumes, dont la forme de Gouvernement étoit à-peu-près semblable. Aussi-tôt que la Reine se sentit en état d'exécuter cet important projet, elle convoqua les Etats-Généraux des trois Royaumes à Calmar en Suede. Les Etats consentirent à la réunion,

& on fit une Loi fondamentale, qui fut reçue par les trois Nations, & confirmée par les sermens les plus solemnels. Cette Loi si célebre dans le Nord, & qu'on appella l'Union de Calmar, fut le fondement & l'origine des guerres sanglantes dont je vais bientôt parler.

Marguerite qui vouloit jouir des droits de la Souveraineté dans toute leur étendue, ne se fit pas un scrupule de violer les articles les plus essentiels du Traité qu'elle venoit de conclure avec les Suédois. Mais comme elle appréhendoit que ces Peuples ne vinssent à se révolter, elle travailla à se faire des créatures, & à former un parti dans le Royaume qui fût capable de la soutenir lorqu'elle voudroit exécuter ses injustes entreprises. Dans ce dessein, elle accabla de faveur tous les Ecclésiastiques. Elle augmenta le pouvoir & les priviléges des Evêques. Ces Prélats eurent beaucoup de part au Gouvernement, & devinrent les plus zélés défenseurs de l'autorité royale, ou plutôt de la tyrannie.

La Reine se vit en état de tout entreprendre, lorsqu'elle eut mis dans ses

intérêts le Clergé qui étoit puiſſant par ſes immenſes richeſſes, par le nombre de ſes vaſſaux, & ſur-tout par le crédit que la Religion donne ſur l'eſprit des Peuples. Marguerite régna donc avec une autorité abſolue, & laiſſa en mourant ſes trois Couronnes à Eric ſon petit-neveu. Il s'en falloit de beaucoup que le jeune Monarque eût les talens de la Princeſſe à laquelle il venoit de ſuccéder. Il ſe retira en Danemarck, d'où il envoya des Gouverneurs qui ne ceſſoient d'opprimer les Suédois.

Ceux-ci perdirent enfin patience, ils ſecouerent le joug, & ne voulurent plus d'Eric pour leur Souverain. Ce jeune Prince s'étoit également rendu odieux aux Danois & aux Norvégiens, qui le chaſſerent du Trône, & mirent à ſa place Chriſtophe de Baviere ſon neveu. Le nouveau Roi demanda l'exécution du Traité de Calmar : les Norvégiens y conſentirent. Les Suédois délibérerent ſur le parti qu'ils devoient prendre ; mais les Evêques ſolliciterent ſi puiſſamment en faveur du Prince Bavarois, qu'il fut enfin réſolu de le reconnoître.

Après ſa mort, les Suédois refuſerent

de se soumettre à Christierne I, Comte d'Oldenbourg, qui venoit d'être élevé sur le Trône de Danemarck. Dégoûtés de la domination étrangere, ils choisirent un Roi parmi eux, & mirent la Couronne sur la tête de Canutson, Grand Maréchal du Royaume. Les Suédois ne goûterent pas sous son regne le bonheur dont ils s'étoient flattés, & ils chasserent plusieurs fois ce Prince de ses Etats. Lorsqu'il fut sur le point de mourir, il désigna pour son successeur Stenon Sture son neveu, & lui conseilla de ne prendre que la qualité d'Administrateur de Suede.

Stenon suivit ce conseil, & ne prit point le titre de Roi ; mais il gouverna la Suede avec un pouvoir peu différent de celui des Monarques les plus absolus. Heureux dans la guerre, révéré pendant la paix, il avoit su réduire Jean II, Roi de Danemarck, à faire une treve avec la Suede, & il avoit procuré en même-tems à ses Peuples la tranquillité & l'abondance. Lorsque les Suédois eurent perdu ce grand Prince, ils songerent à lui donner un successeur. Les Evêques, qui favorisoient toujours le parti des Da-

nois, donnerent alors leurs suffrages au Sénateur Eric Trolle; homme habile à la vérité, mais timide, peu entreprenant, & incapable par son âge & par son inclination de faire la guerre au Danemarck. Les Prélats comptoient même que Trolle seconderoit leurs vues politiques, & qu'il se démettroit un jour en faveur des Danois de l'autorité souveraine qu'on alloit lui confier. La Noblesse Suédoise déconcerta de si indignes projets. Elle se porta avec tant de zèle pour le fils du dernier Administrateur, que les Evêques se virent contraints de lui donner leurs voix, & de le reconnoître pour le chef de la Nation.

Le jeune Stenon fut redevable de la premiere dignité du Royaume au mérite d'un pere dont le souvenir étoit cher aux Suédois. On exigea du nouvel Administrateur qu'il nommeroit à l'Archevêché d'Upsal le fils du Sénateur Eric Trolle, pour consoler celui-ci de son exclusion, & pour réunir deux Maisons puissantes qui ne pouvoient être ennemies de l'autre, sans causer de grands troubles dans l'Etat. Nous allons voir si cet arrangement pro-

duisît les effets dont on s'étoit flatté.

Le Trône de Danemarck étoit alors occupé par Christierne II. C'étoit un Prince d'une humeur sombre & farouche, défiant, soupçonneux, brave par colere & par emportement, peu touché de la gloire, ne respirant les combats que pour goûter le plaisir de voir répandre du sang, lâche dans l'adversité, fier & présomptueux dans la bonne fortune : oppresseur de ses sujets, il se rendit tellement odieux, qu'il mérita d'être appellé le Néron du Nord.

Ce Prince brûloit d'impatience que la treve fût expirée, pour déclarer la guerre aux Suédois. Il comptoit beaucoup sur le nouvel Archevêque d'Upsal, qui haïssoit mortellement l'Administrateur. Le Roi de Danemark qui connoissoit les sentimens de Trolle, lui députa secrettement un Gentilhomme qui lui témoigna d'abord que sa promotion causoit beaucoup de joie à Christierne, & que ce Prince en concevoit les plus flatteuses espérances pour le rétablissement du Traité de Calmar.

Après ce début, on lui fit envisager

avec beaucoup d'art, l'affront que son pere venoit d'essuyer, & les désagrémens qu'il auroit lui-même à souffrir sous l'Administrateur. L'artificieux Danois, voyant que ses discours faisoient une vive impression sur l'esprit de l'Archevêque, lui déclara que Christierne étoit résolu à porter ses armes dans la Suede, qu'il seroit appuyé par les plus puissans Princes de l'Allemagne, & que le Roi son maître n'attendoit plus que la fin de la trève, pour exécuter ses desseins. Comme il s'agissoit de déterminer Trolle à favoriser le parti des Danois, on promit de lui confier le Gouvernement de la Suede, pendant l'absence de Christierne qui demeureroit presque toujours en Danemarck.

L'ambitieux Prélat écouta avec plaisir ces propositions, & ne balança plus à se déclarer contre l'Administrateur. Il demanda du tems pour ranimer la faction Danoise, se disposa ensuite à trahir sa Patrie. Avant que d'entrer dans le détail de ses intrigues, il est à propos de faire connoître son caractere. Trolle étoit un homme dur, violent, impérieux, gouverné par son humeur, fier du crédit de sa Maison & de ses riches-

ſes, ennemi de ſes ſupérieurs, incapable de ſouffrir des égaux, inſolent avec ſes inférieurs, habile Théologien & mauvais Politique. Quoiqu'il eût été élevé à la Cour de Rome, il fit bientôt voir qu'il n'étoit pas capable de cette profonde diſſimulation qui eſt néceſſaire à un Chef de parti. Les premiers jours de ſon arrivée à Upſal, il donna des fêtes ſuperbes. Le nombre de ſes amis & de ſes créatures ſervoit à lui compoſer une Cour qui obſcurciſſoit en quelque maniere celle du Souverain. Ce fut au milieu d'un repas que Trolle commença à faire paroître ſon mécontentement. Il ſe plaignit de la prétendue injuſtice qu'on avoit faite à ſon pere, dans la derniere élection d'un Adminiſtrateur, & il ne put même s'empêcher de dire publiquement que Stenon y auroit eu peu de part, ſi les ſuffrages avoient été libres. Il ſonda enſuite en particulier tous les Prélats du Royaume, & fut très-content de leurs diſpoſitions.

La conduite de l'Archevêque donna lieu de croire qu'on ne ſeroit pas long-tems ſans avoir une guerre civile. On vit accourir à Upſal tous les mécontens, & la plupart de ces aventuriers,

gens incertains qui s'offrent toujours avec chaleur dans les commencemens des partis, & qui les trahissent ensuite, ou qui les abandonnent, suivant leur crainte ou leur intérêt. Toutes les personnes de cette espece étoient bien reçues par l'Archevêque; mais il évitoit avec beaucoup de soin de paroître avoir aucune liaison avec les Danois, parce qu'il savoit combien, en général, tous les Suédois, à l'exception du Clergé, détestoient leur domination; & il vouloit persuader que sa haine pour l'Administrateur n'étoit qu'une affaire particuliere entre les deux maisons, & qui ne regardoit point l'Etat.

Stenon, informé de tout ce qui se passoit à Upsal, pénétra aisément les desseins de l'Archevêque. L'Administrateur vouloit prendre sur-le-champ les armes; mais on lui conseilla de dissimuler son ressentiment, & de tâcher même de ramener le Prélat à son devoir, par les voies de la douceur.

Stenon se rendit à un avis si sage. Il alla trouver l'Archevêque, & le combla de politesses & d'honnêtetés. Mais cette démarche ne produisit pas l'effet qu'on en devoit naturellement attendre.

Le fier Prélat eut l'insolence de dire, qu'il se trouveroit peut-être quelque jour une Assemblée libre, dans laquelle on feroit justice à son pere & à tous ceux qui se plaignoient du Gouvernement. L'Administrateur se retira également surpris & irrité de l'audace de l'Archevêque, & il résolut de lui faire sentir tout le poids de sa puissance. Il convoqua les Etats-Généraux à Tellie, sous prétexte que la trève étoit prête à finir; mais il avoit en vue d'autres desseins. Il vouloit faire reconnoître de nouveau son autorité, & pénétrer en même-tems si le parti de Trolle étoit considérable.

L'Archevêque, de son côté, n'oublioit rien pour faire des créatures au Roi de Danemarck, & des ennemis à l'Administrateur. Il mit dans les intérêts de Christierne les Gouverneurs de Stockholm & de Nicopinc. Il dépêcha ensuite un homme fidele au Monarque Danois, pour lui rendre compte de l'état & de la disposition de son parti, & pour exhorter ce Prince à venir en Suede, à la tête d'une armée. Christierne ne tarda pas à lui faire savoir qu'il prenoit les mesures convenables pour l'exécution de ses projets.

Les Etats-Généraux étant assemblés à Tellie, on cita l'Archevêque d'Upsal, pour prêter serment de fidélité; mais le Prélat au lieu d'obéir, s'enferma dans sa forteresse de Steque avec tous ses partisans, & y tint une Assemblée, comme si celle de Tellie n'eût été ni libre ni légitime. Les choses se disposoient de part & d'autre à une rupture ouverte, lorsque Jean-Ange Arcemboldi, Légat du Pape Leon X, dans les Royaumes du Nord, passa de Danemarck en Suede, & intervint pour accommoder l'Archevêque avec l'Administrateur.

Le Légat étoit un homme d'un caractere aisé, souple, complaisant, rempli de politesse, mais passionné à l'excès pour l'argent. Il vendoit des Indulgences, & amassoit des sommes considérables par ce trafic scandaleux. Pendant son séjour en Danemarck, il abusa furieusement de la pieuse simplicité des fideles. Il leur enlevoit tout leur argent, & le mettoit dans le commerce, à de gros intérêts. On l'auroit pris pour un partisan qui cherche à s'enrichir aux dépens des Peuples. Christierne ne voyoit qu'avec beaucoup de chagrin, les indignes manœu-

vres d'Arcemboldi ; mais il déguisoit ses sentimens, parce qu'il avoit besoin de la Cour de Rome. Il abandonna donc son Royaume à l'avarice du Légat, & celui ci profita à merveille de la permission qu'on lui accordoit. Lorsque le Prélat Italien fut sur le point de partir pour la Suede, Christierne lui recommanda ses intérêts, au sujet du Traité de Calmar.

Arcemboldi, qui n'ignoroit pas que la Cour de Rome étoit aussi contente du Danemarck, qu'elle étoit peu satisfaite de la Suede, promit au Monarque Danois qu'il agiroit pour son service avec autant de zele que ses propres Ministres. Christierne, ébloui par ces belles promesses, s'expliqua alors plus ouvertement, & avoua qu'il étoit déja sûr des Gouverneurs de Stockholm & de Nicopinc. Il pria ensuite le Légat de conférer avec l'Archevêque d'Upsal, & de concerter ensemble les moyens les plus convenables pour faire réussir ses desseins.

Le Légat partit avec cette instruction ; & dès qu'il fut arrivé à la Cour de Suede, il exhorta publiquement l'Administrateur & le Sénat, de la part du Pape, à faire une paix solide avec le

Danemarck. Stenon s'apperçut aiſément qu'Arcemboldi étoit gagné par les Danois, & qu'il étoit inſtruit de leurs projets. Il auroit bien voulu lui arracher ſon ſecret; mais il n'étoit pas facile à un jeune Prince Suédois de faire parler un Prélat Italien qui avoit vieilli à la Cour de Rome. C'eſt pourquoi l'Adminiſtrateur prit ſagement le parti d'attaquer le Légat par ſon foible. Il lui permit de diſtribuer ſes tréſors ſpirituels, & commença lui-même par acheter des Indulgences. Les Sénateurs, la Nobleſſe, le Peuple, ſuivirent cet exemple, de ſorte qu'en peu de temps Arcemboldi amaſſa des ſommes immenſes dans la Suede.

Stenon permit auſſi au Légat de faire ſortir tout cet argent du Royaume, ſans retenir, comme avoient fait les autres Princes d'Allemagne, le tiers du profit des Indulgences. L'Adminiſtrateur ajouta à un procédé ſi honnête, de magnifiques préſens, qu'il fit en particulier au Légat. Celui-ci ſe ſeroit fait un ſcrupule de ne pas ſe déclarer pour le Prince dont il tiroit le plus d'argent. Auſſi il ne manqua pas de découvrir à Stenon les deſſeins de Chriſtierne, les liaiſons de ce Mo-

narque avec le Clergé de Suéde, & la trahison des deux Gouverneurs. Après avoir bien recommandé qu'on lui gardât le secret, il repassa en Danemarck, & déclara au Roi qu'il n'avoit pu réussir dans sa négociation.

Christierne vit bien qu'il n'y auroit que ses armes qui le rendroient maître de la Suede, & il chercha des prétextes pour déclarer la guerre. Stenon de son côté résolut de prévenir ses ennemis. Il fit arrêter les deux Gouverneurs coupables de trahison, & nomma des Commissaires pour instruire leurs Procès. Soit par la crainte du supplice ou par l'espérance du pardon, ils avouerent l'un & l'autre l'intelligence qu'ils avoient avec le Roi de Danemarck, & ils accuserent l'Archevêque d'Upsal d'être l'auteur & le chef de la Conjuration.

Trolle fut au désespoir qu'on eût découvert ses desseins. Il refusa de se rendre aux Etats pour y rendre compte de sa conduite. On pria alors l'Administrateur de faire investir la forteresse où il s'étoit retiré; &, comme on prévoyoit bien que cette affaire engageroit insensiblement la querelle avec le Roi de Danemarck, l'Administrateur con-

qua toutes les Milices du Royaume, de n'être pas surpris par les Da- On investit ensuite le château oit d'asyle au Prélat rebelle ; a peine eut-on ouvert la tranchée, on fut averti que Christierne venoit de faire une descente proche Stockholm, & qu'il mettoit tout à feu & à sang. Stenon laissa son Infanterie dans les lignes, & marcha avec sa Cavalerie contre les Danois. Ceux-ci furent entiérement défaits après un combat sanglant. L'Administrateur attribua sa victoire à la valeur de Gustave Ericson, Grand-Enseigne de la Couronne. Ce jeune Seigneur, que nous allons voir jouer un si beau rôle dans tout le cours de cette histoire, descendoit des anciens Rois de Suede. Il étoit fils d'Eric Vasa, Sénateur d'un mérite distingué, cousin & favori de l'Administrateur. Gustave montroit un zéle ardent pour les intérêts du Chef de la Nation Suédoise. Une taille avantageuse & une figure noble, prévenoient d'abord en sa faveur. A ces qualités extérieures il joignoit un cœur avide de gloire, & plus sensible à l'ambition qu'aux plaisirs. Son esprit élevé, hardi, entreprenant, lui inspiroit de

grands projets, & son courage les mettoit en exécution. Il n'avoit pas encore tiré l'épée lorsque les Danois vinrent attaquer la Suede. Ses premiers exploits annoncerent un Héros, & Stenon commença à le regarder comme une personne utile, après l'avoir aimé comme un homme d'un caractere agréable.

L'Administrateur ramena ses troupes victorieuses au siége qu'il avoit été contraint d'abandonner. L'Archevêque d'Upsal se défendit avec toute la fureur d'un homme qui aime mieux périr que de se soumettre ; mais la Garnison le força de capituler. Il se rendit au camp de l'Administrateur, qui lui déclara que le Sénat prononceroit sur sa conduite. Trolle partit aussi-tôt pour Stockholm avec un cortége & un équipage aussi magnifiques que s'il eût triomphé de ses ennemis. Le fier Prélat s'imaginoit que ses Juges seroient bien-aises qu'il voulût être innocent. Il se flattoit même qu'on ne regarderoit au plus son affaire, que comme une querelle particuliere dont il seroit quitte, s'il vouloit seulement faire dire à l'Administrateur qu'il reconnoissoit sa dignité.

Trolle fut trompé dans ses espérances. On instruisit son procès, & ce Prélat, après avoir été déclaré ennemi de l'Etat, eut ordre de donner sa démission, & on le condamna à passer le reste de ses jours dans un Monastere, pour y faire pénitence de tous les désordres qu'il avoit causés dans le Royaume. Tous les Prélats qui étoient revêtus de la dignité de Sénateurs, se virent contraints de souscrire à cette condamnation. Outre cela, il fut ordonné qu'on raseroit la forteresse de Steque, qui servoit ordinairement de retraite aux rebelles.

Le Pape, ayant appris la déposition de Trolle, écrivit à son Légat qui étoit encore en Danemarck, de repasser promptement en Suede, & de menacer l'Administrateur de l'excommunication, s'il ne rétablissoit l'Archevêque dans sa dignité. Stenon en fit son rapport au Sénat. Tous les Membres de cet illustre Corps, excepté les Ecclésiastiques, représenterent à l'Administrateur, qu'il ne devoit pas s'effrayer mal-à-propos des foudres du Vatican, & qu'il n'y avoit qu'à mépriser les menaces du Pontife, pour les rendre vaines & inutiles. Cette

réponſe fut communiquée à Arcemboldi, qui ne ceſſa de la trouver ſcandaleuſe, que quand on eut promis à l'avide Italien le riche Archevêché d'Upſal. Il écrivit au Pape pour juſtifier la conduite de Stenon; mais le Saint Pere n'eut aucun égard à la Lettre du Légat. Il excommunia l'Adminiſtrateur & tout le Sénat, & les condamna à faire rebâtir à leurs dépens la forteresse de Steque, & à une amende de cent mille ducats envers l'Archevêque déposé.

Arcemboldi, ne pouvant plus demeurer avec bienſéance auprès d'un Prince que ſon Maître venoit d'excommunier, & ayant perdu par-là toute eſpérance de poſſéder le Siége d'Upſal, repaſſa en Danemarck, où il trouva Chriſtierne qui aſſembloit des troupes, & les faiſoit marcher du côté de la Suede. Le Monarque Danois, chargé de mettre en exécution la Bulle du Pape, partit de Coppenhague, & vint aſſiéger Stockholm. Mais les habitans de cette ville étoient réſolus à la bien défendre. Chriſtierne ayant trouvé une réſiſtance à laquelle il ne s'attendoit pas, ne s'opiniâtra plus à pourſuivre ſon entrepriſe; mais

dans

dans le mouvement qu'il fit pour ſe retirer, l'Adminiſtrateur le chargea ſi à propos, qu'il tailla en pieces preſque toute ſon arriere-garde. Pluſieurs Danois furent noyés, en voulant gagner leurs vaiſſeaux, & le Roi luimême eut beaucoup de peine à ſe ſauver.

Chriſtierne ne ſongeoit qu'à retourner en ſes Etats; mais les vents contraires le retinrent plus de trois mois dans la rade de Stockholm. Pendant ce tems il conſomma ſes proviſions. Sa flotte fut bientôt réduite à une extrême miſere; de ſorte que ce malheureux Prince ſe voyoit expoſé à périr avec tout ſon monde, ou par le défaut de vivres, ou par les maladies contagieuſes qui étoient dans ſon armée. Le Roi ſe trouvant dans une ſi cruelle ſituation, envoya propoſer une treve de quelques jours à l'Adminiſtrateur. Celui-ci eſpérant que la treve pourroit ſe changer en une paix ſolide & durable, conſentit à la propoſition. Il fit partir auſſi-tôt pluſieurs barques chargées de vivres & de rafraîchiſſemens pour le Roi & pour toute ſa flotte.

Au lieu d'être ſenſible à une action

si généreuse, Christierne se montra perfide envers son bienfaiteur. Il proposa à Stenon de passer sur la flotte Danoise, sous prétexte de traiter ensemble de la paix, mais à dessein de se saisir de la personne de l'Administrateur. Celui-ci, qui ne se défioit de rien, se disposoit à donner cette satisfaction au Roi; mais le Sénat s'y opposa. Christierne chagrin de n'avoir pu réussir, tourna ses vues d'un autre côté. Il fit proposer à l'Administrateur une entrevue dans la ville de Stockholm même, & offrit de s'y rendre avec quelques personnes de son Conseil, pourvu qu'on lui donnât en otage le jeune Gustave, & six autres Seigneurs Suédois. La proposition paroissoit trop raisonnable pour qu'on pût la rejetter. Christierne avoit pris toutes sortes de précautions pour ne pas manquer son coup. Les otages furent conduits sur la flotte, sans que le Roi descendît à terre, & le perfide Monarque fut au comble de la joie, lorsqu'il vit en son pouvoir ce Gustave qu'il regardoit comme un ennemi dangereux. Il espéroit contraindre l'Administrateur au rétablissement du Traité de Calmar, par la crainte qu'il donneroit à Stenon,

de faire mourir tous ces illustres prisonniers. Christierne espéroit du moins brouiller ce Prince avec les premieres Maisons du Royaume, s'il ne consentoit pas à tout ce qu'il pourroit exiger de lui, pour sauver la vie de Gustave & de ses compagnons.

Le Roi emmena ses captifs, & dès qu'il fut arrivé en Danemarck, il employa les menaces & les promesses, pour détacher les Seigneurs Suédois du parti de l'Administrateur; mais il les trouva inébranlables. Cette fermeté pensa leur coûter la vie. Eric Banner, Seigneur Danois, pria le Roi de lui confier la garde de Gustave qui étoit son parent, & promit de payer six mille écus d'or pour sa rançon, s'il le laissoit échapper. Christierne y consentit, dans l'espérance que Banner travailleroit à mettre son prisonnier dans les intérêts du Danemark.

Le malheureux succès du siége de Stockholm, n'avoit fait qu'aigrir le Monarque Danois. Ce Prince résolut de faire de si grands préparatifs, qu'il pût accabler ses ennemis. Christierne avoit besoin d'argent; il enleva les trésors du Légat qui l'avoit trahi, & en satisfaisant sa vengeance, il se procura

les moyens de lever des troupes. Chriſtierne mit auſſi des impôts extraordinaires ſur ſes Sujets, ſans ſe ſoucier de leurs plaintes ni de leurs murmures. Il obtint de François I, Roi de France, quatre mille hommes d'infanterie. Gaſton de Brezé & le Baron de Gondrin, commandoient ces troupes. Quand l'armée fut prête à partir, Chriſtierne, qui ne jugea pas à propos de quitter ſes Etats, dans une conjoncture où le Sénat & les principaux Seigneurs du Royaume étoient mécontens, confia l'exécution de ſes projets contre la Suede à Othon Crumpen, qui paſſoit pour un des plus grands Capitaines du Nord.

Le Général Danois entra dans la Gothie Occidentale, à la tête d'une armée nombreuſe. Ses troupes firent par ſon ordre des ravages horribles dans cette Province, dans le deſſein d'attirer les Suédois au combat. L'Adminiſtrateur ne tarda pas à venir attaquer les ennemis. Il étoit prêt de remporter ſur eux une victoire complette, lorſqu'un boulet de canon lui emporta une jambe. Les Suédois, épouvantés de la bleſſure de leur Général, commencerent à s'ébranler. Othon profita

de ce mouvement, & mit en déroute l'armée Suédoise. Tout ce que purent faire les fuyards, ce fut de dérober l'Administrateur à la poursuite des Danois. Stenon mourut de sa blessure, comme on le transportoit à Stockholm. C'étoit un Prince rempli de valeur, mais peu habile, sans politique, & plus propre à commander un parti, qu'à gouverner un Etat.

Tout plioit devant les vainqueurs, & personne ne se disposoit à leur résister. Si la Suede avoit eu un Chef, elle auroit pu se défendre; mais le Clergé s'opposa à l'élection d'un Administrateur. Trolle sortit de sa retraite, reprit les marques de sa dignité, rentra dans Upsal, & fit déclarer cette ville en faveur du Roi de Danemarck. Les autres Prélats ne montroient pas moins d'empressement pour trahir leur patrie. Ils tinrent par les ordres d'Othon, une Assemblée à laquelle ils donnerent le nom d'Etats; on y abolit la dignité d'Administrateur, & on condamna la mémoire des Princes qui en avoient été revêtus, comme ayant été rebelles à leur Souverain légitime.

Othon promit, au nom du Roi son Maître, de conserver à la Suede ses

loix & ses privileges; d'observer exactement tous les articles du traité de Calmar, de rendre tous les prisonniers, & spécialement Gustave, & de ne faire aucun mal à tous ceux qui avoient été dans le parti de l'Administrateur. Après que le Général Danois eut contracté ces engagemens, Trolle donna le titre de Roi de Suede à Christierne, comme s'il eût été véritablement avoué par les Etats-Généraux du Royaume. Il écrivit en même tems dans toutes les Provinces, qu'on eût à recevoir ce traité sous peine des plus terribles châtimens.

Il n'y eut que les Paysans qui ne furent pas tout-à-fait dociles; pour les intimider par quelque chose qui leur parût plus redoutable que la mort même, l'Archevêque défendit au Clergé de donner la sépulture Ecclésiastique à ceux qui mourroient, les armes à la main, contre un Prince autorisé par les ordres du Pape. Il n'en fallut pas davantage pour obliger les Paysans à se tenir tranquilles. En peu de tems presque toute la Suede subit le joug de la domination Danoise.

Les succès d'Othon remplirent de joie toute la Cour de Danemarck,

Christierne seul parut inquiet & chagrin. Ce Prince, défiant & ombrageux, craignit que son Général ne songeât à recueillir pour lui-même le fruit de ses conquêtes. Il lui écrivit des lettres pleines de sentimens de reconnoissance; mais aussi, pour le contenir dans le devoir, il lui manda qu'il passeroit bientôt en Suede, à la tête d'une puissante armée, pour faire le siége de Stockholm.

Gustave ne fut pas long-tems sans apprendre les malheurs de son pays. Le desir de venger la mort de l'Administrateur, la passion si naturelle de défendre sa patrie, peut-être même des vues flatteuses d'ambition, le firent songer aux moyens de se mettre en liberté. Dans ce dessein, il sortit un jour du château où il demeuroit avec Banner, se déguisa en Paysan, traversa tout le Danemarck, à travers mille périls, & arriva enfin à Lubec. Banner courut après, & le joignit en cette ville. Ce Seigneur Danois, dans la chaleur de son ressentiment, fit des reproches fort vifs à Gustave. Celui-ci n'oublia rien pour appaiser Banner; il lui représenta qu'on avoit violé le droit des gens à son égard; qu'on n'ob-

servoit pas même les articles du traité d'Upsal ; qu'on ne devoit donc pas trouver mauvais qu'il se fût procuré lui-même sa liberté ; qu'au reste il rendroit la somme qu'on avoit fixée pour sa rançon. Banner n'ayant rien à répliquer, se retira, & laissa partir son prisonnier.

Christierne irrité de la fuite de Gustave, & craignant sur-tout qu'il ne traversât ses desseins, envoya ordre au Général Othon, d'employer tous les soins imaginables pour le faire arrêter. Gustave, sans s'étonner du péril où il s'exposoit, résolut d'aller en Suede, & d'y former un parti contre les Danois. Il travailla à mettre dans ses intérêts la Régence de Lubec ; mais les Bourgeois de cette ville ne jugerent pas à propos de se déclarer en faveur d'un proscrit qui paroissoit sans ressource, & ils refuserent même de le faire conduire à Stockholm. Le Consul le fit cependant embarquer, & promit qu'on lui fourniroit des secours, dès qu'on le verroit à la tête d'un parti un peu considérable.

Le brave Suédois, ayant débarqué proche Calmar, entra dans cette ville, & tâcha de gagner la Garnison ; mais

quand on le vit ſans troupes & ſans ſa ſuite, on le regarda comme un homme perdu, & on le menaça de le tuer ou de le livrer à Chriſtierne, s'il ne ſe retiroit promptement. Obligé de fuir, il s'habilla derechef en payſan, & paſſa dans un chariot chargé de paille au travers de tous les quartiers de l'armée Danoiſe. Un vieux château de la Province de Sudermanie lui ſervit pendant quelque tems d'aſyle; ce fut de-là qu'il écrivit à ſes meilleurs amis & à ſes parens, pour les exhorter à faire de généreux efforts en faveur de la Nation; mais il ne trouva que des cœurs indifférens pour le ſalut de la patrie. Ce n'étoient plus ces mêmes Suédois ſi fiers & ſi jaloux de leur liberté; la crainte en avoit fait des eſclaves.

Guſtave, n'ayant pu venir à bout de ſoulever contre les Danois, ni la Nobleſſe, ni les payſans de la Suede, ne ſongea plus qu'à ſe dérober aux pourſuites de ſes ennemis; mais il eut bien de la peine à mettre ſes jours en ſûreté. On lui refuſa même un aſyle dans une Chartreuſe * dont ſes aïeux

* La Chartreuſe de Griphyſolme.

étoient fondateurs. Un ancien domestique de sa maison fut plus reconnoissant; il reçut chez lui le malheureux Gustave, & s'exposa à perdre la vie pour la sauver à son Maître.

Christierne, impatient de jouir de ses conquêtes, se rendit en Suede, & ratifia solemnellement le traité d'Upsal. La capitale du Royaume n'étoit pas encore au pouvoir du Monarque Danois; il en forma le siége, & le poussa avec beaucoup de vigueur. La veuve de Stenon commandoit dans la Place, & fit une très-belle résistance; mais les vivres & les munitions de guerre étant venus à manquer, il fallut se rendre. Les Assiégés obtinrent une capitulation avantageuse, dont Christierne n'avoit pas envie d'observer les articles. Ce Prince entra dans Stockholm, & n'y demeura pas long-tems. Avant que de quitter ses nouveaux Etats, il laissa le commandement de ses troupes à Severin de Norbi, Gouverneur de l'Isle de Gotlande, & Amiral de Danemarck. C'étoit un de ces lâches Courtisans qui sacrifient l'honneur à la fortune, & qui cherchent à s'insinuer dans les bonnes graces de leur Maître, en applaudissant à

ſes caprices, & même à ſes crimes.

L'Archevêque d'Upſal ne pouvoit manquer d'avoir part aux faveurs de la Cour. On confia à cet indigne Prélat le Gouvernement du Royaume dont il venoit de cauſer la ruine, & Othon, qui étoit devenu ſuſpect par l'éclat de ſes victoires, eut ordre de repaſſer en Danemarck. Chriſtierne ne tarda pas à s'y rendre. Sa préſence étoit néceſſaire pour contenir les Peuples dans le devoir.

Tout annonçoit une révolte prochaine. Les Danois ne pouvoient plus ſouffrir la domination de Sigebrite. C'étoit une Hollandoiſe déja avancée en âge, & qui, ſans beauté & ſans naiſſance, avoit trouvé le ſecret de captiver le cœur du Roi. Cette femme faiſoit le deſtin de la Cour & du Royaume: Rien ne réſiſtoit à ſon crédit, & elle entreprenoit même ſouvent des choſes injuſtes, pour faire paroître ſon pouvoir. Chriſtierne ſe faiſoit un plaiſir d'exécuter aveuglément toutes les volontés de ſa Maîtreſſe. Le Peuple & la Nobleſſe commençoient à prendre des meſures pour ſe délivrer de l'oppreſſion; mais l'arrivée du Roi diſſipa tous les complots. Chacun cacha ſes

ſentimens avec ſoin, & on ne laiſſa paroître que des dehors de joie ſur ſon retour & ſur ſes conquêtes. Les Miniſtres, toujours flatteurs, ſe preſſoient de parler ſelon le goût & les inclinations d'un Prince ſanguinaire. Ils lui repréſentoient qu'il étoit de ſa politique de s'aſſurer des principaux Seigneurs de Suede, & d'abolir ſur-tout le Sénat de ce Royaume; que c'étoit un Corps jaloux & ennemi de l'autorité Royale; qu'il n'y avoit pas un Sénateur dont on ne dût redouter l'ambition; qu'il falloit principalement ſe défaire de la haute Nobleſſe, & ne laiſſer la vie qu'à ceux qui, par leur condition, étoient deſtinés à cultiver la terre, & à payer les tributs au Prince. Sigebrite ſe ſignala en cette occaſion par la noirceur de ſes conſeils.

» Votre victoire, diſoit-elle au Roi, » ſera toujours imparfaite, tant que vos » ennemis ſubſiſteront. Les Sénateurs » & tous les principaux Seigneurs de » Suede vous regardent comme un » Tyran. Ils n'attendent que des cir- » conſtances favorables pour ſe révol- » ter. Pourquoi balancez-vous donc » à faire périr des gens de qui vous » avez tout à craindre? Si vous vou-

» lez être tranquille possesseur de votre
» nouvelle couronne, n'épargnez pas
» même ceux des Suédois qui ont mar-
» qué le plus de chaleur pour vos inté-
» rêts. La jalousie seule du Gouverne-
» ment, entre le Clergé & la Noblesse,
» a mis les Evêques dans votre parti;
» mais ces fiers Prélats seront les pre-
» miers à prendre les armes contre vous
» si vous touchez à leurs priviléges, &
» si vous entrepreniez jamais de régner
» sans leur ministere. »

Ces barbares conseils ne pouvoient manquer de plaire au Roi; mais il lui falloit quelque raison apparente, pour faire mourir un si grand nombre de Seigneurs qui venoient de se donner à lui, sous la foi d'un Traité solemnel. L'excommunication lancée contre les Suédois fut le prétexte dont il résolut de se servir. Il se rendit en Suede accompagné de Théodore *, Archevêque de Lunden, & de l'Evêque d'Odensée. Ces deux Prélats étoient bien propres à seconder les fureurs de leur Maître. Le premier avoit beaucoup de

* L'Archevêque de Landen étoit Primat du Royaume de Danemarck, & l'Evêque d'Odensée étoit son Suffragant.

part dans la confiance du Roi : c'étoit un homme de basse naissance, sans érudition & même sans habileté ; mais savant dans l'art d'inventer de nouveaux plaisirs, & qui en connoissoit tous les secrets & les assaisonnemens. Il étoit redevable de sa faveur & de son élévation à Sigebrite. Elle l'avoit d'abord introduit à la Cour pour lui servir d'espion. Il passa ensuite tout-d'un-coup, par le crédit de cette femme, de la fonction de barbier du Roi, à la dignité d'Archevêque ; il se maintint dans la faveur, par les mêmes moyens qu'il avoit employés pour y parvenir.

Christierne fut couronné Roi de Suede ; & après la cérémonie, il invita les principaux Seigneurs du Royaume à une fête magnifique qu'il donna dans le château de Stockholm. Le Sénat & la Noblesse ne manquerent pas de s'y rendre : ce ne fut, pendant les deux premiers jours, que festins, que jeux, que plaisirs. Le Roi affectoit des manieres pleines de bonté & de familiarité. Il sembloit qu'on eût enseveli dans la bonne chere la haine & l'aversion que les deux Partis avoient fait paroître si long-tems l'un contre l'autre. Tout le monde s'abandonnoit

tranquillement à la joie ; lorſque le troiſieme jour les Suédois furent tirés de cet excès de ſécurité d'une maniere bien funeſte.

L'Archevêque d'Upſal, accompagné de ſes parens & de ſes créatures, ſe préſenta en pleine aſſemblée devant Chriſtierne, comme il en étoit convenu ſecretement avec ce Prince. Le Prélat demanda juſtice au Roi contre l'Adminiſtrateur, & contre les Sénateurs & les autres Seigneurs du Royaume, qui l'avoient contraint de renoncer à ſa dignité, & qui avoient raſé ſa forteresſe de Steque, qui étoit du patrimoine de l'Egliſe. Chriſtierne ſe défendit en apparence de connoître d'une affaire qui regardoit, diſoit-il, les Commiſſaires du Pape. Il renvoya l'Archevêque d'Upſal aux deux Prélats de Danemarck, à qui la Bulle de Léon X avoit été adreſſée, & il proteſta qu'il ne ſe réſervoit que le ſoin d'exécuter leur ordonnance, conformément à la Bulle & aux intentions du ſouverain Pontife.

L'Archevêque de Lunden & l'Evêque d'Odenſée, requirent & demanderent qu'on fît venir la veuve de l'Adminiſtrateur, pour rendre compte de la

conduite de ſon époux. La Princeſſe étant contrainte de ſe rendre dans l'aſſemblée, y parut avec une contenance modeſte & aſſurée tout enſemble. Elle conjura le Roi de laiſſer en repos les cendres de ſon mari, & d'avoir pitié d'une Princeſſe à qui il ne reſtoit en partage que ſes larmes & ſa douleur. Mais comme on la força de juſtifier ſon époux devant les deux Commiſſaires Danois, elle déclara courageuſement que Stenon n'avoit puni l'Archevêque d'Upſal, que par une Ordonnance des Etats & du Sénat; que Trolle, convaincu de trahiſon contre ſa patrie, avoit été jugé dans les formes, & ſelon les Loix du Royaume, & que ſon Arrêt étoit encore dans les Regiſtres publics, ſigné des Sénateurs ſéculiers & Eccléſiaſtiques.

On n'eut aucun égard à cette juſtification, & on arrêta ſur-le-champ la veuve de l'Adminiſtrateur, les Sénateurs, les Evêques mêmes, & tout ce qui ſe trouva de Seigneurs & de Gentilshommes Suédois dans le château. On voulut d'abord inſtruire le procès de toutes les perſonnes qu'on venoit de ſaiſir; mais comme l'affaire auroit tiré en longueur, Chriſtierne, ſans



autre formalité, leur envoya des bourreaux pour leur annoncer qu'il falloit mourir.

Le 8 de Novembre 1529, fut destiné pour cette horrible exécution. Dès le matin, on entendit des trompettes & les Hérauts, qui défendirent à qui que ce fût de sortir de la Ville, sous peine de la vie. Toute la Garnison étoit sous les armes ; il y avoit des corps-de-garde aux portes, & dans les différens quartiers. Le canon, prêt à tirer, étoit dans la grande Place, la bouche tournée contre les principales rues de Stockholm. Tous les habitans consternés ne savoient à quoi aboutiroient ces affreux préparatifs, lorsque sur le midi, on vit ouvrir les portes du Château, & au travers de deux rangs de soldats, parurent ces illustres prisonniers, conduits à la mort par des bourreaux.

Lorsqu'ils furent arrivés au lieu de leur supplice, un Officier Danois lut devant eux la Bulle du Pape comme l'Arrêt de leur condamnation ; ils demanderent des Confesseurs, & on les leur refusa. Le zele que quelques Evêques Suédois avoient témoigné pour les intérêts de Christierne, ne

put les exempter de la mort. La qualité de Sénateurs fit oublier leurs services, & ce fut par eux qu'on commença l'exécution. On décapita ensuite tous les Sénateurs séculiers, parmi lesquels étoit Eric-Vasa, pere de Gustave. Les Consuls, les Magistrats de Stockholm, & quatre-vingt quatorze Seigneurs, périrent sur l'échafaud. Christierne, dans l'espérance de découvrir la retraite de quelques autres Seigneurs qu'il avoit proscrits, & qu'il croyoit cachés dans la Ville, abandonna la Ville à la fureur de ses troupes. Les soldats se jetterent d'abord sur le peuple qui étoit accouru à ce triste spectacle, & en firent un carnage affreux. Ils poignardoient les Bourgeois jusques dans les bras de leurs femmes. Celles-ci essuyerent les plus sanglans outrages; on n'épargna rien que la laideur & la pauvreté, tout le reste devint la proie du soldat furieux, qui, à l'exemple de son Souverain, se faisoit un mérite de sa fureur & de son emportement. Un Gentilhomme Suédois ayant paru sensible au malheur de sa patrie, fut, par ordre du Roi, attaché à un poteau, & mutilé honteusement. On lui fendit ensuite le



ventre, & on lui arracha le cœur. On déterra Stenon, & on jetta son corps dans la Place publique parmi ceux de tous les Seigneurs qu'on venoit de massacrer. Christierne défendit sous peine de la vie qu'on leur accordât la sépulture. Mais la corruption le força bientôt de les faire enlever. On les jetta au feu pour les punir encore même après leur mort. La veuve de l'Administrateur étoit aussi condamnée à périr; mais le Roi, en qui l'avarice servoit de contrepoids à la cruauté, laissa la vie à cette Princesse, dans l'espérance qu'il tireroit d'elle beaucoup d'argent. Il la fit conduire en Danemarck avec la mere & les sœurs de Gustave, & les autres Dames Suédoises dont les époux venoient d'être décapités. On renferma toutes ces femmes en différentes prisons, où elles furent traitées fort inhumainement; on les garda comme des otages qui répondroient de la fidélité des enfans & des parens qu'elles laissoient en Suede.

Christierne se flatta d'avoir affermi son autorité par ce massacre de toute la haute Noblesse; il se voyoit trop puissant & trop redoutable au reste

des Suédois pour en avoir rien à craindre ; il changea à ſon gré la forme du Gouvernement, & il en diſpoſa comme dans un Pays de conquêtes. Il accabla le peuple de nouveaux impôts ; il menaça même les Payſans de leur faire couper un pied & une main, pour les empêcher de ſe révolter, ajoutant avec une eſpece de raillerie, qu'un Payſan qui étoit né pour la charrue, & non pas pour la guerre, devoit ſe contenter d'une main & d'un pied naturel, avec une jambe de bois.

Après que Chriſtierne fut las de répandre du ſang, il retourna en Danemarck. Avant que de partir, il nomma pour Viceroi de Suede, Théodore, Archevêque de Lunden, & lui donna pour Miniſtres l'Archevêque d'Upſal & l'Evêque d'Odenſée. Ces Prélats eurent ordre de n'épargner ni ſoins ni dépenſes, pour découvrir la retraite de Guſtave. On promit des ſommes conſidérables à ceux qui pourroient l'arrêter vif ou mort. Le Roi partit, & en ſon abſence, les troupes Danoiſes parcoururent les différentes Provinces, & maſſacrerent tout ce qu'il y avoit de Seigneurs Suédois diſtingués par leur courage ou par leur naiſſance. On ne

daignoit plus même employer le prétexte ordinaire de l'excommunication. Il suffisoit d'avoir des richesses & du crédit pour être criminel. Le Vice-Roi, plongé dans les plus honteux plaisirs, ne cherchoit qu'à s'enrichir aux dépens des proscrits dont il enlevoit tous les biens. Les principaux Officiers de l'armée Danoise ravageoient toutes les Provinces. Ils avoient chacun leurs troupes indépendantes & séparées, qui ne s'occupoient qu'à piller & à ruiner les malheureux Suédois.

Gustave apprit au fond de sa retraite ce qui venoit de se passer à Stockholm. Cette funeste nouvelle lui causa la plus vive douleur. La mort de tant de personnes illustres lui enlevoit toute sa famille, ses amis, & presque jusqu'aux moyens & à l'espérance de se sauver. Après avoir déliberé quelque tems sur le parti qu'il devoit prendre, il résolut de se cacher dans les montagnes de Dalécarlie. Cette Province étoit habitée par des peuples féroces qui vivoient selon des loix particulieres, & qui ne pouvoient souffrir qu'on donnât la moindre atteinte à leurs priviléges. Presque indépen-

dans du Souverain, ils ne lui obéissoient que lorsqu'ils s'imaginoient n'avoir rien à craindre pour leur liberté. Tout le pays étoit couvert de bois, & on n'y trouvoit que des méchans Villages situés aux bords des lacs & des rivieres. Ce fut-là que Gustave jugea à propos de se retirer, dans l'espérance de soulever les habitans qui avoient été les derniers du Royaume à se soumettre aux Danois.

Gustave s'étant déguisé, traversa plusieurs Provinces, suivi d'un Paysan qui lui étoit inconnu, & qui lui servoit de guide. Après bien des fatigues & des allarmes, il arriva enfin dans les montagnes de Dalécarlie. Son conducteur lui vola son argent & s'enfuit; de sorte que Gustave, pour avoir de quoi vivre, fut contraint de travailler aux mines de cuivre dont les Dalécarliens tiroient leur principal revenu. Il se flattoit que la misere de sa condition lui serviroit au moins pour se cacher. En effet, qui se seroit avisé jamais d'aller chercher le Général de la Cavalerie Suédoise dans ces abîmes souterrains? Gustave fut cependant découvert. Une femme chez qui il se retiroit tous les soirs, apperçut par hazard sous ses habits de



Paysan, une veste de soie brodée d'or. Il n'en fallut pas davantage pour donner des soupçons. On ne manqua pas d'avertir le Seigneur du lieu, qu'une personne d'un rang distingué travailloit aux mines. Le Gentilhomme Dalécarlien voulut voir cet illustre Suédois, & il reconnut Gustave, avec qui il avoit fait ses études dans l'Université d'Upsal. Il feignit cependant de ne le pas connoître : mais il le fit venir secrettement chez lui, le pria de prendre sa maison pour retraite, & promit de le défendre, si on vouloit lui faire violence. De pareilles offres furent acceptées avec joie. Gustave passa quelques jours chez ce Gentilhomme, comme s'il n'eût point eu d'autre dessein que de se dérober à la poursuite de ses ennemis ; mais il s'appliquoit en même tems à s'instruire des forces de la Province, & à reconnoître les dispositions des Dalécarliens au sujet du Gouvernement.

Gustave, ayant appris que ces Peuples souffroient impatiemment la domination Danoise, entreprit de faire soulever la Province. Il s'en ouvrit à son hôte, & le conjura de lui aider à exécuter un si noble projet. Le Gen-

tilhomme, épouvanté du péril auquel il faudroit s'exposer, demanda à Gustave : » Où sont les forces nécessaires » pour soutenir un aussi grand dessein ? » Quelle armée avez-vous à opposer » aux troupes ennemies, qui semblent » jusqu'ici avoir respecté nos privilé- » ges, mais qui se répandront avec vio- » lence dans toute la Province, au pre- » mier mouvement que vous ferez » paroître ? » Gustave comprit aisément qu'il y avoit dans ce discours beaucoup plus de timidité que de prudence. La foiblesse de son hôte lui donna de la pitié plutôt que de la colere. Il ne le soupçonna ni de favoriser les Danois, ni d'être capable de le trahir ; au contraire, il crut entrevoir que le Seigneur Dalécarlien avoit du penchant pour une si glorieuse entreprise ; mais qu'il n'osoit en partager les périls. Gustave se contenta de lui recommander le secret ; & jugeant qu'un plus long séjour dans sa maison lui causeroit de l'inquiétude, il résolut d'en sortir. Il partit pendant la nuit, afin de mieux cacher sa marche. Après plusieurs journées de chemin qu'il fit seul au travers des bois, il se rendit chez un autre Gentilhomme appellé

appellé Peterſon, en qui il eſpéroit trouver plus de courage.

Guſtave ſe trompa. Son nouvel hôte étoit une de ces ames baſſes qui ne rougiſſent point d'acheter la faveur par une perfidie. Il étoit ſur le point de livrer aux Danois celui qu'ils cherchoient avec tant d'ardeur ; mais la femme de Peterſon, ne pouvant ſouffrir qu'on trahît une perſonne qui lui étoit peut-être devenue extrêmement chere, découvrit les perfides deſſeins de ſon mari, & fit partir Guſtave, après l'avoir remis entre les mains d'un fidele domeſtique. Elle le fit conduire chez un Curé de ſes amis. Ce Prêtre étoit un homme plein de zèle pour ſa Patrie, content d'une fortune médiocre, n'aſpirant point aux dignités Eccléſiaſtiques, & incapable de violer les loix de la probité & de l'honneur. Il reçut Guſtave avec tout le reſpect & la conſidération qu'il devoit à ſa naiſſance. Il l'aſſura d'un ſecret inviolable ; & afin que ſon hôte ne pût être découvert, il le cacha dans un endroit de ſon Egliſe dont lui ſeul avoit connoiſſance.

Ce fut par les conſeils de ce vertueux Eccléſiaſtique que Guſtave ſe

rendit à Mora, où se tenoit tous les ans, aux fêtes de Noël, une assemblée extraordinaire de tous les Paysans des Villages circonvoisins. Le Peuple n'est jamais plus hardi & plus entreprenant, que dans ces sortes d'assemblées qui le font appercevoir de sa force. Gustave profita de la circonstance, & partit pour Mora. Quand il fut arrivé dans ce Village, il trouva les Paysans prévenus de son arrivée, & dans l'impatience de voir un homme illustre par sa naissance & par sa valeur, & plus célebre encore par les persécutions de Christierne, que par la faveur de Stenon. Gustave, avant que de paroître en Public, s'habilla magnifiquement, afin de se concilier l'attention du Peuple qui est toujours sensible à ces marques extérieures de grandeur; il parut ensuite dans l'assemblée des Dalécarliens. Une fierté noble, tempérée par la douceur, lui attira tout ensemble le respect & la compassion des Paysans. » Vous n'êtes » que trop instruits, leur dit-il, des » malheurs de notre Patrie. Il n'est pas » nécessaire de vous rappeller le souve- » nir de toutes les affreuses exécutions » qui ont fait frémir la Capitale de ce

» Royaume. Chriſtierne, le barbare
» Chriſtierne, a réſolu d'exterminer
» tous les Suédois qui pourroient dé-
» fendre leur liberté, mais il a ſur-tout
» en horreur les Dalécarliens, dont il
» a plus d'une fois éprouvé le courage,
» & qu'il regarde comme les vengeurs
» de la tyrannie. Puiſque vous vous
» êtes rendus ſi redoutables, vous avez
» tout à craindre d'un Roi perfide &
» cruel. Il doit au premier jour faire
» paſſer dans cette Province des trou-
» pes pour vous déſarmer, & les Da-
» nois vous traiteront comme de vils
» eſclaves, ſi vous ne les prévenez par
» une génereuſe réſolution. Nos peres
» ont toujours préféré la liberté à la
» vie. Imitez un ſi bel exemple. Toute
» la Suede a les yeux ſur vous, pour
» voir ſi vous marcherez ſur les traces
» de vos ancêtres, & ſi vous avez hé-
» rité de la haine qu'ils ont toujours
» fait paroître contre la domination
» étrangere. Je viens vous offrir & mes
» biens & ma vie, pour la défenſe de
» votre liberté. Mes amis, & tous les
» véritables Suédois, ſe joindront à
» vous, au premier mouvement que
» vous ferez paroître. Vous pouvez d'ail-

» leurs compter sur un secours consi-
», dérable de la part des anciens Alliés
» de la Suede; mais quand même vous
» n'auriez pas des troupes aussi nombreu-
» ses que les Danois, vous serez en-
» core trop forts, ayant vos compatrio-
» tes à venger & votre vie à défendre.
» Pour moi, j'aime mieux périr, les
» armes à la main, que de m'abandon-
» ner à la discrétion d'un ennemi aussi
» perfide que barbare. »

Les Dalécarliens répondirent à ce discours par mille cris pleins de fureur & de menaces contre Christierne & contre tous les Danois. Ils jurerent hautement de venger la mort de tous les Sénateurs qui avoient été inhumainement égorgés. Quelques Dalécarliens voulurent s'opposer à la révolte, sous prétexte qu'il en falloit communiquer avec les autres Villages. Mais toute l'assemblée rejetta un avis si timide. Les plus violens, & tous ceux qui se déclarerent contre la tyrannie furent écoutés avec un applaudissement général. On courut de tous côtés aux armes, & ces Paysans prierent Gustave de les commander, charmés de sa bonne mine, & pleins d'admiration pour la gran-

deur de sa taille, & pour la force apparente de son corps.

Les Dalécarliens formerent sur-le-champ une compagnie de quatre cents hommes, & dans ce nombre ils en choisirent seize des mieux faits & des premieres familles, qu'ils présenterent à Gustave pour lui servir de Gardes. Ce jeune Seigneur voulant profiter de l'ardeur que faisoient paroître tous ces Paysans, les fit marcher tout de suite contre le Gouverneur de la Province. Ils arriverent pendant la nuit au pied du Château. Les ténébres, & la surprise d'une attaque imprévue, favoriserent l'entreprise des Dalécarliens. Ils se rendirent maîtres de la Place, qui fut abandonnée au pillage. Le bruit & le succès de cette expédition fit déclarer presque toute la Province en faveur de Gustave. Les Paysans abandonnoient en foule leurs Villages pour se rendre auprès de lui. Il y eut aussi plusieurs Gentilshommes Suédois qui se jetterent dans son armée; on en fit des Officiers pour commander ces Milices, qui combattoient avec plus d'impétuosité que d'ordre.

Gustave parcourut différentes petites Provinces, & les fit soulever contre

les Danois. Il abolit les impôts que Chriſtierne avoit impoſés, & il établit des Commiſſaires qui devoient recevoir les tributs deſtinés à la ſubſiſtance de ſes troupes. Il dépêcha enſuite des émiſſaires dans toute la Suede, pour diſpoſer la Nobleſſe & les Payſans à prendre les armes, ſi-tôt qu'il paroîtroit dans leurs Provinces. Comme il avoit autant d'habileté que de courage, il gagna par des négociations ſecrettes la plupart des Officiers Suédois qui ſervoient ſur la flotte Danoiſe, ou dans les troupes du Viceroi. Enfin, Guſtave n'oublia rien pour augmenter ſes forces & pour diminuer celles de ſon ennemi, & il ne ſe diſpoſa à entrer dans le cœur du Royaume, que lorſqu'il ſe crut aſſuré de tous les Suédois qui étoient au ſervice de ſes ennemis.

Le Viceroi, qui entendoit mieux à piller les Peuples qu'à défendre le Pays dont on lui avoit confié le Gouvernement, n'apprit la révolte des Dalécarliens qu'avec beaucoup de ſurpriſe & d'inquiétude. Les troupes Danoiſes qui ſe trouvoient alors dans le Royaume étoient fort affoiblies par le peu de diſcipline & par la déſertion. On ne pouvoit pas compter auſſi ſur les trou-

pes auxiliaires, ni ſur les Etrangers qui, pendant les guerres civiles, ſont toujours prêts à changer quand ils trouvent un parti plus avantageux. La valeur de Guſtave étoit d'ailleurs redoutable au Vîceroi, qui craignoit le reſſentiment de ce jeune Seigneur. Mais il appréhendoit encore davantage l'indignation de Chriſtierne, toujours terrible dans ſa colere, & qui étoit devenu plus farouche que jamais, depuis le maſſacre de Stockholm. Ce Prince n'oſoit quitter le Danemarck de peur que ſes ſujets, dont il étoit abhorré, ne ſe ſoulevaſſent contre lui en ſon abſence. Cependant la révolte des Suédois lui cauſoit de vives inquiétudes. Il écrivit au Viceroi de faire marcher ſon armée pour remettre les mutins dans leur devoir, & fit dire en même-tems à Guſtave qu'il feroit mourir ſa mere & ſa ſœur dans les plus cruels tourmens, s'il apprenoit qu'il parût encore à la tête des rebelles.

Guſtave, ſans s'allarmer de ces menaces, s'avançoit toujours, ſuivi de ſes Dalécarliens, & s'emparoit de pluſieurs Places importantes. La Régence de Lubec commença alors à ſe déclarer pour lui; mais elle lui vendit bien cher

les secours qu'elle lui accorda. Animé par ses succès, Gustave marcha droit à Stockholm. Le Viceroi & l'Archevêque d'Upsal, peu assurés de la fidélité des Bourgeois, & craignant de tomber entre les mains de leur plus mortel ennemi, se retirerent avec précipitation en Danemarck, & laisserent le Gouvernement de Stockholm à un ancien Officier qui mit un si bon ordre dans la Ville, que les habitans ne se virent pas en état de rien entreprendre.

Les Danois essuyoient tous les jours de nouvelles pertes. Christierne, pour s'en venger, fit jetter dans la mer la sœur & la mere de Gustave, & il ordonna à tous les Commandans des Places qui lui restoient encore en Suede, de faire périr tous les Suédois qui servoient dans ses troupes. Cet ordre cruel ne fut exécuté que trop exactement. Gustave, de son côté, donna des ordres pareils contre les Danois. Quelque tems après, il convoqua solemnellement les Etats-Généraux du Royaume à Vadestene, pour donner quelque forme au Gouvernement, & sur-tout pour y établir & pour y faire reconnoître son autorité, qu'il ne tenoit

que de son épée & de l'élection de quelques Paysans de la Dalécarlie.

Cette assemblée n'étoit presque composée que de gens de guerre, & de plusieurs Gentilshommes proscrits par Christierne. » Vous voyez, leur dit » Gustave, quelle est la situation pré» sente de nos affaires : il est tems d'é» lire un Administrateur qui soit ca» pable de porter le dernier coup à la » tyrannie des Danois. Il faut presser » les ennemis épouvantés, & achever » de les vaincre par leur propre crainte. » Je ne prétends point que mes servi» ces contraignent votre choix, & je » serai le premier à reconnoître ce» lui à qui vous donnerez vos suffra» ges. Dans quelque rang qu'on me » place, je me croirai trop heureux » de combattre, & d'exposer ma vie » pour la défense de notre liberté. »

Les Etats ne répondirent à ce discours que par les éloges & les applaudissemens qui étoient dûs à la valeur & à la modération de Gustave. Il fut élu d'un consentement unanime, Gouverneur général & souverain Administrateur de la Suede. On voulut lui déférer la qualité de Roi ; mais il refusa cons-

tamment de l'accepter, & se contenta d'un titre plus modeste & plus convenable à l'état de sa fortune présente.

Gustave congédia l'assemblée, & songea à pousser plus loin ses conquêtes. Le succès de ses armes, le nombre & la valeur de ses troupes, la faveur & l'applaudissement des Peuples, lui firent naître des pensées conformes à son courage & à son ambition. Il s'agissoit d'abord de chasser de la Suede les Danois, qui étoient encore maîtres de la Capitale & de plusieurs Provinces. Gustave manquoit d'argent. Il engagea toutes les Terres de sa Maison, & leva de nouvelles Troupes. Deux de ses Officiers-Généraux assiégerent enfin Stockholm, qu'ils tenoient bloqué depuis quelque tems. L'Administrateur, à la tête d'un camp volant, parcouroit toutes les Provinces avec une diligence extrême. Lui seul formoit tous les projets. Le secret de ses desseins & la promptitude de sa marche ne donnoient pas le loisir aux Danois de s'y opposer. Quoique Gustave fût plein de valeur, il n'attaquoit cependant d'abord ses ennemis que par des offres & des vues intéressantes ; il savoit préparer les

événemens par des négociations secrettes, & faire mouvoir, suivant ses intérêts, tous les ressorts de la plus fine politique.

Les deux Officiers qui assiégeoient la Capitale furent battus par les Danois, & Gustave comprit bien qu'il ne s'empareroit jamais de cette Ville, tandis qu'il n'auroit point de vaisseaux, pour empêcher les ennemis qui étoient maîtres de la mer, de jetter du secours dans la Place. La Régence de Lubec lui fournit une flotte à des conditions fort dures. L'Administrateur se vit alors en état d'assiéger Stockholm. La prise de cette Capitale devoit couronner toutes les entreprises du héros Suédois. Tandis que ce Prince travailloit à faire réussir son projet, il apprit une nouvelle qui lui causa une joie bien sensible, & qui lui donna l'espérance de voir bientôt finir d'une maniere avantageuse toutes ses entreprises militaires.

Christierne continuoit d'opprimer les Danois. Le Peuple, au désespoir d'un Gouvernement si tyrannique, se révolta contre cet indigne Souverain. On le déposa, & on lui signifia ensuite l'acte de sa déposition. Ce Prince, qui crut

que la conjuration étoit générale dans tout le Royaume, ne songea point à combattre les rebelles, ni à disputer sa Couronne. Il se défioit de tout le monde ; ses domestiques mêmes, & les Officiers de sa Maison, lui étoient devenus suspects. Il craignoit à tout moment qu'on ne le livrât au Prince * que les factieux venoient de placer sur le trône de Danemarck. On vit alors Christierne mendier avec bassesse du secours & des conseils à ceux de ses sujets qu'il avoit traités le plus indignement. Sa disgrace l'exposa aux yeux des Peuples tel qu'il étoit, c'est-à-dire, le plus méprisable de tous les hommes. Il aima mieux vivre particulier, que mourir roi. Il se retira auprès de l'Empereur son beau-frere, s'imaginant que toute l'Allemagne alloit prendre les armes pour le remettre sur un Trône qu'il auroit pu lui-même conserver, s'il n'avoit pas été aussi lâche que cruel.

Cet événement ne pouvoit manquer d'être avantageux à Gustave. Ce Prince étoit alors occupé à faire le siége de

* Le Duc de Holstein, oncle de Christierne.

Stockholm. La garnison affoiblie, pressée d'ailleurs par mer & par terre, & encore plus par les bourgeois, offrit de se rendre, & les Danois ne demanderent, pour toute condition, que la paye qui leur étoit due depuis qu'ils étoient dans la Place. Gustave, par des vues de politique, ne voulut point entendre parler de capitulation. Ce Prince, qui aspiroit à la Couronne, craignit que la prise de la Capitale, & la paix qui s'ensuivroit dans tout le Royaume, ne produisissent l'ingratitude avec la sécurité. Il étoit bien-aise que l'incertitude du siége de Stockholm causât toujours quelque inquiétude aux Suédois, & le rendit nécessaire & considérable.

Gustave qui ne vouloit pas perdre le fruit de ses travaux, fit assembler les Etats de la Nation. Comme il falloit d'abord élire des Sénateurs pour remplacer ceux qui avoient péri dans le massacre de Stockholm, il eut soin de ne faire choisir que des gens qui lui fussent entiérement dévoués. Après cette élection, on s'assembla à Strégnez, & l'orateur des Etats représenta que, dans les circonstances présentes, la Suede avoit besoin d'un Roi vigilant, labo-

rieux, plein de courage, capable par ſa valeur & ſa prudence, de s'oppoſer aux prétentions injuſtes des Danois. Il n'eut pas de peine à faire voir que toutes ces grandes qualités ſe trouvoient réunies dans la perſonne de Guſtave. L'orateur conclut, qu'après tous les ſervices que l'Adminiſtrateur avoit rendus à la Suede, on ne pouvoit lui refuſer ſans injuſtice le titre & l'autorité de Roi.

Toute l'aſſemblée applaudit à ce diſcours, & proclama Guſtave. Ce Prince fut charmé de l'affection que les Suédois lui marquerent en cette occaſion. Il voulut d'abord ſe défendre d'accepter la Couronne; mais tout le monde éclata en cris & en prieres, & on le preſſa ſi fortement, qu'il fallut enfin ſe rendre. Il monta ſur le Trône dont il s'étoit frayé le chemin par ſon habileté & ſa valeur. Il fut reconnu ſolemnellement pour Roi de la Suede & des deux Gothies. On vouloit qu'il ſe fît couronner ſur-le-champ; mais il évita adroitement cette cérémonie, parce qu'il n'avoit pas deſſein de prêter les ſermens qu'exigeoient toujours en pareille occaſion les Prélats du Royaume, pour la conſerva-

tion de leurs droits & de leurs priviléges.

Gustave invita tous les Sénateurs de passer dans son armée, pour assister à la prise de Stockholm. Cette Ville se rendit, & on laissa le Roi maître de toutes les conditions du Traité. Dès que Gustave eut pris possession de sa Capitale, il commença à agir en Roi, & en grand Roi. Le Peuple, qui avoit été si longtems opprimé par les Danois, commença à respirer, & oublia ses anciens malheurs. Gustave envoya chercher le Prêtre qui lui avoit accordé autrefois un asyle; mais ayant appris qu'il étoit mort, il fit mettre sur le haut de l'Eglise dont ce bon Ecclésiastique étoit Curé, une couronne de cuivre doré, comme un monument de sa reconnoissance.

L'Archevêque d'Upsal n'apprit qu'avec un violent chagrin l'élévation de Gustave sur le Trône de Suede. Trolle perdoit par-là toute espérance de retourner en son Pays, & d'être rétabli dans sa dignité. Ce Prélat étoit toujours en Danemarck, où il vivoit obscurément, méprisé des Danois, & oublié de la Cour, qui ne considere jamais les traîtres que dans le tems qu'elle les croit

utiles & néceſſaires. Comme cet indigne Archevêque ne pouvoit ſe faire valoir que par de nouvelles trahiſons, il repréſenta au nouveau Roi de Danemarck, que la Couronne de Suede lui appartenoit légitimement, & qu'il ne devoit pas la laiſſer plus long-tems ſur la tête de l'uſurpateur. Trolle ajouta que le Clergé conſervoit toujours ſon ancienne inclination pour le Danemarck, & qu'il trouveroit des partiſans parmi les Suédois, dès qu'il voudroit faire valoir ſes juſtes prétentions.

Fridéric, ébloui par le diſcours du Prélat, ſe fit couronner Roi de Suede, & envoya en ce Royaume un Ambaſſadeur qui voulut prouver aux Etats-Généraux, aſſemblés à Sudercopine, qu'ils ne pouvoient ſe diſpenſer de reconnoître ſon maître pour leur Souverain, ſuivant le Traité de Calmar. L'Ambaſſadeur s'étendit enſuite avec exagération ſur la puiſſance & ſur les bonnes qualités de Fridéric, & il ajouta que les Suédois devoient, à l'exemple des Norvégiens, ſe ſoumettre à la domination de ce Prince, qui ſeroit par-là plus en état de les protéger contre Chriſtierne, qui ſe diſpoſoit à rentrer

dans ses anciens Etats avec toutes les forces de l'Empire.

On répondit à l'Ambassadeur, que la Suede ne choisissoit plus ses Rois parmi ses ennemis; que tout le Royaume, redevable de son salut à Gustave, l'avoit élu pour Souverain, & que ce Prince sauroit bien se maintenir sur le Trône, dont son mérite & sa valeur l'avoient mis en possession. On déclara ensuite l'Archevêque d'Upsal traître & ennemi de la Patrie, pour avoir couronné Fridéric; & les Suédois, dans la chaleur de leur zèle, s'obligerent par un Acte authentique d'approuver tout ce que Gustave entreprendroit pour la conservation de sa Couronne, & on décida que ses ennemis seroient réputés ennemis de l'Etat & de la Nation.

L'Ambassadeur Danois sortit de Suede, & Gustave en fit partir un pour le Danemarck. L'Envoyé Suédois, dans une Audience publique que lui accorda Fridéric, déclara à ce Prince que le Roi son maître ne songeoit point à s'agrandir; mais aussi que ses troupes & ses Places étoient en si bon état, qu'il défioit ses ennemis de s'emparer d'un pouce de terre dans son Royaume.

Fridéric comprit par la fermeté de ce discours, que Gustave ne craignoit rien de la part des Danois ; il offrit à l'Envoyé de faire une ligue offensive & défensive avec le Roi de Suede contre Christierne, & il envoya à Gustave la veuve de l'Administrateur Stenon, & toutes les Dames Suédoises qui étoient prisonnieres en Danemarck, depuis le massacre de Stockholm.

Gustave, se voyant redouté de ses voisins & aimé de ses Sujets, forma une entreprise qui avoit toujours été funeste à ses prédécesseurs ; il résolut d'abaisser les Ecclésiastiques qui lui étoient suspects & odieux par leurs grands biens, & par le penchant qu'ils conservoient pour la domination Danoise. Le Roi fut secondé dans ses projets par le Chancelier Larz Anderson. Celui-ci étoit un homme d'une naissance obscure, mais plein d'ambition, d'un génie élevé & de beaucoup d'étendue, habile & éloquent, hardi dans le conseil, fertile en expédiens, & toujours rempli de grands desseins : comme il n'avoit pu faire fortune dans l'état Ecclésiastique, qu'il embrassa d'abord, il étoit devenu l'ennemi du Clergé. Gustave, qui connoissoit les

ſentimens d'Anderſon, lui dit en confidence, qu'il ne ſe croiroit jamais véritablement Roi, qu'il ne fût Maître de toutes les forteresſes des Evêques, & qu'il n'eût réuni à ſon Domaine les biens & les droits de la couronne que ſes prédéceſſeurs en avoient aliénés en faveur des gens d'Egliſe; mais le Roi lui avoua en même tems, qu'il craignoit que cette entrepriſe ne causât de nouveaux troubles dans l'Etat, & que les Suédois, prévenus en faveur des Eccléſiaſtiques, ne lui fiſſent un crime de Religion de toucher à des revenus que le peuple croyoit conſacrés à Dieu, quoiqu'ils fuſſent le partage d'une troupe de gens oiſifs, remplis de luxe & de vanité, & toujours prêts à ſacrifier le bien du Royaume à leur ambition.

Le Chancelier, qui étoit imbu des nouvelles opinions de Martin Luther, ne manqua pas d'applaudir au projet du Roi, & lui apporta des raiſons qui acheverent de déterminer le Monarque Suédois à embraſſer le parti qui étoit le plus favorable à l'autorité Royale. Guſtave ſe conduiſit dans une affaire ſi délicate, en homme habile & en grand politique. Réſolu de ſe ſouſtraire à l'o-

béïssance de l'Eglise Romaine, il prit la précaution de dissimuler ses véritables sentimens, de peur d'effaroucher ses Sujets qui étoient fort attachés à la Religion Romaine. Il favorisa secrettement tous ceux qui adoptoient le Luthéranisme; & quand il vit que cette nouvelle doctrine avoit fait de grands progrès dans le Royaume, il obtint un Arrêt du Sénat, par lequel il étoit permis au Roi de prendre pour l'entretien & la subsistance des Troupes, les deux tiers des dîmes qui appartenoient aux Ecclésiastiques.

Cette Ordonnance fut un coup de foudre qui surprit & accabla les Evêques, les Prêtres & les Moines; ils virent bien qu'on avoit juré leur ruine, & résolurent de s'opposer aux desseins du Roi. Il se tenoit tous les ans une foire considérable proche d'Upsal, où il se trouvoit une affluence extraordinaire de paysans de toutes les Provinces circonvoisines. Les Ecclésiastiques profiterent de cette circonstance pour exciter les peuples à la révolte. Gustave en fut averti; il se rendit à cette foire à la tête d'un corps de Cavalerie. Son arrivée imprévue surprit & intimida les Factieux; il leur demanda fiere-

ment qui les avoit chargés du Gouvernement de l'Etat. » Ignorez-vous, » leur dit-il, que les Eccléſiaſtiques » ſont des ennemis plus dangereux que » les Danois mêmes ? On n'a en vue » que votre ſoulagement, & vous pre- » nez les armes contre vos bienfai- » teurs ? Voulez-vous que pour favo- » riſer le Clergé, on vous accable d'im- » pôts ? » Le Roi ſe flattoit de les adoucir, & de les faire entrer dans ſes ſentimens par ces diſcours ; mais ces payſans s'étant récriés avec fureur, qu'ils ne ſouffriroient jamais qu'on enlevât leurs cloches & l'argenterie de leurs Egliſes, Guſtave irrité de leur audace, commanda à ſes troupes de faire feu ſur les mutins. Cette populace effrayée à la vue du péril, ſe jette à genoux, & demande pardon. Le Roi fait arrêter les plus ſéditieux ; les autres ſe cachent dans la foule : l'aſſemblée ſe diſſipe en un inſtant, & chacun ſe retire avec précipitation, plein de reſpect & de crainte pour un Prince qui ſavoit ſi bien ſe faire obéir.

Les Moines, & ſur-tout les Religieux mendians, couroient toutes les Provinces, ſous prétexte des quêtes qu'ils étoient obligés de faire pour

leur ſubſiſtance, mais en effet pour fomenter le mécontentement des peuples. Ils cabaloient dans tous les villages, faiſoient agir leurs dévotes, & parloient du Roi en termes très-indécens, comme ſi le zèle qu'ils affectoient de paroître pour la défenſe de la Foi Catholique, eût juſtifié cet eſprit de rebellion.

Guſtave, qui ne perdoit point de vue ſon projet, entreprit de retirer des mains des Evêques toutes les forteresses qui étoient dépendantes de leurs Evêchés, & de faire une recherche de tous les biens que les Eccléſiaſtiques avoient uſurpés. Dans ce deſſein, il convoqua les Etats-Généraux, & le Chancelier en fit l'ouverture par un diſcours preſſant ſur les beſoins du Royaume. Il repréſenta à l'aſſemblée, de la part du Roi, qu'il n'y avoit aucuns fonds établis pour payer les Troupes, que la plupart des places frontieres avoient beſoin d'être fortifiées, qu'il y avoit peu de vaiſſeaux dans les ports, & que les arſénaux étoient dépourvus des choſes les plus néceſſaires. Il n'oublia pas de faire entendre aux Suédois, que Chriſtierne méditoit encore contr'eux des projets de ven-

geance, & il leur rappella, à cette occasion, le souvenir de toutes les cruautés que ce Prince avoit exercées dans le Royaume ; il peignit d'une maniere vive & touchante, l'état affreux où la Suede étoit réduite sous la domination de ce tyran ; le Sénat massacré, le pillage, les assassinats, l'incendie, le viol, & tous les crimes les plus énormes, autorisés par un Prince qui ne daignoit pas même chercher des prétextes à ses fureurs ; le crédit & les récompenses des traîtres, encore plus insupportables que leurs trahisons ; en un mot, tout le Royaume en proie à des ennemis sanguinaires, ou à des Suédois perfides & plus cruels que les Danois mêmes. » Vous savez, continua-t-il, que le Roi seul forma le » généreux dessein de délivrer la Suede » de tant de malheurs ; il s'est exposé » pour nous aux plus grands périls, & » il n'a jamais ménagé son bien ni » sa vie pour notre défense. La Suede » triomphe enfin de ses ennemis par » la valeur de notre Roi ; mais ces mêmes Danois, auteurs de toutes nos » infortunes, sont prêts de rentrer dans » ce Royaume avec toutes les forces » de l'Empire. Comment pourra-t-on

» leur résister, si on ne fournit au Roi
» les moyens de soutenir la guerre ?
» Le Domaine de la couronne est si
» diminué par les usurpations des gens
» d'Eglise, que les revenus suffisent
» à peine pour l'entretien de la Maison
» du Prince. Les Evêques, vous le
» savez, ont toujours fait servir la Re-
» ligion à leurs intérêts & à l'établisse-
» ment de leur puissance ; ils se sont
» emparés par des voies peu légitimes,
» des meilleurs Fiefs & des princi-
» pales forteresses du Royaume. Ces
» Prélats devenus par la suite des tems
» plus riches & plus puissans que leurs
» Souverains, se sont souvent révol-
» tés contre nos Rois ; ce sont eux
» qui ont causé par leur ambition
» toutes les guerres civiles & étran-
» geres qui ont désolé la Suede depuis
» plus d'un siecle ; on les a vu appeller
» l'ennemi dans le Royaume, l'intro-
» duire dans leurs forteresses, & n'é-
» pargner ni trahison, ni perfidie pour
» faire réussir leurs révoltes.

» Le Sénat qui connoît les besoins
» du Royaume, & qui sait combien
» la puissance & les richesses excessi-
» ves des Evêques sont préjudiciables
» au repos de la Suede, a judicieuse-
ment

» sement ordonné qu'on employeroit
» les deux tiers des dîmes pour l'entre-
» tien & la subsistance des Troupes.
» Le Roi demande aujourd'hui que
» l'Arrêt du Sénat soit confirmé de nou-
» veau ; que les Ecclésiastiques rendent
» incessamment tous les biens qu'ils ont
» usurpés ; qu'ils contribuent comme les
» autres Sujets du Roi, à l'entretien des
» Troupes ; que les Prélats renoncent à
» plusieurs droits qui sont ruineux pour
» les familles ; qu'ils remettent entre
» les mains du Prince leurs forteresses,
» qui ne servent souvent qu'à donner
» asyle aux séditieux & aux révoltés,
» & qu'on exclue pour toujours les
» Evêques du Sénat, sans qu'il leur
» soit jamais permis dans la suite de se
» mêler du Gouvernement ».

On s'imagine bien que tous les Ecclésiastiques & leurs partisans, tâcherent de s'opposer aux effets que devoit produire ce Discours. Il y eut de vives contestations entre les différens Membres des Etats. Enfin, il fut décidé, par un Acte solemnel, que les Evêques remettroient incessamment leurs forteresses entre les mains des Officiers du Roi ; qu'ils congédieroient les troupes & les garnisons qu'ils entretenoient ;

[illegible]

* Les Evêques Suédois étoient rendus garans, chacun dans leurs Diocèses, de la succession de tous les Ecclésiastiques qui mouroient sans faire de testament.

** La Régence de Lubeck avoit fourni de l'argent à Gustave, avant qu'il montât sur le Trône.

dans le Royaume, & que, pendant la paix, on employeroit ces biens à l'établissement & pour l'entretien des Ecoles publiques, & pour fonder des Hôpitaux dans toutes les Provinces; qu'on puniroit rigoureusement ceux d'entre le Clergé qui entreprendroient d'excommunier quelqu'un pour des intérêts purement temporels; que les Magistrats réprimeroient les courses vagabondes des Religieux Mendians, & que le Roi disposeroit, selon son bon plaisir, de tous les priviléges du Clergé.

Gustave, par cette Déclaration, se trouva maître, pour-ainsi-dire, de la Religion & des biens de l'Eglise. En peu de tems, le Luthéranisme fit les plus grands progrès; la plupart des Ecclésiastiques adopterent sans peine une Doctrine qui leur permettoit de se marier. Ceux qui persévérerent dans l'ancienne Religion, se retirerent chez les Dalécarliens, qui étoient attachés à l'Eglise Romaine, & qui voulurent la défendre les armes à la main. Gustave réprima ces séditieux, & les força de suivre l'exemple que leur donnoit le reste du Royaume.

Tout succédoit au Roi selon ses désirs, & au-delà même de ses espérances;

Le changement qu'il venoit de faire dans la Religion, lui paroiſſoit la plus heureuſe & la plus importante affaire de ſon régne. Il lui ſembloit qu'il avoit conquis la Suede une ſeconde fois ſur le Clergé, qui ne lui étoit pas moins redoutable que les Danois. Il ne manquoit plus au bonheur de ce Prince, que de voir ſa Couronne, qui étoit élective, aſſurée à ſes enfans & à ſa poſtérité *. Quoique la Nobleſſe Suédoiſe fût extrêmement jalouſe du droit d'élire ſes Souverains, elle renonça à ce beau privilége en faveur d'un Prince qui venoit d'élever la Suede à un ſi haut point de gloire. On dreſſa un Acte ſolemnel, qui aſſura la Couronne & la puiſſance abſolue aux enfans de Guſtave & à leurs Succeſſeurs.

Chriſtierne voulut faire quelques tentatives pour remonter ſur le Trône; mais elles ne lui réuſſirent pas. Il joua pluſieurs années en Hollande le triſte perſonnage de Roi ſans Couronne, & finit aſſez miſérablement ſes jours en Danemarck, où il étoit comme priſon-

* Guſtave épouſa une Princeſſe Lutherienne, qui étoit fille aînée du Duc de Saxe-Lawembourg.

nier. Gustave, au contraire, vécut heureux sur le Trône; il étoit toujours accompagné d'une Cour nombreuse, qui excitoit la curiosité & l'admiration des Peuples. Toutes les affaires alloient directement à lui, & chacun trouvoit auprès de lui un libre accès. Il rendoit la justice avec exactitude, & même avec beaucoup de sévérité. Comme il avoit fait la guerre sans généraux, il gouvernoit pendant la paix sans Ministres. Ce grand Prince n'eut jamais d'autre objet que sa gloire & la félicité de ses Sujets. Adoré du Peuple, & révéré par la Noblesse, il mourut à l'âge de soixante-dix ans, & laissa la Couronne à un fils qui fut bien inférieur à son pere *, & qui fit sans doute repentir les Suédois d'avoir renoncé au droit d'élire leurs Souverains.

* Il s'appelloit Eric. Gustave, qui ne l'estimoit pas, auroit voulu pouvoir disposer de la Couronne en faveur de son second fils.



CONJURATION DE VALSTEIN,

CONTRE L'EMPEREUR FERDINAND II.

AVANT que d'entrer dans le détail de cette Conjuration, je vais faire connoître celui qui en fut l'auteur *. Albert Valſtein étoit le fils d'un Baron de Boheme. Il fut élevé dans la Religion Proteſtante, & on voulut lui donner quelque teinture des Sciences; mais ſes Maîtres furent contraints de le chaſſer de leurs Ecoles, parce qu'au lieu de s'appliquer à l'étude, il ne s'occupoit qu'à faire des ligues contre ſes Compagnons, & à les ſoulever contre l'obéiſſance & la diſcipline. On

* Sarrafin avoit entrepris d'écrire cette Conjuration; mais il ne nous a laiſſé que le commencement de cet Ouvrage, d'où j'ai tiré le portrait de Valſtein, & quelques autres traits qui regardent ce fameux Conſpirateur.

voit que ses inclinations se manifesterent de bonne heure. Au sortir du Collége, on le plaça en qualité de Page auprès du Marquis de Burgau, fils de l'Archiduc Ferdinand d'Inspruch. Le jeune Valstein étant tombé un jour sans se blesser, d'une fenêtre fort élevée, sur laquelle il s'étoit endormi, il se fit Catholique, & s'imaginant alors qu'il étoit réservé à quelque chose de grand, il se met à voyager, parcourt l'Allemagne, l'Angleterre & la France, s'accommode aux mœurs & aux coutumes de ces différens pays, s'instruit de leur situation, de leurs Loix & de leurs forces, prend de chacun ce qu'il juge de meilleur, visite toute l'Italie, & s'arrête enfin à Padoue. Ce fut là qu'il se repentit d'avoir négligé l'étude des Belles-Lettres, qui sont toujours utiles à un grand homme. Il chercha alors à acquérir quelque connoissance des Arts, & cultiva sur-tout les Sciences qui lui parurent les plus utiles à ses desseins, je veux dire la Politique & l'Astrologie. Il revint ensuite en Boheme, l'esprit rempli de vastes projets.

Comme il sentoit bien qu'avec une fortune aussi médiocre que la sienne, il ne lui étoit pas possible d'exécuter

aucune des entreprises que lui suggéroit son ambition, il rechercha en mariage une veuve fort riche & d'une illustre naissance. Valstein fut préféré à ses rivaux, qui étoient les plus puissans Seigneurs du Royaume. Sa femme mourut sans lui laisser d'enfans, & l'institua son héritier. Possesseur d'un bien immense, il n'y eut rien à quoi il n'osât prétendre, & il ne lui manquoit aucune des qualités qui sont nécessaires à un Conspirateur.

Albert Valstein avoit l'esprit grand & hardi, mais inquiet & ennemi du repos, le corps vigoureux, la taille avantageuse, le visage plus majestueux qu'agréable; il étoit naturellement fort sobre, ne dormant presque point, travaillant toujours, supportant aisément le froid & la faim; fuyant les délices, parlant peu, pensant beaucoup, écrivant lui-même toutes ses dépêches; vaillant & judicieux à la guerre, admirable, lorsqu'il s'agissoit de lever ou de faire subsister les troupes; sévere dans les punitions, prodigue dans les récompenses, toujours ferme contre le malheur, civil dans le besoin, orgueilleux & fier en tout autre tems, ambitieux à l'excès, en-

vieux de la gloire d'autrui, jaloux de la sienne, implacable dans la haine, cruel dans la vengeance, prompt à la colere, ami de la magnificence, de l'ostentation & de la nouveauté; rapportant tout à ses propres intérêts, & ne paroissant agir que pour le bien public; méprisant la Religion, & la sacrifiant à la politique; artificieux au possible, très-clairvoyant dans les desseins d'autrui, très-habile à cacher les siens, & d'autant plus impénétrable, qu'il affectoit en toute occasion la sincérité & la candeur.

Cet homme, tel que je viens de le dépeindre, ayant étudié soigneusement les maximes & la conduite de tous les rebelles qui, d'une condition privée, étoient parvenus à la Puissance souveraine, résolut d'imiter leur exemple, & ne regarda plus que comme des ames basses, ces citoyens paisibles, qui ne songent point à sortir de l'état obscur où le Ciel les a fait naître. La sujétion lui parut une infamie, & il crut que la révolte cessoit d'être un crime, lorsqu'elle pouvoit procurer une Couronne. Avec une semblable façon de penser, il n'est pas étonnant qu'il cherchât dans la suite à

usurper la Boheme sur l'Empereur. La dignité suprême avoit pour lui tant de charmes, qu'il voulut, par anticipation, en goûter les douceurs; car il vivoit chez lui en Souverain. Les lieux qu'il habitoit, sembloient moins la demeure d'un simple particulier, que le palais d'un puissant Monarque. Son hôtel de Prague recevoit le monde par six grandes portes, & dans un espace fort étendu, jettoit ses fondemens sur la ruine de cent maisons qu'on avoit renversées pour le bâtir. Les appartemens en étoient vastes, magnifiques, commodes; les ornemens & les meubles représentoient le luxe & l'abondance, & le quartier qu'occupoit Valstein, les montroit avec excès. J'aurois dequoi m'étendre, si je voulois parler des jardins, des statues, des fontaines, des grottes, des canaux, des volieres, des écuries, en un mot, de tous les objets qu'on admiroit dans le Palais que Valstein fit bâtir à Gidzin.

Pour la dépense, c'étoit une profusion inouie. Valstein faisoit servir cent plats sur sa table; cinquante Hallebardiers étoient toujours de garde dans son anti-chambre. Au-dehors on trou-

voir des sentinelles, & par-tout des estafiers bien faits & de bonne mine; douze hommes rodoient incessamment autour du Palais, pour empêcher le bruit que Valstein ne pouvoit souffrir; il entretenoit soixante Pages, tous enfans d'ancienne Noblesse, & qui faisoient leurs exercices sous les plus habiles Maîtres; les livrées étoient éclatantes & riches; il avoit un nombre considérable de Gentilshommes servans; quatre Maîtres de sa chambre s'informoient de ceux qui lui vouloient parler, & les admettoient à l'audience; six Barons, & autant de Chevaliers, se trouvoient toujours auprès de sa personne, pour recevoir ses ordres; des Gentilshommes de la chambre de l'Empereur, qui portoient la clef d'or, avoient chez lui les mêmes fonctions; son grand Maître-d'Hôtel étoit un Seigneur de marque.

En un mot, il avoit à ses gages quantité de gens qui lui étoient fort supérieurs du côté de la naissance. Si je suis entré dans tous ces détails, c'est pour faire voir que toutes ses actions tendoient à l'élever au-dessus des autres hommes.

L'Archiduc Ferdinand déclara la

guerre aux Vénitiens ; ce fut alors que Valstein commença à se signaler ; il entrôla à ses dépens trois cens cavaliers bien faits, & vint offrir ses services & cette troupe à l'Archiduc, qui n'eut garde de refuser un pareil secours. Valstein se fit beaucoup de réputation par sa libéralité qui s'étendoit sur les Officiers & les Soldats, & par quantité d'expéditions qui furent toujours suivies d'un heureux succès. Il louoit tout le monde, parloit peu de soi, agissoit avec vigilance, ne laissoit manquer de rien à ses troupes ; enfin il se comportoit si sagement, qu'il acquit l'amitié de Ferdinand & la charge de Colonel des Milices de Moravie.

Les principaux Seigneurs de la Boheme ayant conspiré contre l'Empereur, Valstein demeura fidele, quoique les révoltés le sollicitassent d'entrer dans leur parti, par l'offre des premiers emplois ; il attendoit des circonstances plus favorables pour lever l'étendard de la rebellion. Bien plus, il entreprit, en faveur de son Souverain, une chose aussi mémorable qu'extraordinaire, & dont l'exécution paroissoit impossible pour un simple particulier.

Valstein, voyant les ligues qui se formoient par toute l'Europe contre la Maison d'Autriche, vint offrir à l'Empereur de lever à ses dépens une armée de trente mille hommes, à condition qu'il en seroit le Général. Ses offres furent acceptées, & il remplit ses engagemens. On lui donna la place du Marquis de Montenegro, qui n'avoit pas servi heureusement l'Empire en Transilvanie.

Valstein fit voir qu'il étoit capable de commander; toutes ses entreprises furent suivies des plus éclatans succès; il ne songeoit alors qu'à affermir la puissance de son maître, & à le rendre absolu dans toute l'Allemagne. Sachant bien que la pauvreté des peuples, & l'abaissement de la haute Noblesse, sont les voies les plus sûres pour asservir une Nation libre, il mit en usage ces deux moyens, sans examiner s'ils étoient conformes aux régles de la justice. Au lieu de licencier cette multitude de soldats, qui, ayant tout vaincu, sembloit désormais inutile, il leva encore de nouvelles troupes, & augmenta considérablement le nombre des Officiers, afin d'accroître la disette du peuple qui devoit fournir à leur

ſubſiſtance. Le Général donna lui-même l'exemple de la ſomptuoſité, de la profuſion, des violences & des rapines. L'inſolence du ſoldat étant impunie, fut ſans bornes, & on ne vit jamais tant de brigandages. Voilà quelles furent les ſuites des victoires que Valſtein venoit de remporter. Tout fier de ſes ſuccès, il commença à former des projets de grandeur & d'élévation; il fit condamner les Ducs de Meckelbourg comme coupables d'intelligence avec les ennemis, & s'empara des biens & des dignités qu'il venoit de leur ravir. Il voulut alors être traité d'Alteſſe; il mangeoit ſeul, faiſoit battre monnoie, n'accordoit des audiences qu'à force de ſollicitations, & affectoit en tout de reſſembler aux Souverains.

L'Empereur, par complaiſance pour le Moines qui avoient tout pouvoir ſur ſon eſprit, fit publier l'édit de la reſtitution de tous les biens Eccléſiaſtiques que les Proteſtans avoient uſurpés depuis les premiers troubles du Luthéraniſme. La plupart des Princes de l'Europe, qui auroient pu s'oppoſer à cette entrepriſe, étoient trop occupés chez eux pour ſe mêler des affaires d'Alle-

magne.. Ainsi Ferdinand sembloit n'avoir rien à craindre de leur part; il comptoit d'ailleurs beaucoup sur Valstein, dont les armées étoient toutes prêtes à étouffer les séditions qui pourroient s'élever dans l'Empire.

Les Protestans, réduits au désespoir, eurent recours, en cette extrémité, à Gustave Adolphe, Roi de Suede. Ce Prince avide de gloire, & allarmé des entreprises qu'on faisoit sur la mer Baltique, fut charmé qu'on lui fournît l'occasion d'abaisser la Maison d'Autriche; il fit avec les Protestans d'Allemagne une ligue dont l'Empereur n'eut connoissance, que dans le tems qu'elle commença à éclater. Pendant ces négociations secrettes, Ferdinand convoqua une Diète à Ratisbonne; Valstein s'y rendit, & y parut avec un faste qui irrita contre lui la plupart des Princes: l'orgueil & les richesses immenses de ce Général leur causoient de l'ombrage & de la jalousie.

L'Empereur trouva dans cette Diète beaucoup d'opposition à ses volontés. Les Catholiques ne lui furent pas plus favorables que les Protestans; on le sollicita vivement de mettre les choses où elles étoient avant son Edit. Mais

les Ecclésiastiques, & sur-tout les Evêques, lui dirent : » Votre Majesté n'a » pas droit de disposer des biens de » l'Eglise : la protection vous en est » seulement accordée ; vous seriez aussi » coupable, en négligeant de les faire » rendre à leurs légitimes possesseurs, » que si vous les leur enleviez avec » violence. » Les Seigneurs séculiers, qui étoient moins intéressés à cette affaire, représentoient à Ferdinand, qu'un Prince doit à la vérité protéger l'Eglise, mais avec certaines précautions, sans troubler la paix publique, & sans exposer ses Etats à un bouleversement général. Malgré de si sages remontrances, l'Empereur persista dans son sentiment; mais il fut résolu qu'on tiendroit l'année suivante une autre Diète à Francfort, pour terminer entierement cette importante affaire.

Le Duc de Baviere, & quelques autres Princes, sentant bien que l'Empereur pourroit agir en maître, tandis qu'il auroit à ses ordres une armée nombreuse, lui insinuerent adroitement, que s'il vouloit faire réussir son projet & gagner les Electeurs, il falloit qu'il licenciât la plus grande partie de ses troupes, & qu'il ôtât le commande-

ment à Valſtein. Ce Général, auſſi bon politique que brave guerrier, repréſenta à Ferdinand le tort qu'il alloit ſe faire, s'il déſarmoit à contre-tems. » Rappellez une partie de vos troupes » aux environs de Ratisbonne, diſoit- » il à l'Empereur; ordonnez que le » reſte marche vers les Etats des Prin- » ces qui vous réſiſtent aujourd'hui, & » vous trouverez bientôt tout le mon- » de ſoumis à vos volontés. On vous » menace du Roi de Suede; mais s'il » oſe paſſer en Allemagne, je vous » réponds de l'en chaſſer avec des » verges. »

Ferdinand ne goûta pas ce conſeil, & conſentit à la dépoſition de celui qui venoit de le donner. Quand on annonça cette nouvelle à Valſtein, il parut plus touché du malheur de ſon maître que du ſien propre, & il ſe contenta de dire que l'Empereur étoit trahi. Mais quoiqu'il affectât d'être peu ſenſible à ſa diſgrace, il formoit intérieurement des projets de vengeance, & il ſongeoit à ſe mettre en état de n'être plus dépoſé une autre fois, ſi jamais on venoit encore à lui confier le commandement des troupes.

Après la dépoſition de Valſtein, on

mit à sa place le Comte de Tilly. C'étoit un Capitaine prudent, sage, courageux; mais malgré tous ses talens pour la guerre, il ne put arrêter les progrès des Suédois. Gustave Adolphe qui vouloit se venger de l'Empereur *, entra dans l'Allemagne, & commença par s'emparer de plusieurs Villes de la Poméranie. Ferdinand lui écrivit à ce sujet une lettre menaçante. *J'y répondrai*, dit Gustave, *lorsque je serai guéri de la blessure qu'un Aigle m'a faite au bras.*

La France, qui étoit fort intéressée à l'abaissement de la Maison d'Autriche, fit avec la Suede un Traité, par lequel Gustave promettoit d'entretenir à ses frais une armée de trente mille hommes de pied, & de six mille chevaux; & Louis XIII s'engageoit à lui payer quatre cents mille écus par an. Le Monarque Suédois, assuré des dispositions de tous les Princes Protestans, & fortifié par les secours qu'il avoit reçus de France, d'Angleterre & de Hollande, continuà la guerre

* Gustave étoit irrité contre l'Empereur, parce que celui-ci avoit fourni des troupes à Sigismond, Roi de Pologne, pour chasser les Suédois de la Prusse.

avec les plus grands ſuccès. Le Comte de Tilly vint pour l'attaquer auprès de Leipſick; les Suédois furent vainqueurs, & ils enleverent, ſans preſque combattre, tout ce qui ſe trouva ſur leur paſſage depuis l'Elbe juſqu'au Rhin, dans un pays tout rempli de Villes fortifiées. Guſtave pouſſa ſes conquêtes juſques dans le Palatinat; il paſſa enſuite le Rhin, & fit élever une pyramide ſur les bords de ce fleuve, pour apprendre à la poſtérité qu'il avoit porté juſques-là ſes armes victorieuſes. Jamais l'Empire ne fut ſi près de ſa ruine. Rien ne réſiſtoit aux Suédois. Dans une ſeule campagne ils ſe virent poſſeſſeurs de tout le Pays, qui s'étend depuis la mer Baltique juſqu'aux frontieres de Suiſſe & de Lorraine.

Ferdinand, qui, l'année précédente, diſpoſoit de l'Allemagne en maître abſolu, ſe voyoit ſur le point d'être aſſiégé dans ſa Capitale. Humilié par tant de diſgraces, il eut recours à Valſtein, qui lui parut le ſeul homme capable de rétablir les affaires de l'Empire. On crut que ce Général ſeroit charmé d'être rétabli dans ſon emploi, & que, quelqu'offenſe qu'il eût reçue

en le perdant, l'ambition qui dominoit ſur ſes autres paſſions, étoufferoit ſon reſſentiment. On voulut le ſonder d'abord, & l'engager à demander lui-même ce qu'on avoit fort envie de lui accorder, afin qu'il ne ſe fît pas trop valoir dans la ſuite. Celui qu'on chargea d'une commiſſion ſi délicate, alla trouver Valſtein dans la retraite de Zénam, & après l'avoir entretenu de choſes générales, il tourna adroitement la converſation ſur les louanges publiques qu'on lui donnoit dans les circonſtances préſentes, & ſur le deſir que tout le monde témoignoit de lui voir reprendre la défenſe de l'Empire.

Valſtein, qui ſentit où tendoit ce diſcours, feignit de ne pas s'en appercevoir. Il s'étendit beaucoup ſur la douceur de ſa ſituation, & ſur l'envie qu'il avoit de paſſer tranquillement le reſte de ſes jours. » Je ne veux plus, diſoit-il, » tenter déſormais la fortune, elle m'a » traité trop cruellement; & quand bien » même elle me combleroit aujourd'hui de faveurs, il eſt toujours certain qu'elle m'ôteroit le repos qui fait » le bonheur de la vie. » Il laiſſoit cependant entrevoir qu'il n'étoit pas tout-

à-fait impoſſible de le déterminer à prendre le commandement de l'armée Impériale.

Le Prince d'Echamberg, ami de Valſtein, tâcha de le fléchir par les motifs les plus capables d'exciter un homme paſſionné pour la gloire. On lui promit enſuite les plus grands avantages, s'il vouloit conſentir à ce qu'on exigeoit de lui. Valſtein, après avoir fait encore quelques difficultés, crut qu'il étoit tems de ſe rendre. Il promit donc d'accepter le commandement qu'on venoit de lui offrir, mais pour quatre mois ſeulement, pendant leſquels il vouloit être ſeul & abſolu, & ſe démettre enſuite d'une autorité ſi onéreuſe. Le Prince d'Echamberg conſentit à tout, perſuadé qu'il ſuffiſoit de l'avoir déterminé à prendre un emploi où les occaſions d'elles-mêmes l'obligeroient peut-être à demeurer, ſi l'ambition ne pouvoit le retenir.

Valſtein commença alors à agiter en ſon eſprit la grandeur & la difficulté de l'entrepriſe qu'il méditoit depuis long-tems. La difficulté d'uſurper la Couronne ſur un Prince légitime, & de ſoulever des Peuples qui ſe ſont fait un point de Religion d'obéir à leur

Souverain, le danger de confier un secret de cette importance, l'infidélité si ordinaire parmi les factieux, qui ne sont unis que par le crime, l'infamie & les supplices destinés aux auteurs de pareils attentats, tous ces objets venoient se présenter vivement à son esprit, & jettoient l'épouvante au fond de son ame. D'un autre côté, le ressentiment des injures qu'on lui avoit faites, la haine qu'il portoit à ses ennemis, le desir de la vengeance, & plus que cela, l'envie de régner, le précipitoient aveuglément dans la rebellion. Il voyoit plus de la moitié de l'Allemagne soumise au Roi de Suede, presque tous les Potentats de l'Europe ligués contre l'Empereur, la Maison d'Autriche sur le penchant de sa ruine; toutes ces circonstances lui paroissoient favorables pour l'exécution de ses desseins. Il sentoit bien que ce n'étoit que par nécessité qu'on l'avoit rétabli dans ses emplois, & il ne comptoit pas beaucoup sur les récompenses qu'on lui promettoit; c'est pourquoi il aimoit mieux se servir des forces que ses ennemis lui mettoient entre les mains, pour hasarder de les ruiner & de s'agrandir, que pour les rétablir & se perdre.

Valstein se voyoit d'ailleurs chéri des gens de guerre, & prêt à commander une armée dont tous les soldats seroient à sa disposition. Hardi, courageux, entreprenant, versé dans la connoissance de l'art militaire, difficile à se laisser surprendre ; il avoit par-là de grands avantages sur l'Empereur, qui étoit indolent, d'un naturel doux, peu porté aux armes, incapable de découvrir les piéges qu'on lui tendoit, & plus propre à dissimuler qu'à repousser les injures.

Quand Valstein se fut déterminé à la révolte, il ne jugea pas à propos d'admettre personne dans sa confidence. Avant que de découvrir ses complots, il vouloit en assurer le succès, & il agit d'abord de telle sorte, que ses actions sembloient ne tendre qu'au bien de l'Empire. Dès qu'il se vit en possession du commandement, il leva des troupes, négocia avec le Duc de Lorraine pour en obtenir du secours, envoya jusqu'en Italie acheter les meilleures armes, & sema par-tout des bruits avantageux à son parti. Il cherchoit sur-tout à donner bonne opinion de sa personne, & à persuader aux Peuples que, si les armées Impériales avoient si mal

réussi, c'étoit par la faute des chefs qui venoient de les commander.

Les soldats, attirés par la largesse de Valstein, se présentoient en foule pour servir sous lui. Il rétablit les Capitaines qu'il avoit entretenus pendant sa disgrace, & donnoit deux ou trois régimens à chacun de ses parens ou de ses amis, sous prétexte d'épargner les payes principales, & d'aguerrir les nouveaux soldats sous de vieux Colonels. Il gagnoit les principaux Officiers, en leur promettant, & en leur faisant obtenir les plus hauts grades militaires. En un mot, il mit les choses au point que l'armée ne pouvoit subsister sans lui, & que l'Empereur se trouvoit dans la nécessité de lui en conserver le généralat. Ce fut alors que Valstein eut recours à ses artifices ordinaires. Il écrivit à Vienne qu'il avoit rempli ses engagemens; que l'armée étoit prête; mais qu'il souhaitoit de vivre en repos, & il demandoit, en conséquence, qu'on lui envoyât un autre Commandant pour le remplacer. Il n'agissoit de la sorte, que pour obtenir les avantages qui devoient servir de fondemens à son usurpation. Il fallut donc le prier de

de garder le bâton de Général qu'il n'avoit pas envie de voir passer en d'autres mains. Il feignit de se rendre aux instances du Prince d'Echamberg & de l'Evêque de Vienne, qui étoient venus le trouver, avec un ample pouvoir de lui accorder ce qu'il exigeroit. Quand on lui demanda quelles étoient ses prétentions, voici quelle fut sa réponse. » L'amour de la Patrie » & le desir de servir mon Prince, me » font accepter aujourd'hui un emploi » beaucoup plus pénible qu'il n'est » honorable. J'ai déjà employé mes » biens, je suis près de hasarder en- » core ma vie, & d'exposer même » ma gloire pour la défense de l'Etat ; » mais voyez quel est le malheur de » ma situation. Il faut attaquer un » Roi belliqueux & habile, & arbitre » jusqu'à présent de la victoire & de » la fortune, auquel je n'ai à opposer » que des soldats nouveaux ou vaincus. » La foiblesse de l'Empire, la division » de son Conseil, l'infidélité des Alliés, » la haine & l'envie qu'on me porte, » tout cela m'annonce-t-il d'heureux » succès ? Cependant en cet état où » tout m'est contraire, on me charge » du Commandement des Armées. Je

» sais que les gens de bien souhaitent » que je réussisse ; mais mes ennemis » chercheront à me perdre, si je suis » malheureux, & feront passer pour » des crimes, les fautes de la fortune. » C'est pourquoi, si on veut que je ré- » ponde à l'attente des bons Citoyens, » & que je ne devienne pas la victime » de mes envieux, il est juste qu'on » me fournisse les moyens de sauver » l'Empire, & de conserver ma répu- » tation. »

Après qu'il eut parlé de la sorte, il demanda qu'on le fit Généralissime des armées d'Autriche, & arbitre de la paix, avec un pouvoir absolu & indépendant ; que le Roi * de Hongrie ne se trouvât jamais à l'armée ; qu'il pût de sa propre autorité, & sans la participation des Conseils de l'Empereur, ni de la Chambre de Spire, disposer des confiscations des Rebelles, des permissions & des graces, & que les Pays héréditaires fussent destinés à ses troupes, pour y prendre leur quartier d'hiver.

» Les grandes entreprises, disoit » Valstein, n'ont jamais réussi que

---

* Fils de l'Empereur Ferdinand.

» sous la conduite d'un seul homme.
» Ne vit-on pas les Romains, après
» avoir chassé leurs Rois, créer des
» Dictateurs dans les pressans dangers
» de leur République ? Gustave, agis-
» sant seul, a vu toutes ses entreprises
» suivies des plus brillans succès. Au
» contraire, la multitude des Chefs
» vient de mettre l'Empire à deux
» doigts de sa ruine. Ces exemples
» font voir combien l'autorité devient
» foible, lorsqu'elle est partagée. La
» crainte de la honte & le desir de la
» gloire nous font agir vigoureuse-
» ment, lorsqu'elles ne regardent que
» nous ; mais on est communément
» peu sensible à la réputation & à l'in-
» famie, lorsque ces choses sont com-
» munes à plusieurs personnes. » Il allégua encore plusieurs raisons pour justifier ce qu'il y avoit d'exorbitant dans ses demandes ; on lui accorda tout, & on le mit en état d'exécuter ses ambitieux projets.

Cependant Gustave travailloit à faire de nouvelles alliances, & traversoit toutes les Négociations de l'Empereur. Il entra dans la Franconie, se rendit maître de Nuremberg, & rétablit Donawert dans son ancienne liberté. En

vain les Bavarois voulurent lui disputer le passage du Lech, ils furent entiérement défaits. Le Comte de Tilly leur Général, eut la cuisse emportée par un boulet de canon, & mourut peu de jours après à Ingolstadt. Le Duc de Baviere *, craignant pour ses Etats, écrivit à Vienne, & demanda un prompt secours. Valstein, charmé de voir dans l'embarras un Prince qu'il avoit raison de haïr, trouvoit toujours quelques défaites, lorsque l'Empereur le pressoit de sauver la Baviere, de sorte que les Suédois firent la conquête de ce Pays sans aucune difficulté. Avant que Gustave entrât dans Munich, on le vint prier d'épargner cette Capitale, & surtout le magnifique Palais des Ducs de Baviere. Quelques Suédois, au contraire, exhortoient le Roi à venger sur cette Ville, les violences que le Comte de Tilly, avoit exercées à Magdebourg. » N'imitons pas, répondit Gustave, » la barbarie des Goths nos ancêtres. » Ils ont rendu leur mémoire odieuse, » en détruisant ce qu'il y avoit de plus » beau dans le monde. »

* Ce fut le Duc de Baviere qui contribua plus que personne à la déposition de Valstein.

Pendant ce tems-là Valſtein entra dans la Boheme, & fit le ſiége de Prague, qu'il emporta l'épée à la main. Egra & toutes les autres Places, rentrerent ſous l'obéiſſance de l'Empereur. Les ſuccès de Valſtein releverent le courage de Ferdinand ; de ſorte que ce Prince ſe flattoit de reprendre bientôt ſon ancienne autorité dans l'Allemagne. Quelque tems après, on donna la fameuſe bataille de Lutzen *. Guſtave, voyant ſes troupes qui lâchoient pied, deſcendit de cheval, & dit à ſes ſoldats : « Si après avoir paſſé tant de » fleuves, eſcaladé tant de murailles, » forcé tant de Citadelles, vous n'a» vez pas le courage de vous défen» dre, reſtez du moins quelque tems » pour me voir mourir. » Les Suédois, animés par ce diſcours, revinrent à la charge, & furent taillés en pieces. Le Roi, ſe laiſſant emporter par ſon courage, ſe trouva tout-à-coup au milieu des ennemis. Il reçut alors deux coups de piſtolet que des Cuiraſſiers Impériaux lui lâcherent, dit-on, ſans le connoître. Etant tombé à terre, & ſes deux Ecuyers avec lui, ſon cheval

* A deux lieues de Leipſick.

revint de lui-même au camp des Suédois, avec sa selle toute couverte de sang; ce qui fit juger que le Roi étoit mort. C'est ainsi que ce Prince belliqueux termina sa carriere. Gustave passera pour un héros dans l'esprit de ceux qui croyent que la valeur & la puissance font les grands Rois. Le mérite principal d'un Souverain, est l'amour des hommes, de la justice & de la paix. Les Conquérans ne sont, aux yeux du Sage, que des fléaux du genre-humain.

La mort de Gustave ne fit pas perdre courage aux Suédois; ils combattirent comme des gens qui ne vouloient pas survivre à leur Roi; & après une action des plus sanglantes, ils resterent maîtres du champ de bataille. Ce fut le lendemain du combat qu'on trouva le corps de Gustave nud, couvert de sang, tout meurtri, pour avoir été foulé aux pieds des chevaux. Ses deux Ecuyers étoient étendus près de lui, l'un mort, & l'autre presque mourant. Le dernier eut encore assez de force pour raconter comment son maître avoit été tué.

Le corps de Gustave fut porté à Stockholm. Les Suédois, les Protestans d'Allemagne, de France, d'An-

gleterre, de Pologne, de Danemarck, de Suisse, de Hollande, furent inconsolables de la mort d'un Prince qu'ils regardoient comme le plus ferme appui de leur Religion. Il n'y eut que l'Empereur, l'Electeur de Baviere, & le Roi d'Espagne qui se réjouirent de cet événement. Malgré la mort de Gustave, la guerre entre la Ligue Catholique & la Protestante se continuoit toujours avec vigueur en Allemagne. Les succès furent à-peu-près égaux pendant quelque tems. On prit & on perdit des Villes ; on leva de grosses contributions, qui achéverent de ruiner les Peuples ; & peu de Provinces de l'Empire furent exemptes de ravages.

Valstein, qui ne perdoit point son projet de vue, auroit pu chasser entierement les Suédois de la Poméranie ; mais il ne songeoit à rien moins qu'à rétablir les affaires de l'Empereur. Il abandonna aux ennemis les Etats du Duc de Baviere, & s'appliqua à traverser tous les desseins des Espagnols qui étoient venus au secours de Ferdinand, avec près de trente mille hommes. Cependant Valstein cachoit habilement ses manœuvres, & il trouva le

moyen de diſſiper les troupes Eſpagnoles, qui pouvoient mettre obſtacle à ſes ambitieux projets.

Informé des mauvais offices qu'on lui rendoit à la Cour de Vienne, il crut qu'il étoit tems de faire éclater ſa révolte. Comme il étoit sûr d'être bien reçu des Proteſtans, avec qui il entretenoit des intelligences ſecrettes, il réſolut de leur offrir ſon ſervice & celui de ſes troupes. La plupart de ſes Officiers s'engagerent, par ſerment, à ſuivre ſa fortune, & à défendre ſa perſonne.

Ferdinand, ayant été inſtruit de ce complot, aſſembla le Conſeil Impérial, dans lequel Valſtein fut déclaré rebelle & mis au ban de l'Empire, avec trois ou quatre autres des principaux complices de la Conjuration. Le Général rebelle, ayant eu connoiſſance des meſures qu'on prenoit contre lui, abandonna Pilſen, où il étoit pour lors, & ſe rendit à Egra. Butler *, Gordon &

* Butler, Irlandois, Colonel d'un Régiment de Dragons, dans l'armée de Valſtein; Gordon, Ecoſſois & Lieutenant-Colonel du Régiment de Tertski, & Leſli, qui étoit auſſi Ecoſſois, & Capitaine des Gardes de Valſtein.

Lefli, tous trois étrangers, & qui avoient plus de part à la confiance de Valftein, comploterent de l'affaffiner ; mais de peur que fes partifans ne vengeaffent fa mort, & qu'ils ne livraffent Egra au Duc de Saxe-Weimar, on réfolut de tuer en même-tems tous ceux qui lui étoient entierement dévoués.

Le 15 de Février 1634, Gordon invita à fouper Tertski, Kinski, Illo & Neuman, qui étoient les principaux complices de la Conjuration. Valftein refufa de fe trouver au repas, parce que le chagrin & l'inquiétude que fon entreprife lui caufoit, le portoient à chercher la retraite. Les autres Conjurés fe rendirent à l'invitation. Vers la fin du fouper, des Soldats de confiance furent introduits fecrettement dans le Château d'Egra, & on en cacha quelques-uns dans la chambre voifine de celle où on devoit manger. L'heure marquée pour l'exécution étant venue, Gordon donna le fignal. Auffi-tôt les foldats entrent, les armes à la main, & crient, *vive l'Empereur & la Maifon d'Autriche*. Kinski & Tertski, font poignardés avant que de pouvoir fe mettre en défenfe. Illo fe retranche dans l'embrafure d'une fenêtre, défie Gordon



URATION

E QUELQUES

GNEURS HONGROIS

Contre l'Empereur Léopold.

LA Couronne de Hongrie, qui étoit d'abord éle&tive, ayant passé dans la Maison d'Autriche, y devint héréditaire *. Ce ne fut pas sans chagrin que les Seigneurs Hongrois se virent dépouillés du droit de faire le choix d'un Maître. Comme on donnoit tous les jours quelque atteinte à leurs priviléges, ils se révolterent enfin contre l'Empereur, & on refusa de lui payer les Impôts ordinaires. Ce qui

* La Hongrie ne fut déclarée héréditaire que sous l'empire de Léopold ; mais avant cette Déclaration, plusieurs Princes de la Maison d'Autriche avoient régné successivement en ce Pays ; & les Hongrois n'avoient plus la liberté d'élire pour Souverains ceux qu'ils jugeoient à propos.

[illegible] Seigneurs Hongrois [illegible] c'est que [illegible] garnisons Alle-mandes [illegible] les Places frontie-res [illegible] sont tellement [illegible] la communion Luthé-rienne [illegible] mêmes di-sent [illegible] aimeroient mieux [illegible] aux Turcs qu'aux Alle-mands.

[illegible] informé de [illegible], leur devoir [illegible] Hongrie, pour [illegible] dans sa naissance. [illegible] leurs me-sures [illegible], qui étoit [illegible] la Conju-ration [illegible] unanime-ment [illegible] de [illegible] aux Turcs, mais [illegible] Hongrois [illegible] Impé-riale [illegible] cinq cens [illegible] de Pottendorff*, [illegible] devoit passer, [illegible] Commandant munit de [illegible] l'Empereur [illegible] dans l'entreprise. Ce tour complot ne

* Cette Place appartenoit au Comte Na-dasti.

manqua de réussir, que parce que les Conjurés ne furent pas assez diligens.

La dignité de Palatin de Hongrie se trouva vacante, & le Comte de Nadasti la demanda à l'Empereur; mais celui-ci ne jugea pas à propos d'élever au poste le plus important du Royaume, un homme dont la fidélité étoit plus que suspecte, & qui n'avoit déja que trop de crédit parmi le peuple. Nadasti, indigné de ce refus, résolut de s'en venger. Il fit mettre le feu au Palais Impérial, afin que les Conjurés pendant le désordre que causeroit l'incendie, pussent faire périr, ou du moins se rendre maîtres de la personne de l'Empereur. Ce prince eut encore le bonheur de se dérober aux poursuites de ses assassins; mais son Palais fut consumé par les flammes. Quelque tems après, Nadasti qu'on ne soupçonnoit pas d'être l'auteur de cet embrasement, forma de nouvelles entreprises contre la vie de Léopold. Il invita toute la famille Impériale à venir prendre le divertissement de la pêche à Puttendorff. Cette partie de plaisir devoit être suivie d'un superbe repas; & on avoit résolu de faire servir devant l'Em-

pereur une tourte de pigeonneaux empoisonnée. La Comtesse de Nadasti se jetta aux pieds de son époux pour empêcher l'exécution de cet horrible projet; mais voyant qu'elle ne pouvoit rien obtenir, elle feignit d'entrer dans les sentimens de son mari, & fit faire une tourte semblable à celle qu'on destinoit à l'Empereur. Le Comte ne s'apperçut qu'il étoit trahi, que quand il vit Léopold sortir de table sans qu'il lui fût arrivé aucun accident.

Pendant que l'Empereur travailloit à se précautionner contre la révolte des Hongrois, le Comte de Tattembach alla rendre visite au Comte de Serin. Après avoir parlé de plusieurs nouvelles, il tomberent sur le bruit qui avoit couru que le Roi d'Espagne étoit mort, & que Léopold allant à Madrid pour prendre possession de la Couronne, avoit laissé l'Impératrice dans les Pays héréditaires en qualité de Régente. Le Comte de Serin prit de là occasion de dire que, si cette nouvelle étoit vraie, ils seroient bien malheureux d'être obligés d'obéir à une femme; & il ajouta ensuite: Quand nous serons à Schakerton, je vous montrerai quelque chose, pourvu que vous



me promettiez d'être ſecret & fidele. Quelques jours après, Tettembach & le Comte de Serin ſe rejoignirent, & celui-ci commença par ſe plaindre amérement de ce que les Hongrois & les Croates n'étoient plus en conſidération à la Cour, & de ce qu'on ne les admettoit plus aux charges, quoique, ſuivant les Loix du pays, les principales dignités du Royaume ne duſſent être conférées qu'aux ſeuls Hongrois. Il déclara que la Nobleſſe venoit de faire une Ligue pour la conſervation de ſes privileges, & pour ſe délivrer de la tyrannie des Allemands. Il expoſa enſuite tout le plan de la conjuration.

Quoique Tattembach n'eût pas un génie bien pénétrant, il ne laiſſa pas de faire au Comte de Serin pluſieurs difficultés ſur l'exécution de ſon entrepriſe. Ces objections firent ſentir aux rebelles qu'ils ne pourroient réuſſir, qu'en mettant les Turcs de la partie. Il fut donc réſolu qu'on enverroit des Agens à Conſtantinople; mais comme il étoit à craindre que le Réſident de l'Empereur ne vînt à découvrir la négociation, on ſe ſervit des Tranſilvains, qui, étant ſous la protection du

[illegible] Seigneur, pourroient envoyer [illegible], sans donner aucun om- [illegible] Cour de Vienne.

[illegible] offrirent de prendre le [illegible], si ceux-ci vouloient [illegible] tributaires; mais cette [illegible] à être aux Hongrois, [illegible] aimerent mieux demeu- [illegible] leur Souverain légitime, [illegible] changer de Maître pour subir [illegible] plus rigoureux; mais les prin- [illegible] Chefs de la revolte persisterent [illegible] entreprise; & voulant que [illegible] Royaume fût instruit de leurs [illegible] ils firent faire un étendard [illegible] étoit représenté un bras [illegible] deux cimeterres teints de sang, & [illegible] d'un croissant, pour mon- [illegible] la protection des [illegible] maintenir [illegible] Cependant le Grand-Sei- gneur [illegible] pas trop disposé à [illegible] avec Leopold, parce qu'il [illegible] Persans, & qu'il ne vou- [illegible] même tems la guerre à [illegible] contre deux Puissances. Si [illegible] cela fut cause qu'il ne [illegible] de secourir les Hon- [illegible] garder le se- [illegible] que Leopold fut instruit

qu'on formoit contre lui une Conjuration : mais il n'en connoissoit pas les auteurs.

Le Comte de Tattembach, ayant fait mettre en prison un de ses valets-de-chambre qu'il accusoit de l'avoir volé, ce domestique, qui n'ignoroit pas les complots de son Maître, crut pouvoir en même tems se venger de lui, & se mettre en liberté. Il avoit deux copies écrites de la main de Tattembach, l'une du Traité que celui-ci avoit fait avec le Comte de Serin, l'autre d'un projet de ce que chacun devoit faire, lorsqu'il seroit tems de prendre les armes. On envoya ces papiers à l'Empereur, qui donna ordre d'arrêter Tattembach.

Toute la Conjuration fut enfin découverte par une lettre qu'on intercepta, & qui étoit écrite au Capitaine Tscolnitsch, par le Marquis Frangipani, beau frere du Comte de Serin. Voici le contenu de cette lettre.

Il faut, mon cher ami, louer Dieu de ce que vous êtes de retour avec des réponses favorables. J'ai reçu plusieurs lettres du Ministre, par lesquelles il m'a commandé de l'aller trouver incontinent, afin que nous commencions de mettre la

[illegible]. Je n'y perds pas un moment. J'y travaille jour & nuit ; mes Troupes sont toutes prêtes, & je meurs d'impatience de changer mon bonnet en un turban. Bon Dieu ! que nous couperons de têtes Allemandes. On a déja appris la détention de Palowski; mais, faute [illegible], on ne sait par où l'on doit commencer. On a fait partir cette nuit un courier au Comte Tekeli que l'on envoye à Gratz, pour avoir encore un Régiment ; mais on ne peut convenir du lieu où le quartier d'assemblée doit être fait. Nous attaquerons [illegible] quelques Places, avant que les Troupes Imperiales soient sur pied. On fait ici de grandes menaces contre moi ; mais personne n'a la hardiesse de les executer. Je veux passer aujourd'hui [illegible] Cavaliers, à la vue [illegible], & [illegible] suivre par [illegible], avec lesquels [illegible] les miserables qui [illegible]. Les bonnes gens ne [illegible] Moraves & les [illegible] me re- [illegible] que nous demeurerons [illegible] lever le [illegible] necessaire, [illegible] Bassa de la [illegible] plus facilement

avec lui de toutes les circonſtances, & j'eſpere que notre entrepriſe aura un heureux ſuccès. Quand eſt-ce que nous pourrons abattre les têtes de nos ennemis, & empêcher que les Allemands ne ſe mettent en corps d'armée? Si le Miniſtre vouloit ſuivre mes avis, tout iroit bien. Je voudrois qu'on me laiſsât la conduite de cette affaire, parce que je ſais comme il faut traiter avec ces brutaux. J'aurois bien voulu m'aboucher avec vous; mais vous avez bien fait de vous retirer, à cauſe des Ordonnances qu'on a publiées contre les mécontens. Je crois que vous aurez bien fait entendre au Miniſtre le zèle que j'ai pour ſa Hauteſſe, & comme il m'importe de tenir nos réſolutions ſecrettes, il doit s'aſſurer ſur ce que vous lui en avez dit ſans exiger de plus grandes ſûretés. Je ne lui manquerai & ne ſouffrirai pas qu'on lui manque. Je ne puis vous mander autre choſe, juſquà ce que notre Traité ſoit conclu avec le Miniſtre. Faites fond ſur mon amitié, & ſoyez perſuadé que je cherche en tous tems les occaſions de vous rendre ſervice. Votre très-humble Serviteur, FRANÇOIS-CHRISTOPHE FRANGIPANI, Marquis de Terſatz.

On voit par cette lettre que les Hongrois entretenoient des intelligences

avec les Turcs ; mais ceux-ci, avant que de se déclarer ouvertement, vouloient voir quel train prendroient les affaires ; ainsi ils ne se pressoient pas de secourir les rebelles. Tscolnitsch, craignant les suites de la révolte, se rendit promptement à Vienne, se jetta aux genoux de l'Empereur, lui demanda pardon de son crime, & lui remit la lettre de Frangipani.

Cependant le Prince Ragotzi, qui étoit le Chef de la Conjuration, se préparoit à commencer la guerre. Il avoit promis de se saisir de Montcasch, & de se rendre maître de tous les trésors que son pere y avoit amassés, pendant qu'il étoit Vaivode de la Transilvanie. Le Comte de Serin se chargea d'agir dans la Croatie & d'appuyer les Valaques, qui s'étoient déclarés en faveur des rebelles. Léopold, qui craignoit un soulevement général, voulut d'abord tenter les voies de la douceur, jusqu'à ce qu'il fût en état d'employer la force pour réduire les Hongrois ; mais le Comte de Serin écrivoit en même tems à tous les Seigneurs du Royaume, & il les exhortoit à lui demeurer fideles. Les Hongrois, prévenus par ces avertissemens, refuserent

d'obéir aux ordres de l'Empereur. Ils ſignerent même une union, & leverent des Troupes dont Ragotzi devoit avoir le Commandement. Ce jeune Prince ſe rendit devant Montcaſch, à deſſein de s'en rendre maître, mais il trouva les ponts levés & les canons pointés pour répondre à ſes demandes. Il ne laiſſa pas de propoſer à ſa mere, qui commandoit dans la Place, de la lui remettre entre les mains; mais cette courageuſe Princeſſe refuſa d'y conſentir, & lui fit tous les reproches qu'un fils rebelle devoit attendre de la part d'une mere qui connoît ſes devoirs & qui veut les remplir.

L'Empereur, voyant bien qu'il étoit tems d'employer la force contre les Hongrois, fit marcher des Troupes pour arrêter les entrepriſes du Comte de Serin. Ce Seigneur, qui ſe voyoit hors d'état alors de réſiſter à ſon Souverain, envoya un Trompette à Vienne, pour aſſurer l'Empereur de ſa fidélité; mais Léopold ne ſe laiſſa point éblouir par toutes ces belles proteſtations, & il ordonna au Général Spankau, d'aller, ſans perdre de tems, aſſiéger Schacketorn. Le Comte de Serin en ayant eu avis, ſe prépara à défendre cette

Place. Mais quand on lui eut fait sentir que, malgré toute sa valeur, il seroit bientôt obligé de se rendre, il se détermina enfin à implorer la clémence de l'Empereur. Le Comte envoya à Vienne un Moine Augustin, pour tâcher de ménager un accommodement. Le Négociateur s'adressa au Prince de Lobkovitz, & le pria de s'intéresser pour le coupable. » J'y consens, répondit le Ministre de Léopold; mais si le Comte veut qu'on travaille pour lui avec succès, il faut qu'il envoye son fils à Vienne, pour otage de sa fidélité, & qu'il donne carte blanche à l'Empereur : s'il prend un parti si sage, non-seulement on lui pardonnera sa révolte, mais on lui conservera encore ses biens, ses honneurs, sa liberté & ses emplois; s'il consent à donner sa démission de la Vice-Royauté de Croatie, on lui donnera en échange quelque Gouvernement considérable. »

Le Moine, content de sa négociation, s'en retourna auprès du Seigneur Hongrois, qui lui remit entre les mains son fils unique, avec un blanc signé qu'on remplit d'une promesse de recevoir Garnison Allemande dans toutes les

Places où commandoit le Comte de Serin, & de déclarer les complices de la Conjuration. Pendant que l'Augustin faisoit un second voyage à Vienne, Spankau arriva avec l'armée Impériale devant Schackerorn, & l'investit sur-le-champ. Le Comte envoya un Gentilhomme à ce Général, pour lui demander une suspension d'armes, & pour lui apprendre qu'il venoit de s'accommoder avec l'Empereur. Spankau répondit qu'il n'avoit aucune connoissance de cette affaire, & qu'ainsi il alloit exécuter les ordres de son Maître. En conséquence, il poussa le siége avec beaucoup de vigueur, de sorte que le Comte de Serin, & Frangipani son beau-frere, ne pouvant plus défendre la Place, prirent le parti de l'abandonner. Ils sortirent de la ville par une porte secrette; mais le Comte de Keri les arrêta & les conduisit à Vienne. Au lieu de les enfermer en prison, on les mit chacun sous la garde d'un Officier, & on les traita avec beaucoup de douceur. Ils étoient visités tous les jours par les personnes de la premiere distinction, & on les régaloit magnifiquement; mais peu-à-peu les visites

diminuerent : ce qui fit juger aux deux prisonniers que leurs affaires ne prenoient pas un tour favorable. Ce n'étoit pas sans raison qu'ils pensoient de la sorte ; on leur avoit rendu de fort mauvais offices. Léopold étoit d'abord disposé à leur accorder le pardon de leur crime ; mais les Ministres de la Cour de Vienne, qui prétendoient profiter de la dépouille de ces deux Seigneurs Hongrois, aigrirent tellement l'esprit de l'Empereur, qu'il résolut d'employer contre eux toutes les rigueurs de la justice.

Cependant le comte de Serin, pour mériter sa grace, avertit Léopold de ne pas se fier à la tranquillité apparente des Turcs, l'assurant qu'on ne tarderoit pas à les voir entrer dans la Haute-Hongrie avec une puissante armée. L'Empereur fit dire au Comte, que puisqu'il se montroit si zélé pour les intérêts de son souverain, il devoit travailler à appaiser les troubles dont la Hongrie étoit menacée, & que s'il vouloit s'employer auprès de Ragotzi, & le faire rentrer dans son devoir, il lui promettoit, pour prix d'un tel service, son pardon, sa liberté, la restitution de ses biens, & le premier
Gouvernement

Gouvernement qui viendroit à vaquer.

Le Comte de Serin, se laissant éblouir par de si belles promesses, écrivit à Ragotzi, & l'exhorta à rentrer dans son devoir. Le Prince de Transilvanie, voyant qu'il lui étoit impossible de continuer la guerre, mit bas les armes, & implora la clémence de l'Empereur. Ragotzi obtint sa grace. Les autres Conjurés ne furent pas si heureux. On commença à instruire leur procès, & on trouva des lettres du Comte de Serin & de Frangipani qui servirent à la conviction de ces deux prisonniers, & qui firent connoître leurs complices. On arrêta Nadasti, & on le conduisit à Vienne, où il ne fut pas plutôt arrivé, qu'il s'avoua coupable.

Frangipani & son beau-frere * furent transférés à Neustad, & mis dans des prisons différentes. Le Comte de Serin, croyant qu'on vouloit faire traîner son procès, pria l'Empereur de lui accorder une prompte expédition. Pendant ce tems-là, Tattembach, qui étoit aussi prisonnier, fit l'aveu de son

* Le Comte de Serin avoit épousé la sœur du Comte Frangipani.

crime, & il exposa par écrit tout le plan de la Conjuration. Il déclara qu'on devoit commencer par l'embrâsement de la Ville de Gratz, & peignit avec les couleurs les plus vives, le déplorable état où se seroient trouvés les malades, les infirmes, les femmes grosses, les enfans, les vieillards. Il les prioit de ne conserver contre lui aucun ressentiment de ce qu'il avoit voulu les livrer à une mort cruelle.
» Quand je me représente, disoit-il, » cette nuit fatale qui étoit destinée » aux meurtres, au carnage & à la » désolation, cette horrible image » trouble mon esprit & déchire mon » cœur par les plus vifs remords. Je » rends graces au Ciel de ce qu'il a » empêché que ce barbare projet n'ait » réussi, & j'exhorte toutes les per- » sonnes qui auront connoissance de » mon malheur, à ne pas écouter la » voix de l'avarice & de l'ambition, » qui m'ont rendu infidele à mon Sou- » verain. »

De tous les Conjurés, Nadasti étoit le plus coupable & le plus obstiné à soutenir son innocence. Il écrivit à son fils, à-peu-près, dans ces termes:
» Sollicitez l'Empereur avec toutes

» les inftances poffibles de décider » mon fort, fans me faire paffer par » mille formalités inutiles. Ne vous » rebutez pas, mon cher fils; la pa- » tience nous fait furmonter tous les » obftacles, & les cœurs les plus durs » ne peuvent réfifter à une longue » perfévérance. Je fuis fi jaloux de la » gloire de mon Maître, que je ne » chercherai pas à me juftifier, à moins » que l'Empereur ne me rende fon » eftime, & je ne veux pas qu'on » puiffe dire dans le monde, qu'un » Prince fi fage m'a fait fouffrir in- » juftement. Il eft vrai que j'ai eu » quelque connoiffance des deffeins de » la Comteffe de Veffelini *, mais je » n'ai pas cru devoir les révéler, parce » que ce n'étoient que de vains projets. » Bien loin d'y avoir eu part, je m'y » fuis oppofé de tout mon pouvoir. » Cette conduite m'avoit tellement » rendu fufpect aux mécontens, qu'ils » avoient réfolu de fe défaire de moi.

---

* Le Comte de Veffelini, Palatin de Hongrie, avoit été un des principaux Chefs de la Conjuration. Après fa mort, la Comteffe fon époufe entra dans les mêmes complots.

» Sa Majesté Impériale peut connoître
» par mes lettres, qui sont au procès,
» que je n'ai jamais eu d'autre ambi-
» tion que celle de parvenir à la Charge
» de Palatin; & si j'eusse obtenu cette
» dignité, j'aurois tâché, par mes ser-
» vices, de mériter de nouvelles gra-
» ces. Représentez à l'Empereur que
» ma prison ternit la gloire que mes
» Ancêtres m'ont acquise par leurs ex-
» ploits. Ce qui m'afflige le plus dans
» mon malheur, c'est que mes enfans,
» & principalement ma fille, pour-
» ront, pendant une si longue déten-
» tion, s'écarter du chemin de la vertu
» que j'ai toujours eu soin de leur ensei-
» gner. Je vous recommande, mon
» cher fils, de faire valoir auprès de
» l'Empereur tous les services que je
» lui ai rendus; faites-le souvenir que
» j'ai cent fois exposé ma vie pour le
» bien de l'Etat. Comme ce Prince est
» la vive image de Dieu, il doit aussi,
» à l'exemple de la Divinité, pardon-
» ner à un homme qui reconnoît sa
» faute avec douleur, & qui est péné-
» tré d'un sincere repentir. »

On sera sans doute surpris de voir un homme qui joignoit au titre de

rebelle, celui d'empoisonneur *, se plaindre que sa prison le met hors d'état de donner des exemples de vertu à ses enfans. Les soins que prit le Comte Nadasti, pour se justifier, furent inutiles. On avoit contre lui des preuves trop convaincantes. Cependant un Particulier (on soupçonne que ce fut un Evêque) écrivit au Pape en faveur du Criminel. La lettre qu'on envoya à sa Sainteté, contenoit en substance que Nadasti avoit toujours soutenu avec chaleur les intérêts de la Religion & du Saint-Siege, qu'il étoit l'ennemi implacable des Hérétiques, & le protecteur des Veuves, des Pupilles & des Orphelins; qu'il y auroit de l'inhumanité à faire mourir un homme qui ouvroit à tout moment sa bourse aux malheureux; que s'il s'étoit un peu écarté de son devoir, il y avoit

* On doit se souvenir que Nadasti chercha à faire périr Léopold, en lui faisant servir une tourte de pigeonneaux empoisonnée. Il fit aussi jetter des chats & des chiens morts avec de la chaux dans les puits qui fournissoient de l'eau pour les cuisines de l'Empereur.

été forcé en quelque ſorte par les perſécutions & par les injuſtices des Miniſtres de l'Empereur ; que Ferdinand III. avoit toujours eu beaucoup d'eſtime pour ce Seigneur Hongrois, & qu'il n'avoit jamais rien entrepris, ſoit en tems de paix, ſoit en tems de guerre, ſans l'avoir auparavant conſulté. On apportoit encore d'autres raiſons qui devoient être plus goûtées à la Cour de Rome * qu'à celle de Vienne. Par toutes ces conſidérations, on ſupplioit ſa Sainteté de demander à l'Empereur la grace du Comte Nadaſti. Le Pape crut qu'il ne devoit pas abandonner un homme qui avoit rendu de grands ſervices à l'Egliſe Romaine, & il écrivit à Sa Majeſté Impériale en ces termes :

* On diſoit, par exemple, pour juſtifier Nadaſti, que ce Comte avoit fait bâtir un Collége de Jéſuites, un Couvent d'Auguſtins & un de Servites. Un homme peut faire de pieuſes fondations & être un grand ſcélérat.

CLÉMENT, PAPE X.

A notre très-cher & bien-aimé Fils en Jesus-Christ, Léopold IV.

NOtre très-cher Fils en Jesus-Christ:

Entre toutes les vertus dont V. M. est ornée, nous ne doutons pas que la clémence ne tienne le premier rang. Tout le monde assure que la douceur est naturelle aux Princes de la Maison d'Autriche. Suivez donc l'exemple de vos glorieux Ancêtres. Voyez les trois Etats du Royaume de Hongrie prosternés à vos pieds, pour vous demander la grace du Comte Nadasti, Président du Conseil Souverain de ce Royaume, & Conseiller en votre Conseil d'Etat, qui est détenu dans vos prisons. Quoiqu'en considérant votre générosité, nous soyons bien persuadés que vous écouterez favorablement leurs très-humbles supplications, néanmoins, nous sommes obligés d'aimer le Comte Nadasti à cause du zèle qu'il a témoigné pour la propagation de la Foi Catholique, & nous n'avons pu lui

refuser notre intercession auprès de vous. Nous nous croyons aussi obligés de vous représenter, qu'en lui pardonnant, vous rendrez votre nom plus révéré, & vous attirerez les bénédictions de tous les Hongrois, nous remettant pour le surplus à notre Nonce, qui vous expliquera plus au long nos intentions. Cependant nous vous donnons notre Bénédiction Apostolique. A Rome, le 7 Mars 1671.

Cette Lettre ne produisit pas l'effet dont le Souverain Pontife s'étoit apparemment flatté. On continua d'instruire le procès des Comtes de Serin, Frangipani & Nadasti ; & quand ils furent bien convaincus du crime de rebellion, l'Empereur nomma des Commissaires pour les juger en dernier ressort. On condamna les trois Seigneurs Hongrois à être dégradés de Noblesse, à avoir la main droite & la tête coupées, & on confisqua tous leurs biens. Lorsqu'on lut à Nadasti sa Sentence, il répondit qu'il remercioit l'Empereur de ce qu'il ne lui avoit pas imposé une peine plus rigoureuse ; & qu'il étoit persuadé qu'un Prince si sage ne pouvoit rien faire que de juste. Il fit encore une tentative pour obtenir

sa grace, & il écrivit à Léopold la lettre suivante.

TRès-auguste Empereur,

Si j'ai différé si long-tems de recourir à la clémence de V. M. I. c'est parce que faisant réflexion sur la grandeur de ma faute, je me suis trouvé indigne de pardon. Je n'ai pas voulu par ma hardiesse augmenter votre juste ressentiment, & je me suis contenté de faire porter par d'autres personnes mes très-humbles supplications. Mais lorsqu'au lieu des graces que j'attendois, je viens d'entendre la Sentence de mort qui a été prononcée contre moi, j'ose me promettre que V. M. I. trouvera bon que je lui présente ce peu de lignes mouillées de mes larmes, dans un tems où je suis dépourvu de tout secours du côté des hommes..... Faites-moi sentir les effets de votre miséricorde, en retenant l'épée fatale qui doit séparer ma tête de mon corps, & en me permettant de passer le reste de ma vie dans un Cloître, où je puisse expier mes crimes. La douceur est si naturelle aux Princes de votre auguste Maison, que je ne doute pas

que vous ne modériez la rigueur de ma Sentence. La clémence des Rois n'éclate jamais davantage que dans les occasions où ils paroissent le plus offensés. Dieu qui nous recommande avec tant de soin le pardon des injures, ne manquera pas de vous en récompenser en ce monde-ci & en l'autre ; cependant je vous souhaite un regne long & heureux, en attendant l'effet des très-humbles prieres que présente à V. M. I. son très-humble & très-indigne sujet, FRANÇOIS NADASTI.

L'Empereur ne se laissa point fléchir ; il voulut intimider les Hongrois par un exemple de sévérité. On annonça donc à Nadasti qu'il devoit se préparer à la mort. Quand le moment de l'exécution fut arrivé, on le conduisit au lieu du supplice : c'étoit une salle basse du Palais de la Jurisdiction ordinaire. Après que le Greffier lui eut lu la Sentence, on déclara au criminel qu'il n'auroit pas le poing coupé. Le malheureux Comte sentit quelque joie de cette nouvelle. S'étant jetté à genoux devant un Autel qu'on avoit préparé en cet endroit, il prononça tout haut une oraison fort touchante, reconnoissant la grandeur de son crime, & priant Dieu de lui

faire miséricorde. Après qu'il eut achevé sa priere, il se fit déshabiller par un de ses Pages qui lui banda les yeux. Il se plaça ensuite sur une espece de sellette, & l'Exécuteur lui sépara d'un seul coup la tête du corps, en présence d'un très-petit nombre de personnes. Il fut mis dans un cercueil, transporté sur un échafaud tendu de noir, & exposé pendant sept heures à la vue du peuple. Voilà quelle fut la fin déplorable du Comte François Nadasti, que son ancienne Noblesse, ses grands biens, ses illustres alliances, ne purent soustraire au supplice honteux dont il s'étoit rendu digne par sa révolte, & sur-tout par les entreprises qu'il avoit formées contre la vie de son Souverain.

On annonça aussi aux Comtes de Serin & Frangipani, qu'ils étoient condamnés à mort. Le premier parut assez tranquille, lorsqu'on lui apprit une si accablante nouvelle; mais son beau-frere se plaignit de ce qu'on ne lui accordoit que deux jours pour se préparer à mourir; il représenta aux Commissaires, en termes fort touchans, qu'il étoit encore fort jeune, & le seul qui étoit de sa Maison; que ces consi-

dérations devoient porter l'Empereur à lui laisser la vie, puisqu'il étoit prêt de jurer à S. M. I. qu'il lui demeureroit désormais fidèle. Il disoit qu'il n'y avoit point d'exemple qu'on eût puni de mort aucun Seigneur Hongrois pour une premiere faute de cette nature; que plusieurs personnes aussi coupables que lui étoient rentrées en grace auprès de l'Empereur, & qu'ainsi on ne pouvoit sans injustice lui refuser un pareil pardon, puisque c'étoit la premiere fois qu'il s'étoit écarté de son devoir.

Quoiqu'on eût fait entendre à Frangipani qu'il auroit inutilement recours à la clémence de l'Empereur, il écrivit cependant à ce Prince. » V. M. I., » disoit-il, doit regarder ma révolte » comme l'action d'un jeune homme, » où l'imprudence a eu plus de part » que la malice; j'espere que vous ne » voudrez pas éteindre en ma personne » une Maison qui a rendu de grands » services à vos augustes Ancêtres. Je » ne craindrois pas la mort à la tête » de vos armées: mais il est bien dur » pour moi de finir mes jours par la » main d'un bourreau. Je serai tou- » jours prêt de sacrifier au service de

» mon Souverain, une vie dont » je lui devrai la conservation. Ce» pendant si ma perte est résolue, je » me résigne entierement à votre vo» lonté. «

Cette lettre n'ayant produit aucun effet, Frangipani ne songea plus qu'à se préparer à la mort; il chargea les Commissaires de témoigner à l'Empereur le chagrin qu'il ressentoit de l'avoir offensé; il leur représenta la douleur que sa fin tragique causeroit à une épouse chérie, & demanda la permission de lui écrire *, pour lui dire

---

* *Lettre du Comte de Frangipani à la Comtesse son épouse.*

Ma très-chere & bien-aimée Julie, puisque ma mauvaise destinée veut que je perde aujourd'hui la vie, pour réparation des fautes que j'ai commises contre l'Empereur mon Maître, je n'ai pas cru devoir partir de ce monde sans t'embrasser, & te dire un éternel adieu par ce peu de lignes. Je te conjure de me pardonner, si, dans le cours de notre mariage, je t'ai causé quelque chagrin, comme de ma part je te promets d'oublier tous les emportemens que tu as pu avoir contre moi, étant bien persuadé qu'ils ne partoient que de la délicatesse de tes sentimens & de l'excès de ta tendresse. Je te

un éternel adieu, les suppliant d'intercéder pour elle auprès de Léopold, afin que ce Prince lui rendît une partie de son bien. La conversation qu'il eut avec les Commissaires, fut si touchante, qu'aucun des assistans ne put retenir ses larmes.

Les Commissaires étant allés trouver le Comte de Serin, il leur demanda à quelle sorte de supplice il étoit condamné; on lui répondit que suivant la rigueur des loix, il méritoit d'être livré aux plus cruels tourmens;

---

prie de faire mes derniers complimens à tous mes parens & amis, & d'avoir la bonté de faire dire des Messes pour le repos de mon ame, qui, à ce que j'espere, jouira dans peu de momens, de la vue de son Rédempteur. Je voudrois, ma chere Julie, pouvoir te laisser des marques de ma tendre affection: mais ma déplorable fortune ne me permet pas de disposer d'aucune chose. J'ai supplié l'Empereur, avec toutes les instances possibles, de récompenser la fidélité que tu m'as gardée, & l'inviolable amitié dont j'ai reçu tant de marques. Je ne doute pas que ce Prince, aussi juste que magnifique, ne répande sur toi ses faveurs & ses graces, autant que tu le mérites. Je te conjure aussi de faire mes derniers adieux à Orphée Frangipani, & de le prier de ma part, qu'il oublie les sujets de

mais que l'Empereur, par un effet de sa bonté naturelle, avoit bien voulu adoucir la Sentence, & qu'il auroit seulement la tête & le poing coupés. On lui fit entendre qu'il devoit être extrêmement sensible à cet excès de modération. Le malheureux Comte supplia les Commissaires, avec beaucoup d'instance, de faire ensorte qu'on limitât sa peine à être décapité : on ne voulut rien lui promettre sur cet article. Avant que d'exécuter ces deux criminels, on leur permit de se voir,

---

plainte que je pourrois lui avoir donnés. Exhorte-le, par la tendre amitié qui nous a toujours liés, de vouloir, en cas qu'il ait commis quelque faute contre S. M. I., implorer incontinent sa clémence, & l'assure qu'il en recevra une entiere satisfaction. Dis lui bien que je suis au désespoir de ne lui pouvoir donner aucune marque de mon souvenir ; mon malheur n'a rien laissé à ma disposition. Adieu, ma chere Julie, le tems de notre séparation s'approche. Si, dans ce monde, tu as eu toutes mes affections, tu peux t'assurer qu'en l'autre je prierai incessamment notre divin Sauveur, qu'il veuille te combler de ses graces. Souviens-toi toujours, ma chere Julie, de ton très-affectionné & fidele mari, FRANÇOIS FRANGIPANI.

& Frangipani parla au Comte de Serin en ces termes :

» Mon cher frere, puisqu'il plaît » à Dieu que, pour réparation de nos » fautes, nous mourions tous deux » en ce jour, je n'ai pu me résoudre à » sortir de la vie sans vous dire adieu, » & sans vous demander très-hum» blement pardon d'avoir été la prin» cipale cause de votre perte. Je sou» haiterois de tout mon cœur pouvoir, » par l'augmentation de mes peines, » vous dérober au supplice qu'on vous » prépare; mais puisque cela ne m'est » pas possible, j'ose me flatter que » vous affronterez la mort sans foi» blesse, & je tâcherai de vous donner » un exemple de fermeté & de cons» tance. » A peine Frangipani eut-il cessé de parler, qu'il se mit à genoux, & son beau-frere en ayant fait autant, ces deux Seigneurs s'embrasserent avec toutes les marques d'une tendre affection.

Le Comte de Serin remercia Frangipani de sa visite, protestant qu'il ne vouloit plus se souvenir de tout ce qui avoit pu les brouiller ensemble. Il remit ensuite aux Commissaires une

lettre * qu'il venoit d'écrire à son épouse ; & témoigna le sensible déplaisir qu'il ressentoit d'avoir offensé l'Empereur. L'heure de l'exécution étant

---

* *Lettre du Comte de Serin à son épouse.*

Je te prie, ma chere femme, de ne point t'affliger en recevant mon éternel adieu. Demain au matin, sur les dix heures, puisqu'il plaît ainsi à Dieu, nous devons, ton frere & moi, avoir la tête coupée ; nous avons pris aujourd'hui congé l'un de l'autre avec de grands témoignages d'amitié ; tu veux bien me permettre que je le prenne aussi de ma chere femme par cette lettre, & que je lui demande mille pardons des chagrins que je lui ai causés, & qui n'ont été que trop fréquens. Graces à Dieu, je suis entierement résigné à la mort, & je n'en crains point l'approche. J'espere de sa divine bonté, que m'ayant donné la vie naturelle, il me sera encore jouir de la vie éternelle. Je le prierai, quand je serai dans le Ciel, de nous faire la grace que nous y soyons un jour réunis, pour y être les témoins de sa gloire. Je ne sais que te mander touchant mon fils, & sur la perte de nos biens ; j'ai tout remis à la volonté de Dieu ; je te conjure de souffrir ce revers avec patience. A Neustad, le 29 Avril 1671, penultieme jour de ma vie, à sept heures du soir. Dieu veuille répandre ses graces & ses bénédictions sur toi & sur Aurore-Véronique ma fille.

Hongrois se crurent peut-être autorisés, en conséquence d'un privilége singulier qui leur fut accordé par un de leurs Rois. André II. fit publier en 1222 une Déclaration, par laquelle il donnoit le droit à chaque Gentilhomme Hongrois de prendre les armes, même contre le Roi, s'il entreprenoit de toucher aux franchises de la Nation. Un privilége de cette nature, qui semble être si avantageux pour les Peuples, ne peut qu'occasionner des divisions & des guerres entre les Sujets & le Souverain. Ainsi, la Déclaration du Roi André étoit plus propre à exciter des troubles, qu'à entretenir la tranquillité dans l'Etat. Ce Prince, en montrant son aversion pour la tyrannie, fit voir qu'il entendoit très-peu la politique. Il n'avoit en vue que la félicité de ses Sujets; mais il ne se servit pas des moyens convenables pour parvenir au but qu'il se proposoit. Je n'examine point si les Successeurs de ce Monarque forcerent les Hongrois à devenir rebelles. Qu'on lise le Manifeste que ces Peuples publierent dans un tems où ils crurent avoir sujet de se plaindre du Gouvernement Autrichien. Ils disoient, pour se justifier :

Qu'au préjudice de leurs priviléges, le Royaume étoit opprimé par les Troupes étrangeres envoyées ſans néceſſité, & qui traitoient les naturels du Pays avec une cruauté ſans exemple.

Que les Hongrois qu'on élevoit aux Charges du Royaume n'avoient pas la liberté de les exercer.

Que les Dietes étoient toujours tumultueuſes & remplies de conteſtations; que la plupart du tems elles s'étoient ſéparées ſans que l'on eût pu y rien conclure, & que les choſes qu'on y avoit arrêtées n'avoient preſque jamais eu d'effet

Qu'on ne laiſſoit pas aux Proteſtans le libre exercice de leur Religion; qu'on leur avoit ôté leurs Temples avec violence, & chaſſé leurs Miniſtres.

Qu'on ne permettoit pas aux Grands du Royaume de jouir de leurs priviléges, qui portoient, que pour quelque crime que ce pût être, ils ne pourroient être traduits devant d'autres Juges que ceux de leur Nation.

Que pour les fautes commiſes par les Particuliers, on pretendoit châtier tout le Royaume.

Qu'encore qu'on tirât beaucoup d'argent des mines & des Gabelles du Royaume, & que Sa Majeſté Impériale en-

le Commandement de leurs armées, & furent bientôt en état de faire trembler leur Souverain. Le nouveau Général attaqua les Troupes de l'Empereur, remporta plusieurs victoires, se rendit maître d'un grand nombre de Places, & fut si heureux dans toutes ses expéditions, qu'on lui donna le titre de *Protecteur de la Patrie.* S'étant joint à quatre mille Turcs, il continua la guerre avec beaucoup de succès. Pour le récompenser des services qu'il rendoit à la Cour Ottomane, le Grand-Visir lui envoya une veste, un sabre & un étendard, avec une Patente du Sultan, qui le déclaroit Prince de la Haute-Hongrie.

Tékéli fit publier un Manifeste, qui portoit que le Grand-Seigneur recevroit sous sa protection tous les Hongrois qui embrasseroient le parti des mécontens, & qu'il les maintiendroit

---

toit un des plus riches Seigneurs de la Haute-Hongrie. Il étoit Luthérien. Les mauvais traitemens qu'il reçut de la Cour de Vienne l'obligerent de se retirer en Transilvanie, où il devint le premier Ministre du Prince Abaffi.

dans

dans leurs priviléges, leurs libertés, leurs biens, leurs loix & leur religion; mais il ajoutoit, qu'on ne feroit aucun quartier à ceux qui refuſeroient de ſe ſoumettre. Ce manifeſte produiſit l'effet que Tékéli en avoit eſpéré, & pluſieurs Villes ouvrirent leurs portes aux rebelles. Les Turcs pénétrerent dans l'Autriche, avec une armée formidable. Comme le Duc de Lorraine, qui commandoit les Troupes Impériales, ne ſe ſentoit pas aſſez fort pour attaquer les ennemis, il prit le parti de ſe retirer ſous le canon de Vienne.

Les Turcs s'avancerent vers cette Place, & en firent le ſiége; mais les Autrichiens défendirent leur capitale avec beaucoup de valeur, forcerent les ennemis dans leur camp, & les mirent en fuite. Le ſuccès des Impériaux jetta la terreur dans l'eſprit des Hongrois, de ſorte que la plupart des Seigneurs rebelles jugerent à propos de ſe ſoumettre. L'armée de Tékeli diminuoit tous les jours, & cette défection le mit hors d'état de rien entreprendre. Les Turcs l'ayant ſoupçonné fort injuſtement d'être d'intelligence avec le Roi de Po-

logne * & la Maison d'Autriche, le firent arrêter, & on le mit aux fers.

La disgrace de Tékéli changea entierement la face des affaires. Péthérasi, son Lieutenant, obtint le pardon de sa révolte. Il parcourut la Hongrie, pour ramener les mécontens à l'obéissance de l'Empereur; il gagna les uns par des vues de récompense, intimida les autres par des menaces, & réussit à faire rentrer ses Compatriotes dans le devoir. L'activité de son zèle effaça le crime de sa rebellion.

De toutes les Places de Hongrie qui s'étoient révoltées contre l'Empereur, il ne restoit plus à soumettre que la ville de Moncasch, bloquée depuis deux ans, & défendue par la Comtesse de Tékéli. Les soldats de la garnison, animés par sa présence, soutenoient avec courage les attaques des Impériaux; mais enfin les vivres & les munitions étant venus à manquer dans la Place, Léopold profita de la situation où se trouvoit la Comtesse, pour lui faire des propositions de paix.

* Le Roi de Pologne s'étoit joint à l'Empereur, pour faire la guerre aux Turcs.

Elle ne les accepta qu'avec beaucoup de répugnance, & parce qu'elle ne pouvoit pas résister plus long-tems. Après la reddition de Moncasch, l'Empereur se vit maître absolu de toute la Haute Hongrie.

La guerre continuoit toujours entre les Impériaux & les Turcs. Tandis qu'ils étoient aux prises les uns contre les autres, Michel Abaffi, Vaivode de Transilvanie, vint à mourir. Il avoit recommandé ses enfans à l'Empereur. Léopold eut égard à cette recommandation, & nomma pour Vaivode, le fils aîné de Michel. Mais le Grand-Seigneur accorda la Principauté de Transilvanie au Général des Rebelles Hongrois. Tékéli, se voyant revêtu de cette importante dignité, embrassa avec plus de chaleur que jamais le parti de la Cour Ottomane. Il attaqua quatre mille hommes de Troupes Impériales, les tailla en piéces, & fit prisonnier le Général Heisler qui les commandoit. Quelque tems après, il eut un combat à soutenir contre le Prince Auguste de Hanover. Ce dernier y perdit la vie, aussi-bien qu'un grand nombre d'Officiers. La

rigueur de la ſaiſon ne permit pas à Tékéli de profiter de cet avantage. Il revint en Valaquie, pour y prendre des quartiers d'hiver.

Après dix-huit ans de guerre, les Turcs ſe virent contraints de faire la paix. Ils perdirent la fameuſe bataille de Zenta, & le Prince Eugene, qui étoit leur vainqueur, négocia avec eux un Traité * qui rendit le calme à l'Empire. Les Turcs ne purent rien obtenir en faveur de Tékéli. Cependant, pour reconnoître les ſervices qu'il leur avoit rendus, ils lui céderent Lugos, Carenſibes, & Vidin, avec le titre de Principauté.

Léopold n'avoit pu ſoumettre que la Haute Hongrie. Le reſte du Royaume étoit toujours révolté contre l'Empereur, & les mécontens ravageoient l'Autriche, & faiſoient des courſes juſqu'aux portes de Vienne. S. M. I. avoit fait arrêter Ragotzi, qui cherchoit, diſoit-on, à ſoulever les Hongrois. Ce Prince trouva moyen de s'échapper de la priſon où on le rete-

---

* Le Traité de Carlovitz, qui fut conclu en 1698.

noit depuis trois ans. Lorſqu'il ſe vit en liberté, il excita les Hongrois à la révolte, ſous prétexte qu'on violoit leurs priviléges, & qu'on les inquiétoit ſur l'article de la Religion. Ils envoyerent cependant des Députés à Vienne, pour y repréſenter leurs griefs. Les mécontens demanderent, que conformément à la Capitulation Royale, ſignée & jurée par l'Empereur, les Emplois civils & militaires, & les bénéfices conſidérables ne fuſſent donnés qu'aux Naturels du Pays ; que la Princeſſe Ragotzi, qui étoit priſonniere, fût miſe en liberté, & en poſſeſſion de tous ſes biens ; enfin, que la ſentence rendue contre le Prince, ſon époux, fût déclarée nulle & abuſive. La Cour de Vienne ne put ſe réſoudre à accepter ces demandes. Cependant, comme l'Empereur ne voyoit point d'apparence de réduire les rebelles par la force, il leur fit, à ſon tour, les propoſitions ſuivantes.

Sa Majeſté Impériale conſentoit que le Royaume de Hongrie fût électif, après la mort du Roi des Romains, qui devoit renoncer à l'Acte d'hérédité paſſé en ſa faveur, pourvu que la Nobleſſe

& les Peuples lui prêtassent un nouveau serment de fidélité; que les Religions Romaine & Protestante fussent également permises & rétablies dans leurs anciens priviléges; que Sa Majesté Impériale, & le Roi des Romains, accordassent une amnistie générale, sans aucune exception, en faveur de ceux qui avoient pris les armes, ou qui étoient entrés dans quelqu'engagement contraire aux intérêts de la Maison d'Autriche; qu'on abolît tous les nouveaux impôts, laissant à la Nation Hongroise la liberté de faire toute sorte de commerce, sans payer d'autres droits, que ceux qui avoient été anciennement établis par les Etats du Royaume; que trois mois après la ratification de l'accommodement, on assemblât une Diete générale en Hongrie, pour examiner les griefs de la Nation; que tous les trois ans, & plus souvent si on le jugeoit à propos, on convoquât une pareille Assemblée, pour délibérer sur les affaires générales du Royaume; enfin, qu'il fût permis aux Etats de Hongrie de nommer un ou deux Députés, pour résider à Vienne. On convint que ces Députés

auroient le caractère de Conseillers du Roi de Hongrie, & qu'ils assisteroient aux Conseils où il s'agiroit des affaires du Royaume.

L'Empereur étoit alors en guerre contre la France; voilà pourquoi il faisoit des propositions que les rebelles auroient dû trouver fort avantageuses. Cependant ils ne voulurent point les accepter : parce qu'ils exigeoient pour préliminaire de l'accommodement, une satisfaction entiere sur leurs demandes. Ils pouvoient parler hardiment, & faire la loi à leur Maître, parce qu'ils se voyoient en état d'opposer plus de quatre-vingt mille hommes à la Maison d'Autriche. Des forces si considérables inspiroient de la présomption aux Hongrois, & ils se disposerent à soutenir leurs prétentions, les armes à la main. Sur ces entrefaites, l'Empereur mourut *, & il eut pour successeur, Joseph son fils aîné, qui avoit été élu depuis quelques années Roi de Hongrie.

Le Prince Ragotzi, ayant appris la mort de Léopold, convoqua un grand Conseil où se rendirent la plupart des

* En 1505.

Seigneurs Hongrois. On y convint de n'écouter aucune proposition de la Cour de Vienne, qui tendoit à les désunir ; de ne point poser les armes, qu'on n'eût obtenu pour le Peuple en général, & pour le corps de la Noblesse en particulier, une ample satisfaction sur tous leurs griefs ; d'obliger le nouvel Empereur à bannir de la Hongrie les Jésuites pour toujours ; d'annuler les Arrêtés de la Diete tenue à Presbourg en 1687, comme étant contraires aux anciens Statuts, qui accordoient à la Noblesse & au Peuple la prérogative d'élire leur Souverain ; de ne pas permettre à l'avenir qu'on mît des troupes étrangeres en garnison ou en quartier d'hiver, dans les Places du Royaume ; d'empêcher que les Gouvernemens des Provinces, Villes & Châteaux, les Evêchés, les Abbayes, & les autres principales Dignités, tant Ecclésiastiques que Laïques, fussent conférés à d'autres qu'à des Hongrois naturels, à moins que la Diete ne jugeât à propos d'en gratifier quelqu'Etranger, pour le récompenser des services importans qu'il auroit rendus à la Nation : enfin, les membres de ce

Conseil, tant en leur nom qu'en celui des absens, jurerent l'observation de tous ces articles, avec promesse de punir comme criminels & traîtres à la Patrie, ceux qui se départiroient de la confédération, ou qui feroient quelqu'accommodement particulier avec la Maison d'Autriche. Les Hongrois, comme on le voit, vouloient réduire à bien peu de chose l'autorité de leurs Souverains.

L'Angleterre & la Hollande offrirent leur médiation, pour réconcilier les Hongrois avec leur Souverain. L'Empereur & Ragotzi l'accepterent; mais toutes ces négociations ne produisirent aucun accommodement. On continua de part & d'autre à se faire la guerre; & les Rebelles, qui s'étoient retranchés à Scibo, furent forcés & mis en fuite. Pour se venger de la perte qu'ils venoient d'essuyer, ils ravagerent la Basse Hongrie, la Moravie & l'Autriche. Ils pilloient, brûloient & saccageoient les Bourgs & les Villes, & revenoient toujours chargés d'un prodigieux butin. L'Empereur, chassant un jour dans la forêt d'Eberdosi, manqua d'être surpris par

des Rebelles. Ils avoient caché deux cens Cavaliers avec des chevaux de main, & plus de trois cens fantassins, divisés en petites bandes. Leur dessein auroit réussi, si deux piqueurs qui poursuivoient un cerf, n'eussent apperçu des chevaux à l'attache, & plusieurs hommes le ventre à terre. L'Empereur qui n'étoit pas fort éloigné de cet endroit, fut averti, & retourna à toute bride à Vienne avec les Seigneurs de sa suite.

Les Rebelles, quoique battus en plusieurs rencontres, refusoient constamment de se soumettre au joug que la Maison d'Autriche vouloit leur imposer. Ragotzi, & les autres Chefs du Parti, ne cessoient de se plaindre des violences qu'on exerçoit à leur égard, & des atteintes qu'on portoit à leur liberté. L'Empereur, pour appaiser les mécontens, convoqua une Diete à Presbourg; mais on n'y prit aucune résolution capable de faire cesser les troubles. Les Hongrois ne s'occuperent qu'à dresser, au nom de toute la Nation, des Mémoires contre le Gouvernement Autrichien. Ils demandoient que l'Empereur Joseph ratifiât la Déclaration de son Prédécesseur, par laquelle on les assuroit qu'ils

feroient gouvernés suivant leurs loix & leurs priviléges. Ils vouloient de plus qu'on rendît une autre Déclaration, qui porteroit que Sa Majesté Impériale ni ses Successeurs ne pourroient, ni par donation, ni par testament, disposer du Royaume en faveur de qui que ce soit, & que si les hoirs mâles de l'Empereur venoient à manquer dans la ligne directe, alors les Etats seroient rétablis dans l'ancien droit d'élire tel Souverain qu'ils jugeroient à propos; qu'un Gentilhomme Hongrois ne pourroit être emprisonné, même pour crime de lèze-Majesté, à moins qu'il ne fût surpris sur le fait, auquel cas, il seroit jugé suivant les loix; que la Noblesse seroit exempte de loger les gens de guerre, à moins qu'elle n'y consentît; qu'on n'exigeroit point de subsides sans le consentement des Etats; qu'on feroit supprimer toutes les contributions qui se levoient alors; qu'il seroit ordonné qu'on assembleroit tous les trois ans la Diete générale du Royaume; que lorsque Sa Majesté Impériale voudroit conférer sur les affaires de Hongrie, elle n'appelleroit à son Conseil que des Hongrois de naissance, & qu'elle ne disposeroit qu'en leur faveur

des emplois du Royaume, tant civils que militaires; que toutes les Dignités Ecclésiastiques ne seroient données qu'aux naturels du Pays, & que tous les étrangers qui en possédoient, seroient obligés de s'en démettre pour les conférer aux Hongrois; qu'on confirmeroit la liberté de Religion accordée aux Protestans; que les revenus du Royaume seroient administrés par un Trésorier Hongrois indépendant de la Cour Impériale; que les troupes étrangeres sortiroient de Hongrie; & enfin, que Sa Majesté Impériale laisseroit la conduite des affaires à un Conseil dont les Membres seroient tirés des quatre Etats du Royaume.

Malgré l'envie qu'avoit l'Empereur Joseph de pacifier les troubles de Hongrie, il n'eut pas la satisfaction d'y réussir. Ce Prince mourut, & on craignit à Vienne que les Turcs ne profitassent de la conjoncture, pour prendre les Hongrois sous leur protection. La crainte n'étoit pas mal fondée; car le Pacha de Bude sollicitoit la Porte de se déclarer en faveur des mécontens. L'Impératrice-Régente, en ayant été informée, écrivit au Comte de Palfi de renouer les négociations, &

de conclure un accommodement avec le Comte Caroli, qui agissoit au nom des rebelles. L'amnistie fut signée à Zathmar le 29 d'Avril 1711, & acceptée par une partie des Seigneurs Hongrois. Le Traité portoit que Ragotzi auroit la jouissance de tous ses biens, pourvu qu'il prêtât serment de fidélité; que si ce Prince ne vouloit pas demeurer dans le Royaume, il pourroit se retirer en Pologne; que la Religion seroit maintenue selon les loix; qu'il seroit permis à la Nation de représenter les griefs à la Diete prochaine; qu'enfin, si Ragotzi n'acceptoit pas l'amnistie dans le tems prescrit *, les autres Seigneurs & le reste de la Noblesse ne laisseroient pas de jouir de la grace que la Cour de Vienne vouloit bien leur accorder.

Ragotzi & les autres Seigneurs Hongrois étoient sur la frontiere de Pologne. Comme ils n'avoient donné aucun pouvoir au Comte Caroli, ils désavouerent le Traité qu'il venoit de conclure. Cela n'empêcha pas vingt-deux Régimens Hongrois, quelques Forteresses & plusieurs Châteaux, de se soumettre à

* On lui accorda trois semaines pour se déterminer.

l'Empereur. Ragotzi se trouvant sans Troupes, sans Places, sans argent, erra quelque tems en Pologne, d'où il passa en Angleterre & de là en France; il alla ensuite joindre les Turcs, qui avoient déclaré la guerre aux Impériaux, & qui lui promirent la Principauté de Transilvanie. Assuré d'être puissamment secouru par la Porte Ottomane, il assembla toutes ses Troupes & publia un Manifeste pour justifier sa conduite. L'Empereur Charles VI ne pouvant plus douter de la mauvaise volonté de ce Prince, le déclara rebelle & coupable de haute trahison. Sa Majesté Impériale promit dix mille florins à celui qui le lui ameneroit vif, & six mille à quiconque prouveroit qu'il l'auroit tué. Cependant les Cours de Vienne & de Constantinople firent la paix. Les rebelles de Hongrie n'étant plus secourus par les Turcs, furent contraints de rentrer dans le devoir. Ce fut ainsi que se terminerent ces sanglantes divisions qui duroient depuis plusieurs années.



CONJURATION DES ANABAPTISTES, CONTRE PLUSIEURS SOUVERAINS D'ALLEMAGNE.

JE mettrai au nombre des conjurations les fréquentes révoltes des Anabaptistes contre leurs légitimes Souverains. On verra de quels excès les hommes sont capables, lorsqu'ils se laissent aveugler par le fanatisme. Rien n'est plus terrible que les guerres excitées par des motifs de Religion. L'Allemagne en fit la triste expérience pendant le seizieme siécle. Ce pays ne fut pas le seul endroit où l'on vit des hommes s'égorger impitoyablement pour la défense de leur opinion ou de leurs erreurs. La diversité de croyance mit presque toute l'Europe en combustion. Telles furent les suites de cette réforme, qu'un Moine * apostat voulut

* Martin Luther.

introduire dans l'Eglise. Voyons les maux qu'elle attira sur quelques-unes des Principautés d'Allemagne.

La Doctrine de Luther s'étoit répandue dans la plupart des Provinces de l'Allemagne. Parmi les Disciples de ce prétendu Réformateur, il s'en trouva quelques-uns, qui, dégoûtés du rang de subalternes, voulurent dogmatiser en chef. Ils se servirent de quelques principes qu'ils avoient appris à l'école de leur Maître, pour produire une nouvelle Secte, à laquelle on donna le nom d'*Anabaptisme* *. L'esprit de révolte fut toujours le caractère dominant de ces odieux fanatiques. » Le » Tout-Puissant, disoit un de leurs » principaux Chefs, attend de tous les » Peuples qu'ils ayent à secouer la ty- » rannie des Magistrats ; à redeman- » der leur liberté les armes à la main ; » à mettre leurs biens en commun. » C'est à mes pieds qu'on doit les » apporter, comme on les entâssoit » autrefois aux pieds des Apôtres.....

* Un des premiers dogmes des Anabaptistes, étoit la nécessité de rebaptiser ceux qui l'avoient été dans leur enfance.

» Telle est la volonté du Seigneur qui » m'instruit en secret, qui entre dans » mon sein pour m'inspirer, & pour » vous dire que l'esprit du Christianisme » me consiste à refuser de payer aux » Princes les impôts dont ils nous » accablent. »

Les Anabaptistes ne tarderent pas à mettre en pratique les maximes du séditieux Prédicateur; ils prirent les armes, & commencerent par piller l'Eglise de Mullerbach *. Muncer, qui avoit excité les Peuples à commettre de pareils désordres, se retira ensuite à Mulhausen en Thuringe. Il choisit cette ville Impériale pour en faire le centre de sa révolte. Les Magistrats voulurent s'opposer aux progrès de ses erreurs; mais il trouva le moyen de faire déposer tous les membres du Sénat, de les envoyer en exil; de mettre à leurs places des gens dévoués à son parti, & de s'emparer de toute l'autorité. Alors il se livra à tous les excès que peut inspirer le fanatisme; il mit tous les biens en commun, & en devint le distributeur. Les gens riches se virent enlever

* Ville de Saxe.

de force tout ce qu'ils possédoient, & les pauvres cesserent de travailler, parce qu'on leur fournissoit toutes les choses nécessaires à la vie.

Ce ne fut pas seulement en Saxe & en Thuringe, que les Anabaptistes se souleverent contre le Gouvernement. On vit la même chose arriver en différens endroits de l'Allemagne. Ces factieux prenoient les armes, attaquoient les Villes, & en emportoient toutes les richesses. Le Duc de Saxe marcha contre eux pour les détruire. Muncer, voyant que ses troupes paroissoient intimidées, leve tout-à-coup les yeux & les bras vers le Ciel, fait un discours extrêmement pathétique pour encourager ses Soldats, leur annonce une victoire complette, & termine ainsi sa harangue : » En vain l'artillerie de nos » ennemis imitera contre nous, par » une impiété punissable, la foudre du » Seigneur qui doit seul tonner au Ciel. » Je recevrai tous les boulets dans la » manche de ma robe, & seule elle » servira de rempart pour vous mettre » à couvert ».

Les promesses de Muncer rassuroient les gens simples & crédules; mais elles

ne faisoient pas une égale impression sur certains esprits. Un événement fort ordinaire détermina tous les séditieux à tenter le sort des armes. Tout-à-coup il se forma dans l'air un arc-en-ciel, qui attira les regards des soldats. Comme Muncer en avoit fait peindre un sur ses étendards, il tira de cette circonstance un augure favorable. » C'est Dieu, » dit-il, c'est Dieu lui-même, qui, » par un prodige nouveau, nous donne » le signe d'une victoire qui doit pro- » duire la paix dans ces contrées. Par » ce témoignage éternel de son allian- » ce avec nous, le Seigneur déclare éga- » lement & le triomphe de son peuple » & la défaite de nos tyrans. Marchons » à l'ennemi : allons, suivons les pré- » sages que le Ciel nous donne, & » comptons sur le secours infaillible du » Tout-Puissant ».

Les Anabaptistes s'apperçurent bientôt que le Ciel n'étoit pas dans leurs intérêts. Ils livrerent bataille *, & furent vaincus. On en fit un horrible carnage. Les plus entêtés se laisserent

* Bataille de Franchusen, dans la Thuringe.

massacrer, en invoquant le secours du Dieu qu'ils offensoient par leurs impiétés & leur rebellion. On arrêta Muncer, qui avoua que son dessein étoit d'établir par-tout l'égalité des conditions, & la communauté des biens. Il dénonça tous ses complices, & déclara qu'il avoit eu envie de s'emparer de tout le Pays de Mulhausen & du Landgraviat de Hesse, pour y commencer un regne conforme aux maximes de la nouvelle Secte. Phiffer, qui étoit un des principaux chefs des factieux, tomba au pouvoir des vainqueurs, & fut condamné, ainsi que Muncer, à perdre la tête sur un échafaud. Ce dernier abjura ses erreurs avant que de mourir; mais Phiffer fut inébranlable, & persista dans son obstination.

Geoffroi de Berlingen & Metzler, qui ravageoient, avec une armée de quarante mille hommes, la Suabe & la Franconie, avoient tenté de secourir Muncer & ses partisans. La bataille de Franchusen avoit prévenu la jonction des séditieux. Ainsi la défaite des Anabaptistes en Saxe, le supplice de Muncer & la fuite de Stork * en Silésie,

* C'étoit un des principaux Docteurs de la Secte.

arrêterent les marches de l'armée rebelle. Elle continua ſes brigandages dans le Palatinat, ſur les bords du Rhin & du Neckre dans la Haute Allemagne, le Wirtemberg & le Dioceſe de Virtzbourg.

Truchſes, Baron de Valpurg, fut le Héros que la Providence deſtina à commencer la ruine de ces furieux ennemis de la Religion & du Gouvernement. Il marcha contr'eux ſous les ordres de l'Electeur Palatin, & les battit en pluſieurs occaſions. Dans le Craigkou, on punit par le feu tous les chefs de la révolte. La petite ville de Bruſſel, du Diocèſe de Spire, fut traitée avec beaucoup de rigueur. C'étoit dans l'enceinte de ſes murailles qu'on avoit vu éclore un eſſaim formidable de ſéditieux. Quand on ſe fut rendu maître de la Ville, on commença par décapiter ſoixante & dix de ces rebelles. Il en reſtoit encore un grand nombre qu'on rangea en cercle ſur la Place publique, & à qui on ordonna de baiſſer la tête ſous l'épée du bourreau. On en avoit déja décolé cinq, lorſque les Officiers des Troupes prierent qu'on ſuſpendît l'exécution juſqu'à nouvel ordre. On courut à l'Electeur, & on lui demanda

grace pour le reſte de ces malheureux. Ce Prince ſe laiſſa fléchir & leur accorda la vie, à condition qu'ils ſe ſoumettroient à tout ce qu'il voudroit leur preſcrire. La crainte de la mort leur fit tout accepter. Toutes les Villes qui avoient eu part à la révolte furent condamnées à payer vingt mille écus d'or, & à remettre leurs armes entre les mains des Magiſtrats.

Truſches pourſuivit le cours de ſes glorieuſes expéditions. Il entra dans le territoire de Mayence, aſſiégea plusieurs Villes, s'en rendit maître, & répandit la terreur parmi les rebelles. L'Electeur Palatin, voyant que tout étoit tranquille dans ſes Etats, jugea à propos d'y retourner, & d'emmener ſes Troupes. Truſches ſe trouva alors tellement affoibli, qu'il ne put former de grandes entrepriſes. Il y avoit même lieu de craindre que ce brave Capitaine ne fût accablé par le nombre des ennemis. Pour le tirer d'embarras, on envoya à ſon ſecours George Fronſper, qui avoit donné plus d'une fois des preuves de ſa valeur, & qui venoit d'éteindre l'embrâſement qu'une révolte de Payſans venoit d'exciter dans le Tyrol. Le nouveau Général entreprit

de terminer la guerre, & il y réussit par la voie de la négociation. Les révoltés craignant d'avoir affaire à un homme dont on vantoit par-tout l'habileté & le courage, prirent le parti d'abandonner leur camp, & de retourner dans leur patrie. On ne dit point ce que devinrent Berlingen & Metzler, qui commandoient l'armée des rebelles. Storck, qui étoit le principal soutien de la Secte des Anabaptistes, après avoir prêché sa doctrine en Silésie & en Pologne, vint se réfugier à Munich, Capitale de la Baviere, où il eut la satisfaction de voir augmenter le nombre de ses Disciples. La fin de sa vie fut extrêmement triste. Accablé de miseres, & consumé par les douleurs d'une maladie aigue, il mourut sans réconnoître ses erreurs, ou du moins sans les détester.

De toutes les Villes d'Allemagne, Munster fut celle où les Anabaptistes commirent les plus grands désordres. Jean de Mathis & Blocold, à la tête d'un grand nombre de leurs Partisans, formerent le complot de se rendre maîtres du Palais & de l'Arsenal. Ils exécuterent leur projet, & firent publier

ensuite, que tous ceux qui ne voudroient pas se faire rebaptiser eussent à sortir de Münster, sans quoi on les mettroit à mort. Les Sénateurs ne se trouvant pas en état de résister, laisserent la Ville à la disposition d'une troupe de furieux. Ces fanatiques choisirent un nouveau Sénat, qu'ils abolirent peu de tems après. Mathis s'empara bientôt de toute l'autorité. Son premier soin fut de ramasser assez de provisions pour soutenir un siége, & de former des soldats pour se défendre contre l'ennemi. Il leva des Troupes dans la Ville, & les assujettit à une exacte discipline. Un vieux Général n'auroit pas fait voir plus d'habileté. Il fit travailler aux fortifications de la Place, & la rendit presque imprenable. Quand tous les travaux furent achevés, il sortit de Munster, à la tête de ses meilleurs soldats, & alla à la rencontre des Troupes de l'Evêque, qui faisoient des courses continuelles autour de la Ville. Il remporta d'abord plusieurs avantages; mais s'étant un jour trop avancé, il tomba dans une embuscade où il périt.

Jean de Leyde lui succéda, & eut l'audace

l'audace de se faire proclamer Roi. C'étoit agir contre les principes de sa secte, qui ne vouloit point reconnoître de puissance souveraine. Ce prétendu Monarque nomma les grands Officiers de sa Couronne, & gouverna avec une autorité despotique ; son faste effaçoit celui des plus puissans Rois. Il fit battre monnoie, & donna un Edit contenant plusieurs articles, qui furent comme la constitution fondamentale de la nouvelle Monarchie.

Une démarche aussi audacieuse indigna la plupart des Princes Allemands. L'Archevêque de Cologne & le Duc de Cleves se joignirent à l'Evêque de Munster, & ce dernier, avec leur secours, fit de nouveaux efforts contre la Place qu'il tenoit assiégée depuis longtems. Les Anabaptistes se défendirent avec opiniâtreté, & soutinrent même une cruelle famine, sans qu'il fût possible de les résoudre à se rendre. Le fanatisme avoit fait parmi eux de tels progrès, qu'une femme de leur secte s'imaginant être une autre Judith, sortit de la Ville, & passa du côté des Assiégeans dans le dessein d'assassiner l'Evêque ; mais elle fut arrêtée & punie de mort.

La misere augmentoit de jour en jour dans la Ville de Munster. Jean de Leyde avoit recours à divers moyens pour empêcher les habitans de réfléchir sur leur triste situation. Les danses, les spectacles, la débauche, consoloient en quelque sorte les Assiégés de la disette de vivres; mais cet imposteur, voyant que ses artifices ne remédioient pas aux maux dont la Ville étoit accablée, assembla les Munsteriens dans la Place publique, & les exhorta à souffrir la mort plutôt que de se livrer à la fureur de l'ennemi. Il prophétisa que dans peu le Ciel feroit un prodige en faveur de ses élus. Mais le grand nombre commençoit à ne se repaître plus de chimeres. Tous demandoient, ou qu'on leur fournît du pain, ou qu'il leur fût permis d'en aller chercher à la Campagne. On ouvrit les portes aux moins patiens, & la Ville fut ainsi délivrée de quantité de bouches inutiles.

Parmi ceux qui se retirerent, il se trouva un homme de résolution, qui vint trouver l'Evêque, & lui promit que, si on vouloit lui confier quelques soldats, il viendroit à bout de mettre les Assiégeans en possession de Munster. On ajouta foi à ses promesses, & on

terribles ravages, furent tellement dispersés, après la prise de Munster, qu'ils ne se trouverent plus en état de former une République, ni d'exciter des troubles, dans les diverses Provinces d'Allemagne.



» Tu seras content, dit l'Evêque ; je
» t'enfermerai dans une cage, mais
» d'une autre façon que tu n'espéres «.

On conduisit de ville en ville Jean de Leyde, & deux de ses complices, pour les faire voir au peuple. On fit ensuite leur procès, & quand ils eurent été condamnés, on dressa un échafaud dans la place publique, au lieu même où le Chef des fanatiques avoit pris si souvent plaisir à se montrer avec tout le faste de la Royauté. Il y parut pour lors dans un état bien différent. On l'attacha à un poteau entre ses deux Compagnons. Les Bourreaux commencerent à lui déchirer la chair avec des tenailles ardentes. Il souffrit d'abord cet affreux tourment avec beaucoup de constance ; mais au bout de quelque tems la douleur lui fit pousser de grands cris qu'il entremêloit de prieres touchantes pour fléchir la miséricorde du Seigneur. Enfin, après l'avoir déchiré & brûlé pendant une heure, on l'acheva d'un coup d'épée. Ses deux Complices souffrirent le même genre de mort. On enferma le corps de Jean de Leyde dans une cage de fer, qu'on plaça au haut d'une tour. Telle fut la fin du regne des Anabaptistes qui, après avoir exercé les plus

terribles ravages, furent tellement disperſés, après la priſe de Munſter, qu'ils ne ſe trouverent plus en état de former une République, ni d'exciter des troubles dans les diverſes Provinces d'Allemagne.



CONJURATION

CONTRE LE CZAR

PIERRE ALEXIOVITZ.

L'ESCLAVAGE où les Czars avoient retenu leurs Sujets, les avoit plongés dans une barbarie dont on n'a presque point d'exemple. Le métier de la guerre, la navigation, le commerce, les sciences & les arts, étoient des choses entiérement inconnues aux Moscovites. L'ignorance est presque toujours la mere du crime; aussi voyoit-on régner chez ces peuples grossiers & stupides, tous les vices qui déshonorent le plus l'humanité. Ils comptoient pour rien le mensonge, le parjure, l'impudicité & l'ivrognerie. On ne punissoit le vol & les assassinats, que lorsque les coupables manquoient d'argent pour corrompre leurs Juges. Les femmes n'étoient pas plus civilisées que les hom-

mes, & ne jouissoient pas d'un sort fort heureux * avec leurs maris.

---

* Il ne faut pas croire cependant, comme quelques Ecrivains l'ont avancé, que les femmes ne jugeoient de l'amitié de leurs maris, que par le nombre de coups de bâton qu'elles en recevoient; mais il est certain qu'elles n'avoient presque point d'autorité dans la maison. Quand le mari ne s'accommodoit pas de sa femme, il pouvoit la renvoyer, & en épouser une autre. Ce changement étoit permis jusqu'à quatre fois; si, après la quatrième fois, on vouloit encore changer de femme, il falloit une dispense du Patriarche, qui ne la refusoit pas moyennant quelque argent. On s'épousoit sans se connoître, & on ne se voyoit qu'après la bénédiction nuptiale; ce qui donnoit lieu à une grande quantité de mariages mal assortis. Dès qu'une fille étoit fiancée, le pere l'appelloit auprès de lui, & lui montroit une poignée de verges; à cette vue, la fille se mettoit en posture de recevoir le fouet, & le pere la frappoit deux ou trois fois, après quoi il lui tenoit ce langage. » Ma chere fille, voilà les der- » niers coups que vous recevrez de ma main. » Ils vous annoncent que vous n'êtes déjà plus » sous l'autorité paternelle; mais souvenez- » vous en même tems, que vous ne faites que » passer sous celle d'un autre, & que c'est-là » tout le changement qui se fait à votre état. » Si vous ne rendez pas à votre époux l'obéis- » sance que vous lui devez, ce sera à lui à se

La servitude avoit lieu chez les Moscovites : chaque pere pouvoit vendre son fils jusqu'à quatre fois, & lorsque le droit du pere cessoit, le fils se revendoit souvent lui-même. Ainsi les petits étoient esclaves des Grands, & les uns & les autres l'étoient du Souverain. Ils reconnoissoient le Czar pour maître de leurs biens & de leurs vies, & croyoient que sa volonté devoit être la seule régle de ses actions. Dans un pays où les arts & les sciences ne sont point cultivés, il se trouve un grand nombre de Citoyens inutiles & même dangereux. Cette partie du peuple, qui fournit ailleurs des Ouvriers & des Artisans de toute espece, ne

---

» servir de ce fouet pour vous faire rentrer » dans le devoir ». En achevant ces mots, il laissoit les verges à sa fille, qui les conservoit avec autant de soin que son anneau conjugal. Les Prêtres se marioient en Moscovie; mais ils ne pouvoient convoler à de secondes nôces qu'en se dépouillant de la Prêtrise. Ils devenoient alors Laïcs; &, pour avoir de quoi subsister, ils se faisoient Tailleurs, Cordonniers ou Bourreaux.

produisoit en Moscovie qu'une foule de mendians, qui étoient autant de voleurs & d'assassins. Tels étoient les Russiens, lorsque Pierre Alexiovitz parvint à la Couronne. Ce Prince, qui a mérité à si juste titre le surnom de *Grand*, naquit à Moscou le onzieme de Juin mil six cent soixante-douze. Il étoit fils du Czar Alexis Michalovitz * & de Natalie Korilouna, de l'ancienne famille des Nareskins. Pierre à l'âge de dix ans monta sur le Trône, & le partagea avec un de ses freres nommé Juan. Ce dernier étoit un Prince imbécille, tel qu'il le falloit pour laisser vivre tranquillement les Moscovites ** dans leur ignorance & leur obscurité; mais le Czar Pierre

* Les Russiens joignent toujours à leur nom celui de fils d'un tel. Par exemple, Alexis Michalovitz veut dire, Alexis fils de Michel; & Pierre Alexiovitz, signifie Pierre fils d'Alexis.

** On appelle les Sujets du Czar, Russiens ou Moscovites. Ils sont appellés Russiens, à cause de la Russie, qui est le nom des Etats du Czar; & Moscovites, à cause de Moscou, qui étoit autrefois la Capitale de la Russie. C'est aujourd'hui Pétersbourg qui est la Capitale de l'Empire.

avoit d'autres vues sur sa Nation, & il entreprit de lui faire jouer un rôle éclatant sur le théâtre de l'Europe. Il n'y avoit qu'un génie supérieur qui pût former un pareil projet. Mais combien falloit-il de patience & de fermeté pour réformer totalement les mœurs d'un peuple barbare, & pour le retirer des profondes ténébres où il étoit depuis long-tems enseveli ? Pierre vouloit régner sur des hommes, & il eut le bonheur de satisfaire un si noble desir.

L'ambition d'une seule femme pensa renverser tout d'un coup de si beaux projets. Sophie, sœur des deux Czars, auroit bien voulu que Juan eût occupé lui seul le Trône de Russie. Toute l'autorité eût passé alors entre les mains de la Princesse. Elle n'avoit rien de semblable à espérer sous la domination de l'autre Czar, qui commençoit déjà à laisser entrevoir ce qu'il seroit un jour. Comme il sçavoit porter la Couronne, on chercha à l'en priver. L'ambitieuse Sophie conspira contre le plus jeune de ses freres, & fut secondée dans son entreprise par un Russien, appellé Couvanski, qui étoit Président

de la Chambre des Strelitz *. Cet infidele Sujet ne prétendoit pas moins que de se placer sur le Trône des Czars, ou d'y faire monter son fils, en le mariant avec une des sœurs des Princes régnans. Sophie ne sçavoit pas alors qu'il portoit ses vûes si haut; mais elle le connoissoit pour un homme capable de tout entreprendre, & voilà pourquoi elle résolut de l'associer à son détestable complot.

Couvanski ne cessoit d'animer les Strelitz contre les grands Seigneurs de l'Empire, qui étoient fort affectionnés au Czar Pierre. » Ce sont les Bojars **, » disoit-il, continuellement à ses » Troupes, qui ont fait périr Fœdor » Alexiovitz ***. C'est à vous de ven» ger sa mort ». Pour irriter davantage les Strelitz, Sophie eut recours

* Les Strelitz étoient un corps de Troupes, à-peu-près semblable à celui des Janissaires, & la charge de Président de la Chambre des Strelitz répondoit à la dignité d'Aga des Janissaires.

** On donnoit le nom de Bojars aux Seigneurs de la Cour.

*** Fœdor Alexiovitz étoit le frere &

à un expédient qui preuve la fourberie & la méchanceté du caractere de cette Princesse. Elle fit courir le bruit, qu'on vouloit empoisonner tous les Strelitz, & elle leur en fournit des preuves qui sembloient convaincantes *. Ils entrent aussi-tôt en fureur, & prennent les armes pour se venger. Le peuple se met

---

le Prédécesseur des deux Czars qui régnoient alors. Les Monarques Russiens avoient coutume d'épouser une femme de leur Nation. Fœdor, sans s'embarrasser des usages de son pays, se maria avec une Dame Polonoise. Les Bojars en furent si indignés, qu'ils empoisonnerent le Czar & son épouse. Fœdor avoit de grandes qualités, & il avoit formé, en faveur de sa Nation, les projets que Pierre, son frere & son successeur, exécuta depuis.

* Aux obseques du Czar Fœdor Alexiovitz, on distribua, selon la coutume, du brandevin aux Strelitz. Sophie fit jetter un violent poison dans cette liqueur, & donna avis aux Troupes qu'on avoit empoisonné leur brandevin, afin de les faire périr. Pour mieux réussir dans son dessein, cette artificieuse Princesse eut soin de ne pas avertir un des Strelitz. Un de ces malheureux n'eut pas plutôt avalé la funeste liqueur, qu'il expira. Tous les Strelitz, témoins de

de la partie. Dans une heure toute la Ville est remplie de sang & & de carnage. On se jette sur les Bojars, & on en fait un massacre épouvantable.

Sophie, apprenant les excès des Rebelles, craignit que les choses n'allassent trop loin, & que le Commandant des Strelitz ne l'épargnât pas elle-même. Cette Princesse tâcha donc d'appaiser le tumulte. Elle fit venir Couvanski, le loua de son zèle, le remercia de ses services, & le pria de faire cesser le carnage. Il obéit, & les Troupes interrompirent pour quelque tems le cours de leurs sanglantes exécutions.

Pendant que ces choses se passoient à Moscou, les Czars se tenoient renfermés dans le Monastere de la Trinité, qui est à quelques lieues de la Capitale. Les Partisans de ces deux Princes furent d'avis de faire venir

---

la mort de leur camarade, demeurerent convaincus que les Bojars avoient voulu les empoisonner, & qu'ils étoient les auteurs de la mort du Czar Fœdor Alexiovitz.

les Officiers * & Soldats Allemands, pour les opposer aux Rebelles, en cas que ceux-ci eussent dessein d'attaquer les Czars. Cela fut exécuté, & les Allemands témoignerent qu'ils étoient prêts à sacrifier leurs vies pour la défense des jeunes Princes. Les Strelitz n'eurent pas plutôt appris cette nouvelle, qu'ils coururent au fauxbourg qu'habitoient les Allemands, dans le dessein d'exercer leur vengeance sur les femmes & sur les enfans de ces odieux Etrangers. Couvanski ne s'opposa point à la fureur de ses Troupes; au contraire, il étoit charmé de les rendre irréconciliables avec les Allemands, dont la valeur & l'expérience militaire pouvoient beaucoup nuire à ses ambitieux projets.

Lorsque les Strelitz étoient sur le point d'exécuter leur barbare entreprise, un d'entr'eux, que son âge & ses cheveux blancs, rendoient vénérable, éleva sa voix, autant qu'il

* Le Czar Fœdor avoit attiré à Moscou plusieurs Etrangers, & sur-tout des Allemands, pour tâcher d'introduire parmi sa Nation, le goût des arts, du commerce & de la discipline militaire.

lui fut possible, & dit à ses camarades : « Chers amis, quel est donc votre dessein ? Vous allez faire périr des innocens qui ne vous ont fait aucun mal. Craignez de vous repentir un jour d'une si barbare action. La Suede protege ces Etrangers, & elle les vengera. » Ce discours fit impression sur les Strelitz, & ils se contenterent d'emmener en otage les femmes & les enfans qu'ils vouloient égorger.

Cependant le désordre continuoit toujours à Moscou; les Strelitz couroient comme des forcenés dans la Ville, & massacroient les Habitans. On trouva jusqu'à cinq mille morts dans un seul quartier de cette Capitale. Couvanski exhorta les séditieux à se retirer; mais les Strelitz, n'écoutant plus que leur fureur, ménacerent de tout exterminer, si on ne leur montroit le Prince Juan. Celui-ci, voyant que sa présence étoit nécessaire pour éteindre le feu de la rebellion, se rendit promptement à Moscou, & se fit voir aux Troupes, qui le proclamerent Czar. Les amis de Pierre ne jugerent pas à propos de s'opposer à cette proclamation, per-

ſuadés qu'on ſe dégoûteroit bientôt de Juan, qui étoit incapable de régir ſes vaſtes Etats; mais il s'agiſſoit d'exclure du Gouvernement la Princeſſe Sophie dont on connoiſſoit l'habileté & l'ambition : on ſe trouva contraint de lui déférer la Régence; mais on établit un Conſeil, qui devoit examiner de près la conduite de cette Princeſſe, & l'empêcher de rien entreprendre contre les intérêts des Princes ſes freres. Sophie, indignée de ſe voir, pour-ainſi-dire en tutelle, eut encore recours à Couvanski. Il fit de nouveau révolter les Soldats, qui maſſacrerent le Chef *, & tous les Membres du Conſeil de Régence. Après cette ſanglante exécution, Couvanski crut qu'il étoit tems de recueillir le fruit des ſes cruautés. Pour parvenir à ſon but, il falloit immoler les deux Czars. Un ſi horrible attentat n'étoit pas capable de l'arrêter. Mais comme il ſavoit que les Moſcovites ont un grand attachement pour la famille de leurs Souverains, il ſentit bien qu'il falloit obtenir en mariage,

* Le grand Chancelier Dolgorouki.

avec Galliczin dans le Monastere
a Trinité auprès des Czars. Les
itz commencerent à piller & à
:acrer. On résolut d'envoyer con-
ces furieux des Troupes Alleman-
; mais cela ne fut pas nécessaire :
les Rebelles, qui se voyoient sans
:ef, & qui craignoient d'ailleurs d'a-
ir affaire avec une Milice bien disci-
inée, aimerent mieux recourir à la
.émence du Souverain, que de s'ex-
oser aux terribles châtimens que mé-
itoit leur révolte. Ils obtinrent leur
grace, & le tumulte cessa. Quatre
jours après, les deux Czars retournerent
à Moscou, & trouverent la tranquil-
lité rétablie dans leur Capitale.

La Princesse Sophie, se voyant déli-
vrée de la plupart de ses ennemis,
commença à agir en Souveraine. Elle
disposa des principales Charges de
l'Etat en faveur de Galliczin, qui fut
fait premier Ministre. Tous les parens
& les amis du Czar Pierre furent éloi-
gnés des Emplois, & on ne laissa per-
sonne qui pût soutenir ses intérêts. Gal-
liczin songeoit à le renverser du Trône
ır occuper sa place. Sophie favorisoit
desseins de l'ambitieux Ministre,

& lui conseilloit de se mettre en possession de la Couronne par la mort de Pierre Alexiovitz. Galliczin, qui croyoit n'avoir pas encore bien pris ses mesures pour un coup de cette importance, se contentoit de procurer au jeune Czar des plaisirs qui pussent lui déranger l'esprit, & étouffer en lui le desir de régner. Dans ce dessein, on lui faisoit boire les plus fortes liqueurs, & il en contracta tellement l'habitude, qu'il ne pût jamais s'en abstenir dans la suite. Voilà le principe de tous ces excès de fureur auxquels il se livra quelquefois.

Les dangereux plaisirs qu'on faisoit goûter à ce Prince, ne purent jamais étouffer les nobles sentimens que la nature avoit imprimés au fond de son cœur. Sophie en étoit au désespoir, & résolut d'en venir aux dernieres extrémités, pour se délivrer de cet objet importun; Galliczin plus prudent, ou peut-être plus timide, représenta à la Princesse que Pierre Alexiovitz étoit aimé du Peuple, & qu'il y avoit à craindre un soulevement, si on venoit à le faire périr. Le premier Ministre proposa à la Princesse



un autre expédient qui n'étoit gueres moins criminel *, & qui fut approuvé ; mais le Ciel, qui vouloit la réformation des Moſcovites, leur conſerva le ſeul Prince qui étoit capable d'exécuter ce grand ouvrage.

La faction du jeune Monarque, toujours inquiette ſur les projets de Sophie & de Galliczin, éclairoit toutes leurs actions, autant qu'il étoit poſſible. Il ſe préſenta une occaſion d'éloigner le premier Miniſtre, & on en profita. On le fit élire Généraliſſime des Troupes Moſcovites qu'on envoyoit en Crimée

* Galliczin repréſenta à la Princeſſe, qu'au lieu d'aſſaſſiner le Czar Pierre, il valoit mieux donner une épouſe au Prince Juan, qui ne paroiſſoit pas propre au mariage ; qu'on introduiroit quelqu'un dans le lit de la nouvelle mariée ; que l'enfant qui en naîtroit, détacheroit le peuple des intérêts du Czar Pierre ; qu'il ſeroit plus facile alors d'enfermer celui-ci dans un Cloître, & qu'enſuite, on pourroit prouver l'adultere, rompre le mariage, enfermer la Czarine dans un Couvent, donner à Juan une autre femme, hors d'état d'avoir des enfans. Il ajouta que ce Prince ne pouvoit vivre long-tems, & qu'elle lui ſuccéderoit, ſans qu'il fût néceſſaire de répandre le ſang du Czar Pierre.

pour faire une diversion en faveur de l'Empereur d'Allemagne, qui étoit en guerre contre les Turcs & contre les mécontens de Hongrie. Galliczin n'osa pas refuser cet emploi, de peur de donner des soupçons. Il sentoit bien que la commission dont on venoit de le charger, alloit extrêmement nuire à ses projets. Cependant il partit à la tête d'une armée nombreuse, & ne montra pas de grands talens pour la guerre. Après deux campagnes, qui ne lui firent pas beaucoup d'honneur, il revint à Moscou. Pierre lui fit de sanglans reproches & le menaça de le punir sévérement, s'il lui arrivoit encore de montrer si peu de zèle pour le service de ses Maîtres. Galliczin sortit du Palais, la rage dans le cœur, & vint tout raconter à Sophie. Cètte Princesse demeura d'abord interdite; mais quelques minutes après elle s'écria : *Il lui en coûtera la vie.* Galliczin, la priant de s'expliquer, elle lui tint ce discours : » Le Czar Pierre » commence à nous faire sentir qu'il » est notre Maître. Il n'a plus de mé» nagemens pour moi, & la maniere » dont il traite l'homme du monde » qui m'est le plus cher, me fait assez

» juger de ce que j'ai à craindre pour » moi-même. Je suis persuadée qu'il » forme déja le projet de me renfer- » mer dans un Cloître, & de vous » reléguer en Sibérie. Vous devez » sentir que votre perte est inséparа- » ble de la mienne, & je n'ai que » faire de vous le prouver. Il s'agit à » présent de surmonter vos irrésolu- » tions, & il est tems de frapper un » grand coup qui nous délivre de nos » frayeurs; en un mot, il faut que » Pierre périsse. J'ai les Strelitz dans » mes intérêts. Tékélavitau, que j'ai » élevé à la charge de leur Président, » est un homme de cœur qui m'est » entierement dévoué. Mes libéralités » & les vôtres, nous ont acquis un » grand nombre de créatures parmi » les Okolnitz *, les Officiers d'ar- » mée, & même les Bojars. Le coup » est immanquable, & je n'ai be- » soin que de laisser agir mes Parti- » sans. »

Galliczin voulut faire quelques objections, mais Sophie l'interrompit

---

* Les Okolnitz composent l'ordre de la Noblesse d'où l'on tire les Bojars.

en lui disant : » Acceptez seulement ma main & la Couronne, & » laissez-moi le soin du reste. C'est à » nous d'opter entre le Trône, l'exil » ou la mort : il n'y a qu'un assassinat qui puisse nous mettre à couvert des périls dont nous sommes » menacés. Si le Czar Pierre, qui est » encore pour-ainsi-dire en tutelle, » nous traite néanmoins avec tant de » hauteur, que devons-nous attendre » de lui, lorsque l'âge aura augmenté » ses forces & son audace ? » Galliczin abandonna la conduite de cette affaire à la Princesse, & lui souhaita un heureux succès.

Sophie eut ensuite une conférence avec Fœdor Tékélavitau, Commandant des Strelitz. La Princesse se répandit en louanges sur le zèle & l'attachement qu'il lui témoignoit en toute occasion. » Il ne me manque, lui » dit-elle, que d'être en état de vous » marquer ma reconnoissance ; mais » comptez que si j'étois Maîtresse ab» solue, je rendrois votre sort digne » d'envie. » Tékélavitau répondit qu'il étoit entierement dévoué à la Princesse, & qu'il seroit toujours prêt à lui en donner des preuves. » Fœdor,

» reprit

» reprit Sophie, si vous êtes sincere, » vous vous réjouirez de l'occasion que » je veux vous procurer de me rendre » un service important, dont la récom- » pense vous fera un des plus grands » Seigneurs de l'Empire; mais il faut » du secret, du courage, & de la ré- » solution. »

Tékélavitau s'engagea, par les sermens les plus terribles, à exécuter les ordres de la Princesse, quels qu'ils pussent être. Sophie, le voyant si bien disposé, lui déclara nettement qu'il s'agissoit d'ôter la vie au Czar Pierre, & à toute la famille des Nareskins *. Le Président des Strelitz ne parut point surpris de cette déclaration, & il promit à la Princesse de la délivrer de tous ses ennemis. Il assembla six cens Strelitz des plus déterminés, & leur rappella le souvenir des graces particulieres qu'ils avoient reçues de

* Alexis Michalovitz avoit épousé en secondes nôces Natalie Korilovna, de la famille des Naraskins, & Pierre étoit sorti de ce mariage. Le Czar Juan, & la Princesse Sophie, étoient du premier lit. Leur mere s'appelloit Julie Douielova, de l'illustre famille de Miloslavki.

la Princesse Sophie, & du Grand Galliczin. Il chercha à rendre odieux le Czar Pierre, en le représentant comme un Prince qui ne songeoit qu'à élever les Allemands sur la ruine de ses plus fideles sujets. » Son dessein, » continua-t-il, est de vous détruire, » & de mettre à votre place des étran» gers pour qui il conserve toute son » affection. Si vous avez du cœur, » vous préviendrez un affront si sen» sible. » Il n'en falloit pas tant pour remuer des esprits assez portés d'eux-mêmes à la révolte, & amateurs des révolutions. Tous les Strelitz s'écrierent : *Vivent le Czar Juan & la Princesse Sophie, & périssent tous les Nareskins.* Tékélavitau, profitant de ces favorables dispositions, se mit à la tête de ses troupes, & prit le chemin du Château de Bébrachensko, où le Czar étoit depuis quelques jours. Les Conjurés traverserent, pendant la nuit, les rues & les fauxbourgs de Moscou; ils alloient fort lentement, & gardoient un grand silence de peur d'être découverts. Tandis qu'ils étoient en marche, deux soldats, ayant horreur du crime qu'on alloit commettre, & ne voulant

pas tremper leurs mains dans le sang de leur Souverain, se séparerent du gros des conjurés, & coururent à Bébrachensko avertir le Czar du péril qui le menaçoit. Ce jeune Prince eut d'abord de la peine à croire ce qu'on venoit de lui dire; mais lorsqu'il en fut persuadé, il fit atteler à la hâte un carrosse, où il se mit avec sa mere & son épouse qui étoit enceinte, & encore à demi-nue. Le reste de ses parens, ses amis, les Officiers & les Ministres, monterent promptement à cheval, & suivirent leur maître qui se rendit au Monastere de la Trinité.

Les Strelitz arriverent à Bébrachensko, & furent très-surpris de n'y pas trouver leur victime. Tékélavitau comprit bien qu'on l'avoit trahi. Désespéré d'avoir manqué son coup, il voulut faire courir après le Prince un Colonel qui s'étoit chargé de poignarder le Czar; mais on lui représenta que cela seroit inutile, parce que le Czar étoit trop loin; il fallut retourner à Moscou. Tékélavitau y arrive tout consterné, va trouver Sophie, & lui raconte le malheureux succès de son entreprise. La Princesse prit son parti sur-le-

chaimp, & réſolut de déſavouer le complot, s'imaginant qu'on n'auroit point de preuves aſſez fortes pour la convaincre.

Le bruit ſe répandit bientôt dans la Capitale, que le Czar Pierre, & toute ſa Cour, s'étoient enfuis au Monaſtere de la Trinité. On vit bientôt arriver des Officiers de ce Prince avec des lettres, par leſquelles on invitoit tous les Bojars à ſe rendre auprès de ſa perſonne. On n'oublia pas les Strelitz, & on ordonnoit à tous les ſoldats de cette Milice, qui n'avoient point trempé dans la conjuration, de venir au ſecours de leur Souverain. Tékélavitau faiſoit tous ſes efforts pour les retenir, mais ils aimerent mieux déſobéir à leur Commandant, que d'encourir l'indignation du Czar.

Il ſe tint un grand conſeil au Monaſtere de la Trinité, & l'on y prit des meſures pour la ſûreté du jeune Monarque. Ce fut alors que Sophie commença à trembler; cette fiere Princeſſe ſe vit contrainte de ſolliciter le pardon de ſon crime. Comme elle ne recevoit point de réponſe favorable, elle crut que le plus ſûr moyen de ſe réconcilier avec

ſon frere, étoit de lui livrer le Commandant des Strelitz. Voilà comme les Grands ſacrifient ceux qui leur ont rendus les plus eſſentiels ſervices. Cependant le Czar n'eut pas beſoin de ſa ſœur pour ſe ſaiſir de Tékélavitau. Il le fit arrêter à Moſcou, & on le conduiſit au Monaſtere de la Trinité; pluſieurs Bojars s'aſſemblerent pour l'entendre. Ce malheureux ſubit un interrogatoire de quatre heures. Comme il refuſoit d'avouer ſon crime & ſes complices, on le mena dans la Tour du Monaſtere, où on lui fit ſubir la queſtion *. Les tourmens lui arracherent

* La queſtion des Moſcovites s'appelle le *Knout*. On ſe ſert, pour la donner, d'un bâton de la longueur de trois pieds & demi, au bout duquel eſt une courroie de la largeur d'un pouce, attachée à un anneau de fer, qui la fait jouer comme un fléau. Le patient eſt lié, nud juſqu'à la ceinture, ſur le dos d'un homme fort & robuſte, qui lui tient les bras fermes par-deſſus ſes épaules. L'exécuteur frappe avec tant de force, qu'à chaque coup qu'il donne, on voit couler le ſang, & la peau s'enfler de la groſſeur du doigt. Les bourreaux ſont ſi adroits, qu'ils ne frappent jamais deux fois ſur le même endroit. Voilà pour la queſtion ordinaire. Dans

l'aveu de ſon horrible complot. Il déclara qu'il s'étoit chargé de faire aſſaſſiner le Czar, ſa mere & ſes oncles. Non-ſeulement il fit un détail exact de toute la conſpiration, il nomma encore tous ſes complices & les perſonnes qui l'avoient pouſſé par les plus belles promeſſes à cette déteſtable entrepriſe. On arrêta ſur-le-champ tous ceux qu'il venoit de nommer, & on employa deux jours à délibérer ſur la punition des coupables. Tékélavitau fut jugé digne de la roue, & ſubit ce terrible ſupplice. Quelques autres furent enſuite exécutés. Sophie étoit la plus coupable, mais le Czar ſe contenta de la condamner à paſſer le reſte de ſes jours dans le Monaſtere de Devitz, qu'elle avoit fait bâtir aux environs de Moſcou. Cette punition, quoique légere, parut affreuſe

---

la queſtion extraordinaire, qu'on appelle *Pine*, on lie les mains derriere le dos du patient avec une corde qu'on paſſe dans une poulie, par le moyen de laquelle on l'éleve en l'air. Ses épaules ſe diſloquent, & ſes bras viennent juſqu'au-deſſus de ſa tête. L'Exécuteur frappe enſuite comme quand il inflige le *Knout*, & fait voler la chair par morceaux.



à une Princesse qui étoit dévorée par son ambition, & qui perdoit l'espérance de se placer sur le Trône.

Le Grand Galliczin auroit été puni de mort comme les autres Conjurés, si un de ses cousins, qui étoit en faveur auprès du Czar, n'eût intercédé pour son parent. On amena le premier Ministre au Monastere de la Trinité; & lorsqu'il mettoit pied à terre devant la porte, un Secrétaire d'Etat lui dit à haute voix : » Le Czar m'a commandé de » te dire que tu te retires à Karga pour » y passer le reste de tes jours dans la » disgrace de Sa Majesté, qui, par » un mouvement de sa bonté naturelle, » veut bien t'accorder trois copeks par » jour pour ta subsistance. Tous tes » biens seront confisqués au profit de » l'Etat. » Ce malheureux Prince ne répliqua rien, sinon qu'il étoit difficile de se justifier contre son maître. Le fils de Galliczin, qu'on lui avoit donné pour Collégue dans le Ministere, le suivit en son exil, de même que ses plus proches parens qui furent enveloppés dans sa disgrace, selon l'usage de Moscovie.

Lorsque tous les coupables eurent

été punis par l'exil ou par la mort, le Czar Pierre se rendit à Moscou, où son frere Juan étoit toujours resté sans prendre aucune part à cette importante affaire. Les deux Princes s'embrasserent tendrement, & se firent mille protestations d'amitié. Pierre s'empara de toute l'autorité, & on ne fit plus mention dans les actes publics du Czar Juan, qui ne témoigna qu'une stupide indifférence lorsqu'on le chassa pour-ainsi-dire du Trône. C'est à cette époque que l'on peut rapporter le commencement du regne de Pietre Alexiovitz, contre lequel nous allons encore voir ses sujets former de nouvelles conspirations.

La Princesse Sophie étoit si étroitement gardée, qu'il ne paroissoit pas possible qu'elle pût avoir aucune correspondance hors de sa clôture. Cependant elle trouva moyen de tromper la vigilance de ses Gardes, & de faire encore révolter les Strelitz contre le Czar. Une pauvre vieille avoit coutume de se présenter tous les jours à la grille du Monastere de Devitz pour y demander l'aumône. Sophie l'apperçut par hasard, & lui fit présent de quelques roubles. La Princesse

lui dit en même tems que, si elle vouloit se charger d'une petite commission, & s'en bien acquitter, on lui donneroit une bonne récompense. La vieille promit tout ce qu'on voulut, & dès le lendemain, Sophie lui remit un pain, au-dedans duquel on avoit caché des lettres pour les partisans de la Princesse. Quelques jours après, Sophie reçut des réponses telles qu'elle pouvoit souhaiter. Plusieurs Officiers des Strelitz, trois Bojars & un Colonel de Cosaques, entrerent dans cette conspiration.

Les soins que prenoit le Czar pour civiliser ses sujets, le rendoient odieux à un peuple qui se plaisoit dans sa barbarie *. Les Strelitz, qui s'appercevoient depuis long-tems qu'on cherchoit à les détruire, étoient fort mécontens de leur Souverain. La jalousie les animoit contre les Etrangers à qui on donnoit les plus beaux emplois dans les Troupes. Trop ignorans pour sentir le bien qu'on vouloit leur faire, les Moscovites regardoient avec indigna-

* Les Moscovites ne pouvoient pardonner au Czar d'avoir proscrit la barbe & les longues robes que portoient ses sujets.

tion les nouveautés que Pierre introduisoit dans ses Etats. Voilà ce qui excitoit les peuples à la révolte. Les conjurés formerent le dessein de mettre Sophie sur le Trône, & d'assassiner le Czar. Tout étoit réglé pour l'exécution de ce projet; on devoit mettre le feu à un des quartiers du Palais. Le Czar, qui dans ces sortes d'occasions, se mêloit parmi la foule, & donnoit ses ordres, ne pouvoit échapper aux assassins, & rien ne leur étoit si facile que de le poignarder dans le tumulte. Le jour fixé pour cet horrible attentat étoit proche, lorsque deux des complices, déchirés par les remords de leur conscience, vinrent trouver le Czar, & lui découvrirent le danger qui menaçoit son auguste personne. Pierre leur pardonna, & les consulta même sur la maniere dont on devoit s'y prendre pour saisir les coupables. Ceux-ci furent arrêtés & punis de mort; on cloua leurs membres dans le lieu même où ils avoient eu dessein de commettre leur crime. Le principal auteur de cette conspiration ne fut pas inconnu au Czar; il pouvoit sans injustice répandre le sang de

sa sœur; mais il aima mieux écouter les sentimens de la nature, que de suivre les régles de la politique. Sophie fut resserrée plus étroitement que jamais, & on donna ordre de veiller attentivement sur toutes ses actions.

Comme je n'ai pas dessein d'écrire l'Histoire du Czar, je me contenterai de rapporter ici tous les complots qu'on forma contre la vie de ce Prince. Tandis qu'il parcouroit l'Europe pour acquérir des connoissances utiles à sa Nation, les Moscovites se disposoient à une rebellion plus dangereuse que toutes les précédentes. Ces Peuples n'avoient pu voir, sans une extrême indignation, leur Souverain abandonner le Gouvernement de ses Etats, pour aller courir chez des Nations étrangeres. C'étoit un usage sacré parmi eux, de ne point voyager; & ils regardoient comme un crime digne de mort, de mettre le pied hors du Royaume, à moins que ce ne fût pour faire la guerre. Le Czar ne pouvoit donc manquer d'être extrêmement coupable à leurs yeux. Ce qui acheva d'échauffer les esprits, ce fut le bruit qui se répandit alors que Pierre ameneroit

une armée d'étrangers, pour forcer ses sujets à suivre les modes & les coutumes des autres Nations. Tout annonçoit une révolte prochaine, & l'absence du Prince paroissoit un tems propre à exécuter une révolution.

La bonne conduite des Régens, contint dans le devoir les habitans de Moscou, & personne n'osa remuer. Il n'en fut pas de même dans le Duché de Smolensko. Sophie trouva encore le secret d'écrire à ses partisans, & d'animer les Strelitz contre leur Souverain. Elle fit représenter à ces derniers, qu'on se préparoit à abolir leurs privileges, à les envoyer en exil, & à leur substituer des troupes étrangeres. Ensuite on leur faisoit entendre, que pour prévenir ce malheur, il falloit prendre les armes, marcher à Moscou, tirer la Princesse Sophie de son Cloître, & la placer sur le Trône.

Les Officiers se laisserent aisément séduire; mais il n'étoit pas si facile de gagner les simples soldats : on en vint cependant à bout par le moyen des Prêtres, qui soufflerent le feu de la discorde, & animerent tellement

les Strelitz, que ceux-ci s'engagerent par ferment à ne mettre bas les armes ; que quand ils se feroient vengés du Czar. Les féditieux, au nombre de douze mille hommes, chasserent d'abord ceux de leurs chefs qui leur parurent suspects. Ils envoyerent ensuite des détachemens de côté & d'autre pour exciter les Peuples à la révolte, menaçant de passer au fil de l'épée tous ceux qui refuseroient de s'engager dans leur parti.

Ces fâcheuses nouvelles parvinrent bientôt à Moscou ; les Régens prirent des mesures pour arrêter les progrès de la rebellion. On donna ordre aux Généraux Schein & Gordon de se mettre à la tête des Troupes qui étoient dans la Capitale, & de marcher contre les Strelitz. Par bonheur la division se mit parmi les chefs des rebelles ; chacun vouloit commander, de sorte qu'en s'amusant à de vaines disputes, ils donnerent le tems à la Régence de s'opposer à leur entreprise.

Schein & Gordon partirent de Moscou avec une armée de treize à quatorze mille hommes ; ils firent une

marche forcée pour se rendre maîtres d'un poste important *. Les Strelitz parurent quelques instans après, & se disposerent à passer l'Isther ** qui séparoit les deux armées. Il leur étoit difficile de leur disputer ce passage, & les troupes du Czar, q se trouvoient fort fatiguées, n'auroient pu faire une longue résistance. Le Général Gordon, qui craignoit d'être obligé d'en venir aux mains en de pareilles circonstances, s'avança vers les rebelles, & leur dit : » Quel » est votre dessein, & où prétendez-» vous aller ? Est-ce à Moscou ? Son-» gez que la nuit approche. Ne vau-» droit-il pas mieux prendre quel-» que repos, & peser mûrement ce » que vous allez faire ? Croyez-moi, » votre entreprise mérite quelque ré-» flexion ; ne précipitez rien, vous » pourriez vous en repentir, & peut-

* Ce Poste étoit le Saint-Sépu'cre, ou le Monastere de Jérusalem. On l'appelle ainsi, parce que pour le bâtir, on a pris pour modele le Saint-Sépulcre de Jérusalem.

** C'est un ruisseau large & profond, qui coule assez près des murs du Monastere.

» être demain serez-vous en état de » prendre votre parti avec moins de » risque. »

Il est rare qu'on suive les conseils d'un ennemi. Cependant les Strelitz firent attention à ce discours, & le trouverent raisonnable. Ils se tinrent tranquilles pendant la nuit, & ce délai donna le tems au Général Gordon de disposer de ses troupes, & de leur faire occuper des postes avantageux. Le lendemain, à la pointe du jour, on entendit battre le tambour dans le camp des Rebelles. Comme ils se préparoient à passer l'Isther, Gordon se présenta encore pour les haranguer, & leur demanda pourquoi ils avoient pris les armes. « C'est, répondirent-ils » brusquement, pour nous faire jus- » tice de ceux qui veulent notre » perte. » Eh ! mes enfans, répliqua » Gordon, avez-vous proposé vos » griefs, & a-t-on refusé de les en- » tendre ? non sans doute. De quoi » vous plaignez-vous donc ? Croyez- » moi, demandez pardon de votre » démarche irréguliere, & retournez » dans les lieux que vous avez quittés. » Cette marque de repentir fera ou-

» blier votre faute ; & vous prévien-
» drez les malheurs que vous êtes prêts
» d'attirer sur vos têtes. »

Les séditieux n'en voulurent point entendre davantage ; ils déclarerent au Général Gordon, qu'ils ne reconnoissoient plus l'autorité de personne ; que bien loin de retourner sur leurs pas, ils prétendoient aller à Moscou, & que, si on leur en fermoit la route, ils se l'ouvriroient l'épée à la main.
» D'ailleurs, continuerent-ils, pour
» vous prouver que notre dessein n'est
» pas de demander grace, nous vous
» avertissons que, si vous ne vous reti-
» rez sur-le-champ, nous payerons
» votre harangue d'un coup de mous-
» quet. » Un compliment de cette nature, fit comprendre qu'il n'y avoit plus moyen de ramener ces furieux par la voie de la raison, & qu'il falloit employer des remedes plus efficaces. On voulut néanmoins tenter un dernier effort. On ne chargea les canons qu'à poudre, & on fit tirer quelques coups sur les Rebelles pour les effrayer seulement. Quand les Strelitz virent que cette décharge n'avoit tué ni blessé personne, les

Popes * s'écrierent : *ne craignez rien désormais, chers amis ; Saint Nicolas se déclare votre Protecteur, & ne permettra pas qu'aucun de vous périsse* Encouragés par ce discours fanatique, les Strelitz font une décharge de leur mousqueterie, & se jettent en foule dans le ruisseau ; mais on tire sur eux à boulets, & la premiere volée de coups de canon leur tua beaucoup de monde. Ils s'apperçurent alors, mais trop tard, qu'ils n'étoient pas invulnérables. On continua de faire jouer l'artillerie sur les Rebelles, & on en fit un si terrible carnage, que les eaux de l'Isther furent bientôt teintes de leur sang. Dans une pareille extrémité, ces misérables cherchent à fléchir le vainqueur ; les uns crient miséricorde avec des hurlemens horribles, les autres accourent sur le bord du ruisseau, se jettent à genoux, tendent des mains suppliantes, & implorent la clémence de ce même Gordon, qu'ils venoient de traiter d'une maniere si insolente. On leur ordonne

---

* C'est le nom qu'on donne aux Prêtres de Moscovie.

de mettre bas les armes, & de passer le ruisseau deux à deux. On enchaîna d'abord leurs Chefs & les Popes qui les avoient excités à la révolte. Trente Strelitz des plus séditieux furent appliqués à la question, & comme ils ne vouloient rien avouer, leurs corps meurtris & sanglans furent liés à de grosses perches de bois suspendues à des pieux *. On alluma ensuite du feu par-dessous, pour forcer les coupables à confesser leur crime ; ils périrent tous au milieu de ces affreux tourmens.

Le Czar, qui étoit alors à Vienne, ayant appris ce qui se passoit dans ses Etats, jura qu'aucun des coupables n'échapperoit à sa juste vengeance. Il prit la poste, & arriva en quatre semaines à Moscou. On ne tarda pas à instruire le procès des Rebelles **, &

* C'est le dernier degré de torture usité en Russie, lorsqu'un criminel n'avoue pas son crime avec toutes les circonstances. Ceux qui souffrent ce supplice sans rien avouer, sont renvoyés absous ; mais il en échappe si peu, que rarement ils jouissent du fruit de leur constance ou de leur opiniâtreté.

** Il y en avoit trois mille en prison.

le Czar songea, dit-on, à faire mourir sa sœur Sophie, alléguant pour se justifier, l'exemple de la Reine Elisabeth, qui, pour de moindres raisons, fit trancher la tête à Marie Stuard. M. le Fort * conjura son Maître de pardonner encore une fois à cette Princesse. *A peine avoit-elle quatorze ans*, disoit le Czar, *qu'elle conspira contre ma vie. N'importe*, répliquoit M. le Fort, *Votre Majesté ne doit point la faire mourir, à moins que la vengeance ne vous soit plus chere que la gloire. C'est aux Turcs à répandre le sang fraternel. Un Prince Chrétien doit avoir d'autres sentimens.*

Pierre pardonna à Sophie; il se contenta de lui aller faire les reproches les plus sanglans, qui se terminerent par des larmes qu'on répandit de part

* M. le Fort étoit un Genevois qui s'étoit établi à Moscou avant que Pierre montât sur le Trône. Ce fut lui qui donna au Czar les premieres leçons de l'Art Militaire. Il devint Général des troupes Russiennes. Cet Etranger rendit de très-grands services à son Maître, dont il fut toujours le meilleur ami. Il mourut avant le Czar, qui le regretta beaucoup.

& d'autre. La Princesse employa toute son éloquence pour se justifier, & peu s'en fallut que son frere ne la crût innocente. Au sortir de cette visite, le Czar dit à M. le Fort : *Ma sœur est un grand génie, c'est dommage qu'elle soit si méchante.*

Quelques-uns des conjurés, qu'on appliqua à la torture, avouerent que leur dessein étoit d'exterminer les Etrangers, & de s'emparer de Moscou, d'y mettre tout à feu & à sang, de faire main-basse sur les Bojars; de porter en procession les images de la Sainte Vierge & de Saint-Nicolas, pour donner un air de Religion à leur révolte; de faire courir le bruit que le Czar étoit mort dans le cours de ses voyages; de placer la Princesse Sophie sur le Trône, & de tirer Galliczin du lieu de son exil, pour lui donner le commandement des armées.

Cet aveu étoit plus que suffisant pour condamner tous les Rebelles à la mort; mais comme c'est la coutume en Russie de ne point faire mourir un coupable, qu'il n'ait préalablement confessé son crime, on employa tout le mois d'Octobre à tor-

turer ces miférables. Plus de trois cens périrent dans les fupplices fans rien avouer. Un d'entr'eux, montrant une opiniâtreté invincible, le Czar perdit patience, s'approcha du criminel, & lui fourrant dans la bouche un gros bâton, lui fracaffa fa mâchoire, en lui difant : *Avoue donc, bête féroce.* Deux Popes, qui avoient excité les Strelitz à la révolte, furent punis de mort *, ainfi que prefque tous les autres criminels. Comme les bourreaux ne pouvoient fuffire à tant d'exécutions, le Czar ordonna que chaque Juge feroit l'exécuteur de fa propre Sentence. Il trancha lui même quatre-vingt têtes dans le Parc de Bebrachensko ; un des plus grands Seigneurs du Royaume les tenoit par les cheveux, pour que le Prince frappât plus jufte. Tous les Bojars eurent chacun un certain nombre de Rebelles à décapiter. Le Prince Boris Galliczin ** décola vingt-cinq Strelitz qu'il fit beaucoup fouf-

* Ils furent exécutés par les bouffons du Czar.

** Il étoit coufin de ce Galliczin qui avoit trempé dans l'autre Conjuration, & qui fut relégué en Sibérie.

frir, n'ayant pas assez d'adresse pour un pareil emploi. Pierre Alexiovitz vouloit que M. le Fort, & le Baron de Plamberg *, fissent aussi voler quelques têtes ; mais ces Messieurs le prierent de les en dispenser, parce que ce n'étoit pas la mode de leur pays. Le Czar n'insista pas davantage, & se contenta de leur dire, qu'il n'y avoit pas de sacrifice plus agréable à la Divinité, que le sang d'un scélérat.

On dressa des gibets autour de Moscou, & on y attacha les cadavres de ceux qui avoient été exécutés. Le nombre des morts alloit au-delà de quinze cens, ce qui formoit le plus affreux des spectacles. L'horreur en étoit augmentée par les cris des femmes & des enfans qui venoient pleurer, les unes la perte de leurs maris, les autres celle de leurs peres. Cependant tout cela n'étoit point capable de toucher un grand nombre de criminels qu'on livroit encore à la torture **, & qui se

* C'étoit un Allemand.

** Au même lieu où on avoit exposé les cadavres, le Czar fit planter des pieux, &



faisoient gloire de mourir sans dire mot. Un de ces malheureux qu'on tourmentoit d'une maniere horrible, appercevant le Czar dans la foule, lui dit : *Retirez-vous, Seigneur ; c'est ici ma place & non pas la vôtre.* Deux cens Strelitz furent pendus auprès du Monastère où étoit Sophie. On punit du même supplice trois autres soldats qui avoient composé & écrit de leurs propres mains une Requête, pour inviter la Princesse à monter sur le Trône. Après l'exécution, on leur mit un papier à la main, & ils tendoient leurs bras, en forme de supplians, vers les fenêtres du Monastere.

Cette boucherie augmentant tous les jours, le Patriarche s'avisa d'aller, à la tête d'une Procession, conjurer le Czar de pardonner à ce qui restoit de Rebelles. Ce bon Prélat portoit l'image de la Sainte Vierge, s'imaginant que Pierre Alexiovitz seroit désarmé à la vue de cet objet. Mais le Prince regardant le Patriarche avec des

---

on y attacha deux cens Strelitz qui avoient été *knoutés* & grillés. Ils étoient encore vivans.

yeux enflammés de colere, lui dit : » Que viens-tu faire ici ? retire-toi » au plus vîte, & reporte ce tableau » dans le lieu qui lui est destiné. Apprends que je crains Dieu & que » j'honore la Sainte Vierge autant que » toi *; mais sache en même-tems qu'il » est de mon devoir de travailler au « salut de mon Peuple, & de châtier » ceux qui ont voulu exciter des troubles dans mes Etats ».

Les remontrances de M. le Fort furent mieux écoutées. Cet illustre Genevois représenta au Czar, qu'un Souverain devoit punir le crime, mais non pas jetter le désespoir dans l'ame des criminels. En même-tems il lui fit entendre que parmi les Rebelles

---

* Avant Pierre Alexiovitz, aucun Czar ne s'étoit avisé de traiter si cavalierement le Patriarche. Les Monarques de Russie avoient toujours eu pour ce Chef de la Religion, des égards & des respects qui avilissoient, en quelque sorte, la Majesté souveraine. En certains jours de cérémonie, le Czar tenoit la bride du cheval que montoit le Prélat. Pierre Alexiovitz abolit la Dignité de Patriarche, & se déclara Chef de l'Eglise Russienne.

qui

qui avoient souffert la Question, il s'en trouvoit plusieurs qui vivoient encore, & qui souffroient des douleurs inouies. *Prince*, continua M. le Fort, *il est de votre générosité de terminer, par une mort prompte, le sort de ces malheureux*. Le Czar les fit arquebuser sur le champ. Il acheva la punition des autres Strelitz rebelles : plus de deux mille avoient été mis à mort ; le reste fut envoyé en exil. Plusieurs de ceux qui étoient en garnison à Asoph, moururent de la peste. On tira de cette Ville ceux que la contagion avoit épargnés : ayant été convaincus d'avoir favorisé la révolte de leurs camarades, on les envoya en Siberie. De sorte que cette Troupe, auparavant si formidable à ses Souverains, fut entiérement éteinte ; depuis ce tems-là, on ne vit plus de Strelitz dans les Armées Russiennes, excepté ceux qu'on avoit incorporés dans les nouveaux Régimens, & dont le nombre n'étoit pas considérable.

Si on jugeoit de Pierre Alexiovitz, par la conduite qu'il tint à l'égard de ses Sujets révoltés, on ne le regarderoit que comme un Prince féroce & sanguinaire. Il est vrai qu'il poussa la

févérité fort loin ; mais il fe vit obligé d'en venir à ces excès de rigueur, pour forcer les Mofcovites à fe foumettre aux loix raifonnables qu'il vouloit leur impofer. Il étoit bien dur, pour un Prince qui n'avoit que de grands deffeins, de trouver dans l'exécution mille obftacles de la part de ce même peuple qu'il travailloit à rendre heureux ; il lui fallut répandre des flots de fang pour parvenir au but qu'il fe propofoit. Les Mofcovites vouloient refter dans leur ignorance & dans leur barbarie. Il n'y eut peut-être jamais de Nation plus difficile à foumettre au joug de la raifon & de l'humanité. Pierre Alexiovitz tenta cette noble entreprife & l'exécuta. Les Habitans de la Ruffie jouiffent à préfent de tous les avantages qu'on vouloit procurer à leurs ftupides Ancêtres.

On ne peut voir, fans être révolté, un grand Prince faire lui-même les fonctions de Bourreau. Ce ne fut pas la feule fois que Pierre Alexiovitz fe mit au-deffus des préjugés, ou qu'il viola les bienféances. Sans quelques taches de cette efpece, qu'on trouve dans la vie de ce grand



homme, & qui furent le fruit de sa mauvaise éducation, on ne trouveroit point dans l'Histoire ancienne & moderne, de Prince qu'on pût lui comparer. Mille qualités héroïques, qui le rendoient si digne de la souveraine puissance, ne penserent servir qu'à le précipiter du Trône; mais ce fut dans sa famille qu'il trouva ses plus cruels ennemis. Nous avons vu les entreprises que forma plus d'une fois une sœur ambitieuse, nous allons voir à présent le fils se révolter contre son pere. Le Czarovitz * ne ressembloit en aucune façon à celui qui lui avoit donné le jour. C'étoit un Prince plongé dans la plus crapuleuse débauche, & capable de détruire tout ce que le Czar avoit fait pour le bien de sa Nation. Pierre, effrayé à la vue des maux dont la Russie étoit menacée sous le regne de son successeur, tâcha de faire rentrer le Czarovitz dans le devoir, & lui expliqua de la sorte ses sentimens.

» Vous ne pouvez ignorer jusqu'à

* Czarovitz, signifie le fils du Czar.

» quel point nos peuples gémiſſoient
» ſous la tyrannie des Suédois, avant
» le commencement de la guerre pré-
» ſente. Par l'uſurpation d'un grand
» nombre de Places maritimes, ils
» nous coupoient tout commerce avec
» le reſte du Monde, & nous avoient
» réduits à un état d'humiliation d'où
» nous avons eu bien de la peine à
» ſortir. Je ſuis venu enfin à bout
» d'oppoſer une digue à ce torrent,
» qui étoit prêt à nous entraîner, &
» nous avons éprouvé, par un heureux
» changement, que le même ennemi
» devant qui on a tremblé, peut
» auſſi trembler à ſon tour. Ce ſont
» là les avantages dont, après l'aſſiſ-
» tance du Tout-puiſſant, nous ſom-
» mes redevables à nos travaux & au
» zele de nos Sujets. Mais, pendant
» que j'enviſage avec joie les faveurs
» dont le Ciel a comblé ma Patrie, je
» ſuis pénétré de douleur, en voyant
» que vous vous rendez incapable de
» bien gouverner après moi. Je dis
» que votre incapacité eſt volontaire,
» parce que vous ne pouvez vous ex-
» cuſer ſur le défaut de votre eſprit,
» ni ſur la foibleſſe de votre ſanté.
» Car, quoique vous ne ſoyez pas

» d'une complexion des plus robustes, » on ne peut pas dire aussi que votre » tempérament soit absolument foi- » ble.

» Cependant, vous ne voulez pas » entendre parler des exercices de la » guerre : c'est toutefois par-là que » nous sommes sortis de notre hon- » teuse obscurité, & que nous avons » acquis l'estime de toutes les Nations » de l'Europe. Je ne vous exhorte » point à faire la guerre sans de jus- » tes raisons, je demande seulement » que vous vous appliquiez à en ap- » prendre l'art; car il est impossible » de bien gouverner, sans savoir les » regles du métier de la guerre, quand » ce ne seroit que pour la défense de » la Patrie.

» Je pourrois vous mettre devant » les yeux plusieurs exemples de mal- » heurs arrivés à de puissans Etats, » pour avoir négligé une étude si né- » cessaire; mais, pour ne vous parler » que des Peuples * avec qui nous » sommes unis par la même profession

* Les Grecs Schismatiques qui sont sous la domination des Turcs.

» faire. Le feu Roi * de France n'a » pas toujours été à la guerre en personne ; mais on sait jusqu'à quel » point il l'aimoit, & quelle gloire il » s'y est acquise. C'est ce qui fit nommer ses Campagnes, *le Théâtre & l'Ecole de Mars*. Son penchant n'étoit » pas borné aux seules affaires militaires, il avoit aussi de l'inclination pour » les Arts méchaniques, les Manufactures, & les autres Etablissemens qui » ont rendu son Royaume plus florissant que tous les autres. Revenons » présentement à ce qui vous regarde.

» Je suis homme, &, par conséquent, je dois mourir. Qui vais-je » laisser après moi, pour achever le » grand ouvrage que j'ai si bien commencé ? Un homme qui, semblable au paresseux de l'Evangile, enfouit son talent dans la terre, c'est-à dire, qui néglige de faire valoir » ce que Dieu lui a confié. Souvenez-vous de votre opiniâtreté & de votre méchante humeur. Combien » de fois ne vous ai-je pas reproché

* Louis XIV.

» Puisque vous ne voulez acquérir
» aucune connoissance du grand art
» de la guerre, comment pourrez-
» vous commander aux autres, & ju-
» ger des récompenses ou des châ-
» timens que mériteront vos Soldats?
» Vous dites que votre santé ne vous
» permet pas de supporter les travaux
» militaires; c'est une mauvaise ex-
» cuse. Je ne vous demande point des
» fatigues, mais seulement de l'incli-
» nation, que les maladies même n'em-
» pêchent pas. Interrogez ceux qui se
» souviennent de mon frere: il étoit
» d'une santé incomparablement plus
» foible que la vôtre; il ne pouvoit
» pas manier un cheval tant soit peu
» fougueux, ni même le monter:
» mais il aima les chevaux, & il n'y
» aura peut-être jamais d'aussi belle
» écurie que la sienne. Vous voyez par-
» là que les bons succès ne dépendent
» pas toujours des travaux, mais de
» la volonté.

» Si vous pensez qu'il y a des Prin-
» ces dont les affaires ne laissent pas de
» réussir, quoiqu'ils n'aillent point à
» la guerre, vous avez raison. Mais
» s'ils n'y vont pas, ils y ont pourtant
» de l'inclination, & ils savent la

» ſant que vous *, vous croyez peut-être
» que je cherche ſeulement à vous in-
» timider. Vous ſentirez l'effet de mes
» menaces, ſi vous ne changez de con-
» duite. Puiſque je ſacrifie tous les jours
» ma ſanté, mon repos, ma vie même,
» pour la défenſe de la Patrie & pour
» le ſalut de mes Peuples, comment
» épargnerois-je un fils, qui mérite ſi
» peu qu'ons'intéreſſe à ſa conſervation?»

Le Czarovitz répondit qu'il ſe reconnoiſſoit indigne de régner, qu'il ſupplioit ſon pere de le priver de la Couronne, & qu'il ne demandoit que ſon entretien durant ſa vie, ajoutant que jamais il ne troubleroit, en aucune maniere, le Prince que Sa Majeſté choiſiroit pour Succeſſeur; qu'il en prenoit Dieu à témoin, & qu'il en juroit par tout ce qu'il y avoit de plus ſacré.

» Peut-on ſe fier à vos ſermens, lui
» répondit le Czar, pendant qu'on
» vous voit un cœur endurci? David a
» dit, *tout homme eſt menteur*; mais
» quand vous auriez préſentement la
» volonté d'être fidele à vos promeſſes,

* Il eut dans la ſuite d'autres enfans.

» ces grandes barbes * pourront vous » tourner à leur fantaisie, & vous forcer à violer vos fermens. Ces hommes méprisables, que j'ai éloignés de » tous les emplois, ne s'appuyent que » sur vous. Le penchant que vous témoignez déjà pour eux, leur fait espérer que vous rendrez un jour leur » condition meilleure.

» Avez-vous jamais reconnu les » obligations que vous avez à votre » pere ? L'assistez-vous dans ses travaux & ses peines, depuis que vous » êtes parvenu à un âge mûr ? Non, » certainement, & tout le monde en » est indigné. Au contraire, vous blâmez & condamnez ouvertement tout » ce que je puis faire pour l'avantage » & le bonheur de mes Peuples. J'ai » tout lieu de craindre que vous n'en » soyez le destructeur, si vous me » survivez. Ainsi, je ne puis me résoudre à vous laisser vivre à votre fantaisie. Changez donc de conduite,

* Le Czar veut parler de ces Moscovites, qui aimoient mieux payer l'imposition qu'il avoit mise sur les barbes, que de se défaire de ce prétendu ornement.

» travaillez à vous rendre digne du
» rang où vous appelle votre naissance,
» sans quoi, il ne vous reste d'autre
» parti à prendre que de vous confiner
» dans un Cloître. Déterminez-vous
» promptement : je ne saurois rester
» tranquille sur votre sujet, à présent
» que je vois ma santé s'affoiblir tous
» les jours. »

Le Czarovitz donna sa réponse par écrit. Il marquoit qu'ayant fait réflexion sur son incapacité, il avoit résolu d'embrasser l'Etat Monastique, & qu'il ne demandoit que le consentement de Sa Majesté Czarienne. Sur ces entrefaites, Pierre le Grand partit pour le Danemarck, & quand il fut arrivé à Copenhague, il écrivit encore à son fils, pour l'obliger à prendre une derniere résolution, & pour l'exhorter à peser mûrement toutes les conséquences de la démarche qu'il vouloit faire.

Pierre, qui vouloit absolument que son fils se déterminât à quelque chose, lui écrivit encore, & le pressa de se décider. « Il y a sept mois, disoit le
» Czar, que j'attends votre derniere
» résolution, & vous n'avez pas daigné m'en instruire. Vous avez eu



» assez de tems pour y penser. Ainsi, » aussi-tôt que vous aurez reçu ma lettre, prenez votre parti, soit pour le » Cloître, soit pour le Trône. Si vous » vous déterminez à vous rendre capable de régner un jour, ne différez » pas davantage à me venir joindre, » pour être présent aux opérations de » la Campagne; mais, si vous avez » dessein de vous faire Moine, mandez-moi où & en quel tems vous voulez » exécuter votre résolution, afin que » j'aye l'esprit en repos, & que je » sache ce que je dois espérer de vous. » Envoyez-moi votre réponse par le » Courier qui vous rendra ma lettre, » & ne tardez pas davantage à vous » déterminer; autrement, vous me ferez » croire que vous cherchez à gagner » du tems & à le passer dans votre » oisiveté ordinaire. »

Des ordres si précis jetterent le Czarovitz dans un extrême embarras. Il n'avoit pas dessein de se faire Moine, & il étoit encore moins disposé à aller trouver le Czar pour apprendre, sous lui, le métier de la guerre. Ne sachant quel parti prendre, il consulta un vieux Bojar, qui étoit fort peu satisfait du Gouvernement, & dont, par consé-

quent, il ne pouvoit attendre que de mauvais conseils. » Prince, lui dit le » Bojar, il ne vous reste d'autre parti » à prendre, que de secouer le joug » qu'on veut vous imposer. Le Czar, » sous prétexte de vous instruire dans » l'art militaire, ne cherche qu'à ruiner » votre foible santé, pour être promp- » tement délivré d'un fils qu'il n'aime » pas. Songez donc à profiter de l'ab- » sence de votre pere, pour vous mé- » nager une retraite en quelque lieu où » vos jours soient en sûreté. Vous ne » serez mieux nulle part qu'en France : » ce Royaume est l'asyle des Princes » persécutés; & le Monarque François, » n'ayant aucun sujet de ménager le » Czar, ne voudra jamais lui sacrifier » un Prince qui sera venu chercher un » refuge dans ses Etats. »

Le Czarovitz se persuada qu'il seroit mieux reçu à la Cour de Vienne qu'à celle de Versailles, parce qu'il étoit beau-frere de l'Empereur *. Il se mit donc en route pour l'Allemagne, & publia en partant, qu'il alloit joindre son pere en Danemarck.

* Le Czarovitz avoit épousé une Princesse de Brunswick Volfenbutel.

Il étoit accompagné de sa Concubine *, de son Confesseur, d'un Ecuyer, d'un Maître-d'Hôtel, d'un Polonois qui lui servoit d'interprête, & de quatre Domestiques. On fut d'abord très-embarrassé à Vienne sur la maniere dont on devoit se conduire à l'égard du Czarovitz. D'un côté, on craignoit de désobliger le pere ; & de l'autre, on ne vouloit pas mécontenter le fils. Pour se tirer de cet embarras, l'Empereur envoya le Comte Schonborn, pour représenter au Czarovitz que son évasion ne manqueroit pas de faire du bruit dans le monde, & de déplaire beaucoup au Czar ; que les circonstances ne permettant point à l'Empereur de se brouiller avec Sa Majesté Czarienne, il étoit à propos que le Czarovitz se tînt soigneusement caché à Vienne, jusqu'à ce qu'on pût le rétablir dans les bonnes graces de son pere.

Le Prince fugitif se conforma aux intentions de l'Empereur, & le Czar fut long-tems sans savoir au juste ce que son fils étoit devenu **. Il fit faire

* C'étoit une Courtisanne Finlandoise.

** Le Czar apprit l'évasion de son fils à Amsterdam, lorsqu'il revenoit de Paris.

toutes les perquisitions possibles dans les différentes Cours de l'Europe où l'on soupçonnoit qu'il s'étoit retiré. Alors, l'Empereur fit dire au Czarovitz que, comme il ne pouvoit pas demeurer encore long-tems caché à Vienne, il lui conseilloit de se retirer dans le Tirol ou à Naples. Le Czarovitz suivit ce conseil, & se tint caché dans le Château Saint-Elme. Cependant, les recherches que faisoit le Czar pour savoir où étoit son fils, ne furent point inutiles. Il découvrit le lieu de sa retraite, & aussi-tôt il fit partir deux Seigneurs de sa Cour, avec ordre de ramener le jeune Prince à Moscou, en l'assurant que, s'il obéissoit de bonne grace, on lui pardonneroit sa faute. Son pere lui écrivit la lettre suivante.

» MON FILS,

» Le mépris que vous avez fait de » mes ordres est connu de tout le monde. Mes reproches, ni mes corrections, n'ont jamais pu vous ramener à votre devoir, & enfin, après » m'avoir trompé, quand j'ai quitté » mes Etats, vous avez poussé la désobéissance jusqu'aux derniers excès, » & vous vous êtes mis comme un » traître sous une protection étrangere.



» C'eſt une démarche dont la Ruſſie
» n'a point encore fourni d'exemple.
» Quel chagrin n'avez-vous pas cauſé
» par-là à votre pere, & quelle honte
» n'avez-vous pas attirée ſur votre Pa-
» trie? Je vous écris pour la derniere
» fois, & vous ordonne d'exécuter
» tout ce que Tolſtoy & Romanzoff
» vous propoſeront de ma part.

» Si vous prenez le parti d'obéir,
» je promets à Dieu, qui eſt notre Sou-
» verain Juge, que non-ſeulement je ne
» vous punirai pas, mais que je vous
» aimerai plus que jamais; mais ſi vous
» ne vous ſoumettez pas à mes volon-
» tés, je vous donne, comme Pere, en
» vertu du pouvoir que j'ai reçu de
» Dieu, ma malédiction éternelle, &
» comme votre Souverain, je vous aſ-
» ſure que je trouverai bien les moyens
» de vous traiter en Rebelle. Au reſte,
» ſouvenez-vous que je ne vous ai fait
» aucune violence. Avois je beſoin de
» vous donner le choix libre du parti
» que vous voudriez prendre? Si j'avois
» voulu vous forcer, n'en avois-je pas
» le pouvoir? Qu'eſt-ce qui m'en auroit
» empêché? Je n'avois qu'à comman-
» der; il auroit bien fallu obéir. »

Le Czarovitz n'avoit pas trop envie

de sortir de Naples ; mais on le détermina enfin à partir. Avant de se rendre à Moscou, il écrivit à son pere & employa les expressions les plus touchantes pour marquer son repentir. Le Czar reçut cette lettre pendant qu'il étoit en chemin pour revenir à Pétersbourg, & il fut tellement attendri, qu'il étoit prêt à oublier entierement la faute d'un fils rebelle. Mais Menzicoff *

* Alexandre Menzicoff avoit été d'abord garçon Pâtissier à Moscou. Un jour qu'il passoit auprès du Palais, en criant *aux bons pâtés*, le Czar le fit appeller, & lui trouvant une physionomie heureuse, il lui demanda, en riant, s'il vouloit lui vendre ses petits pâtés & la corbeille où il les portoit. Le jeune homme répondit, sans témoigner le moindre embarras, que pour les petits pâtés, ils étoient au service de Sa Majesté, qu'il avoit ordre de les vendre ; mais non pas la corbeille : que si pourtant l'Empereur souhaitoit de l'avoir aussi, il le supplioit seulement qu'il allât demander à son Maître la permission de la vendre. Cette réponse plut au Czar, qui, voulant introduire la subordination dans ses troupes, fut surpris agréablement de trouver tant d'obéissance & de fidélité dans ce jeune garçon. Pierre Alexiovitz le jugea digne d'occuper une place dans la nouvelle Compagnie du Capitaine le Fort, & la lui proposa. Le jeune homme témoigna qu'il se

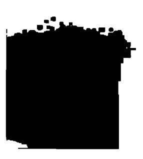
détruisit bientôt ce reste d'affection paternelle, & vint à bout, sur de légers prétextes, de faire révoquer le pardon que le Czar venoit de promettre à son fils. Le jeune Prince fut amené à Moscou, où son pere l'attendoit depuis quelques jours. Le lendemain de son arrivée, les Régimens des Gardes &

---

croyoit fort honoré de servir dans une troupe où Sa Majesté faisoit elle-même son apprentissage d'armes; mais il souhaita encore qu'on lui laissât le tems d'obtenir l'agrément de son Maître. Celui-ci n'eut garde de refuser son consentement. On envoya Menzikoff chez M. le Fort, à qui on le recommanda. Le Capitaine Genevois lui fit donner un uniforme neuf, & le reçut dans sa Compagnie, où il se distingua bientôt par sa bonne conduite, & par sa soumission à ses Supérieurs. Il succéda à M. le Fort dans les bonnes graces de son Maître, & se rendit célebre par son courage & son habileté dans le métier de la guerre. Il s'éleva aux premiers Emplois, & devint Général des Troupes Moscovites; il battit les Suédois au défilé de Systerberk, & gagna sur eux la bataille de Kalisch. Il fut fait Gouverneur de Nerva, de la Livonie & de l'Ingrie, On le chargea de l'éducation du Czarovitz. Mais, comme il n'aimoit pas le jeune Prince, & qu'il étoit d'ailleurs brusque & grossier, il traitoit son éleve avec le dernier mépris: ce fut Menzikoff qui contribua le plus à la perte du Czarovitz.

toute la Garniſon, prirent les armes & entourerent le Château. Un Officier monta dans l'appartement du Czarovitz, & lui demanda ſon épée. On avoit ordonné à tous les Miniſtres, aux Bojars & aux Conſeillers de ſe rendre dans la grande Salle du Château, & aux Evêques de s'aſſembler dans la Cathédrale. Le Prince fut conduit devant le Czar. Ce dernier étoit aſſis ſur un fauteuil, & environné de tous les Grands de l'Empire, qui ſe tenoient debout. Le Czarovitz s'avança, & préſenta à ſon pere un écrit qui contenoit la confeſſion de ſon crime. Enſuite il ſe jetta aux genoux de S. M. & la conjura, les larmes aux yeux, de ne le pas faire mourir. » Relevez-vous, lui dit le » Czar, & ceſſez de craindre pour vo- » tre vie; mais n'eſpérez pas de régner » un jour. Vous vous êtes rendu indi- » gne du rang où vous étiez appellé par » le droit de votre naiſſance: ainſi, il » faut que vous renonciez ſolemnelle- » ment à ma ſucceſſion. » *Que votre volonté ſoit faite*, répondit le Czarovitz.

On fit ſigner au Prince Alexis l'acte qui le privoit de la Couronne. Enſuite le Chancelier lut tout haut le Manifeſte de Sa Majeſté Czarienne, dans le-



quel Pierre le Grand détailloit toutes les raisons qui l'avoient obligé à exclure son fils du Trône. Si quelques Lecteurs sont curieux de voir ce Manifeste, ils le trouveront à la fin de ce volume.

Après que tous les Grands du Royaume se furent engagés par serment à ne jamais reconnoître le Czarovitz pour leur Souverain, on reconduisit ce jeune Prince dans l'appartement qui lui servoit de prison.

Plusieurs personnes se trouverent compliquées dans cette affaire, & on travailla à faire leur procès. L'Evêque de Rostow, qu'on ne put convaincre que d'avoir publié des visions & des révélations favorables au Czarovitz, fut condamné au supplice de la roue, & exécuté. On ne traita pas avec moins de rigueur les autres criminels. Il ne s'agissoit plus que de savoir si on feroit périr le Prince, dont la révolte avoit causé la mort de tant de personnes illustres. Le Czar panchoit assez à lui faire grace de la vie; mais le Général Menzikoff tâchoit de l'en détourner. La Czarine Catherine *, mere du Prince qu'on venoit

* Catherine naquit à Rughen, Village

de déclarer légitime Succeſſeur, ſollicita vivement la perte de l'infortuné

---

d'Eſtonie, près du Lac de Vorſtſéri. Elle étoit fille d'un Payſan, qui mourut lorſqu'elle n'avoit encore que cinq ans : ſa mere ne ſurvécut pas long-tems à ſon Epoux ; de ſorte que Catherine n'eut plus de reſſource pour vivre, que la charité de ceux qui lui voulurent faire du bien. Le Maître d'Ecole du Village en eut pitié, la prit chez lui, la nourrit, & lui apprit à lire & à écrire. Le Doyen des Paſteurs de Mariembourg la vit en paſſant par Rughen, & fut ſi charmé de ſon eſprit, qu'il l'emmena avec lui, pour lui donner une meilleure éducation. Catherine répondit parfaitement aux ſoins de ſon nouveau Maître ; elle apprit l'Allemand, & réuſſit très-bien à tous les ouvrages qu'on lui enſeigna. Le Doyen la traitoit moins comme une ſervante, que comme ſa fille. Il la maria avec un Sergent, qui fut tué le jour même de ſes nôces. La Ville de Mariembourg, où demeuroit pour lors cette jeune veuve, fut priſe par les Moſcovites. Tous les Habitans de la Ville furent faits priſonniers & envoyés à Moſcou. Le Général Baver retint Catherine à ſon ſervice. Menzikoff l'apperçut par haſard, lui trouva une phyſionomie heureuſe, & la demanda à Baver. Celui-ci n'eut garde de la refuſer à un homme ſi puiſſant. Ce fut chez Menzikoff que le Czar vit Catherine pour la premiere fois. L'ayant entretenue un moment, pour voir ſi ſa converſation répondoit

Alexis. Cette Princesse craignoit qu'après la mort de son Epoux, on ne vînt à rechanger l'ordre de succession, & à rétablir le Czarovitz dans ses droits. Malheureusement pour ce dernier, Catherine avoit trop d'ascendant sur le cœur du Czar, pour ne pas l'amener à son but. On instruisit de nouveau le Procès d'Alexis, & le Czar, ayant témoigné qu'il souhaitoit que son fils fût jugé avec la derniere rigueur, les Commissaires, après les procédures requises, furent aux avis, & condamnerent le jeune Prince à

à cet air noble & spirituel qui paroissoit sur son visage, il lui trouva un génie si juste & si solide, que dès-lors il la prit en affection. *Ayez soin de cette fille*, dit-il à son favori, *car elle a bien du mérite.* Catherine s'insinua si bien dans l'esprit du Czar, qu'enfin ce Prince ne pouvant plus résister à la violence de son amour, tira cette jeune veuve de chez Menzikoff, en fit sa maîtresse, & ensuite sa femme. Il l'épousa secretement en 1707 : & publiquement en 1713. En 1715, il institua, en son honneur, l'Ordre de Sainte-Catherine. Le Czar eut d'elle un fils, qui porta le même nom que son pere, & qui fut déclaré Successeur au Trône, à la place d'Alexis, qui étoit fils de la premiere Epouse de Pierre le Grand.

mort, ſoumettant néanmoins leur jugement à la déciſion du Czar. Pierre ne jugea pas à propos d'annuller ni de confirmer la Sentence. Il ordonna ſeulement qu'elle fût lue en préſence du Criminel, & qu'on le ramenât dans ſa priſon juſqu'à nouvel ordre. Tout cela fut exécuté, & on obligea le Prince de faire une nouvelle confeſſion de ſes crimes.

Le lendemain, de grand matin, on vint avertir Pierre le Grand, que le Czarovitz ſouffroit des convulſions violentes; à midi, on vit venir un ſecond Meſſager qui rapporta que ce Prince étoit en grand danger. Le Czar manda les principaux de ſa Cour, & leur ordonna de le ſuivre à la Citadelle. Sur ces entrefaites, un troiſieme Meſſager parut, & aſſura que le Czarovitz étoit ſi mal, qu'on ne croyoit pas qu'il paſſât la journée. Là-deſſus, Pierre traverſe la Neva dans une barque, & ſe rend chez le malade. Dès que le jeune Prince apperçut ſon pere, il ſe fit aſſeoir ſur ſon lit, & tourna ſur le Monarque des yeux trempés de larmes. » Je ſuis, dit-il, pénétré de la plus vive » douleur. J'ai offenſé grievement, &

» d'une



» d'une maniere horrible la Majesté de » Dieu & la vôtre. Je sens bien que je » ne releverai pas de cette maladie, & » quand j'en pourrois relever, je sais » que je suis indigne de vivre. La seule » grace que je vous demande, ô mon » Pere & mon Souverain, c'est de reti- » rer la malédiction que vous m'avez » donnée à Moscou, de me pardonner » mes crimes, de me donner la béné- » diction paternelle, & de comman- » der, après ma mort, qu'on prie Dieu » pour le salut de mon ame ».

Pendant que le Czarovitz prononçoit, d'une voix mourante, ces tristes paroles; Pierre & toute sa suite fondoient en larmes. Ce Monarque prit la parole. » Quelque sujet que j'aie » d'être mécontent de vous, lui dit-il, » j'ai pitié de l'état où je vous vois. Je » révoque ma malédiction, en faveur » de votre repentir. Je souhaite que » Dieu vous fasse miséricorde, & » qu'il vous pardonne comme je vous » pardonne moi-même ». En achevant ces mots, Pierre se retira en donnant sa bénédiction au Czarovitz. Vers les cinq heures du soir, on vint dire au Czar que son fils souhaitoit de le voir

encore une fois. Le Monarque eut d'abord de la peine à y consentir; mais les Seigneurs de sa Cour lui représenterent qu'il y auroit de l'inhumanité à refuser cette consolation à un fils mourant. Le Czar se laissa persuader; mais lorsqu'il entroit dans sa chaloupe pour passer à la Citadelle, on lui vint dire que le Czarovitz ne vivoit plus. Telle fut la fin d'un Prince qui avoit trop de défauts pour qu'on dût le regretter, & qui n'étoit pas assez méchant pour mériter de finir ses jours d'une maniere si funeste. On a diversement parlé de sa mort. Voici ce qu'on trouve dans les Mémoires de Lamberti:

La Czarine, craignant toujours pour son fils, n'eut point de relâche qu'elle n'eût porté le Czar à faire au fils aîné le procès, & à le faire condamner à mort. Ce qui est étrange, est que le Czar, après lui avoir donné lui-même le Knout, qui est une question, lui coupa aussi lui-même la tête. Le corps du Czarovitz fut exposé en public, & la tête tellement adaptée au corps, que l'on ne pouvoit pas discerner si elle en

avoit été séparée. Ce récit n'a aucune vraisemblance.

D'autres Historiens attribuent la mort du Czarovitz à la frayeur dont il fut saisi lorsqu'on lui lut sa sentence. On soupçonna aussi que ce Prince étoit mort empoisonné. La crainte que Pierre avoit de voir passer ses Etats sous la domination d'un Prince sans mérite, la tendresse que ce Monarque témoignoit pour sa nouvelle épouse, le pouvoir que Menzikoff avoit sur l'esprit de son maître, l'intérêt que le Czar, la Czarine, & le favori avoient de se défaire du malheureux Alexis, tout cela pourroit donner lieu de croire que ces trois personnes abrégerent les jours du Czarovitz ; mais ce ne sont que des conjectures, & on ne doit pas, sur de simples apparences, accuser un Prince tel que le Czar d'avoir employé des moyens illicites pour se délivrer d'un fils coupable.

Il ne reste plus qu'à savoir si ce Prince méritoit la mort. Il avoit quitté la Moscovie, & s'étoit mis sous la protection d'une puissance étrangere : voilà son crime. Il faudroit être bien sévère pour décider que la privation d'une Couronne & la perte de la vie devoient

être la punition d'une faute pareille. Les fils des Rois seroient traités avec plus de rigueur que les enfans des particuliers.

La Princesse Sophie, comme je l'ai rapporté, conspira plus d'une fois contre le Czar, excita les Peuples à la révolte, & voulut même attenter aux jours de son frere & de son Souverain. Cependant Pierre Alexiovitz lui pardonna, & se contenta de la reléguer dans un Monastere. Pourquoi n'usa-t-il donc pas aussi de clémence envers un fils qui étoit beaucoup moins coupable! Un motif fort noble lui fit oublier en cette occasion les sentimens de la nature. Bien différent d'Auguste, qui ne laissa, dit-on, l'Empire à Tibere, que pour se faire regretter par la comparaison de son regne avec celui de son Successeur, Pierre-le-Grand auroit voulu trouver dans le Czarovitz un Prince capable d'entrer dans les vues de son pere, & assez habile pour achever l'ouvrage qu'avoit si fort avancé son prédécesseur. Le fils du Czar n'étoit propre qu'à replonger les Moscovites dans leur premiere barbarie. Il fut sacrifié au bonheur de la Nation.

Le Prince qu'on venoit de déclarer successeur de la Couronne étant mort avant le Czar, celui-ci résolut de laisser le Trône à la Czarine ; mais auparavant, il voulut la faire couronner Impératrice *. Il publia à ce sujet une Ordonnance, dans laquelle ce Monarque déclara de la sorte ses sentimens.

» L'Impératrice, ma très-chere épouse, nous a été d'un grand secours, » non-seulement dans tous les dangers » de la derniere guerre, mais aussi dans » quelques autres expéditions où elle » nous a accompagné volontairement, » & nous a servi de ses conseils autant » qu'il a été possible, particulierement » à la bataille contre les Turcs, sur la » riviere de Pruth, où notre armée, » réduite à 22000 hommes, devoit faire tête à 200000. Ce fut dans cette » circonstance désespérée, qu'elle se signalá par un courage au-dessus de son » sexe, ainsi que cela est connu de toute » l'Armée & de tout notre Empire.

* Pierre Alexiovitz prit le titre d'Empereur, & fut reconnu pour tel par toutes les Puissances de l'Europe.

Après ce préambule, le Czar exposa les raisons qui le déterminoient à faire couronner son épouse, & à lui laisser le Trône, dont elle ne tarda pas à se mettre en possession; car Pierre-le-Grand, après avoir eu la satisfaction de faire fleurir dans ses Etats le Commerce, les Sciences & les Arts, de discipliner ses Troupes, de former d'habiles Généraux, de construire des Flottes nombreuses, de bâtir de superbes Villes, & de réformer entierement sa Nation; ce grand Prince, après avoir exécuté tant de belles choses, termina sa glorieuse carriere à Pétersbourg, le vingt-huit de Janvier mil sept cent vingt-cinq.

Pierre Alexiovitz étoit d'une taille au-dessus de la médiocre. Sa physionomie paroissoit noble & spirituelle; mais il avoit je ne sais quoi de rude & de sauvage dans les yeux, qui inspiroit une espece de terreur. Personne ne parloit avec plus de feu & d'éloquence, quand il s'agissoit de persuader. Jamais Prince ne fut plus laborieux & plus infatigable. Toute sa vie, à la bien considérer, n'a été qu'un voyage continuel. Il alloit de l'extrémité de l'Europe au

cœur de l'Asie, avec la même facilité que les autres Rois vont de leur Palais à une maison de campagne. Le voyage de Pétersbourg à Moscou, qui est de deux cents lieues communes de France, ne lui coûta que quatre jours. Il étoit extrême en tout, ami généreux & implacable ennemi. Ses violens exercices, & encore plus les excès de la table, abrégerent ses jours. Souvent il ne mangeoit point le soir par régime, & plus souvent encore il soupoit jusqu'à s'incommoder. Tous les matins, surtout pendant les dernieres années de sa vie, il avaloit une bouteille d'eau-de vie. On ne dit pas qu'il ait beaucoup aimé le sexe, depuis qu'il eut passé les fougues de la premiere jeunesse. On prétend même, qu'après avoir répudié sa premiere épouse, il fut douze ans sans avoir de commerce avec les femmes, jusqu'à ce qu'ayant vu Catherine, il l'aima passionnément jusqu'à la mort.

Ce Prince étoit sans contredit le plus savant homme de ses Etats. Il parloit diverses langues, & excelloit dans les Mathématiques & la Géographie. Ayant dessein de former une commu-

nication entre la mer Noire & la mer Caspienne, en faisant tirer un Canal du Tanaïs au Volga, & de joindre la mer Caspienne à la mer Baltique, par le moyen d'un autre Canal, tiré du Volga à la Neva; il fit, sans le secours d'aucun Ingénieur, un plan admirable, qu'il eut la satisfaction de voir exécuter avant sa mort. Il ne concevoit que des desseins vastes & d'un genre extraordinaire. On auroit dit qu'il vouloit imiter la puissance du Créateur, qui de rien sait faire de grandes choses. C'est ainsi qu'il changea des marais croupissans & des eaux bourbeuses en une belle & magnifique Ville *, remplie de Palais superbes, de jardins délicieux, & défendue par une Citadelle des plus fortes que l'on puisse voir. C'est encore ainsi, que d'une pauvre Paysanne, il fit un grande Impératrice; d'un misérable Pâtissier, un célebre Général; & d'un Peuple barbare une Nation civilisée. Il se rendit un des plus habiles Officiers de mer qu'il y eût en Eu-

* Pétersbourg.



rope ; & il eut pour la Marine un goût d'autant plus extraordinaire, qu'avant l'âge de quatorze ans, il frémissoit à la vue du moindre ruisseau. Pour se mettre au fait de la construction des Navires, on vit ce Prince, dans les chantiers de Hollande, travailler comme un simple Artisan.

Pierre Alexiovitz remarqua pendant le cours de ses voyages, que les Turcs surpassoient de beaucoup les Nations Chrétiennes dans l'administration de la Justice. Il eut soin que la chicanne ne vînt point embrouiller les Loix, & il limita à onze jours la décision des plus importans procès.

Tant de grandes qualités qu'on admiroit dans ce Héros, furent obscurcies par quelques défauts très-considérables. Ce Prince étoit furieux dans ses emportemens. Il n'épargnoit personne, pas même ses meilleurs amis. Le Général le Fort essuya quelquefois de rudes traitemens de la part de son Maître. Mais cet illustre Genevois étoit le seul qui osât résister au Czar dans ces occasions. Il le rappelloit aux sentimens d'honneur & de gloire qui doivent être

le partage des grands Princes, & lui représentoit qu'il étoit peu digne d'un Héros, d'un Réformateur, de ne pouvoir mettre des bornes à sa colere. Le Czar connoissoit fort bien son foible sur cet article, & ces mouvemens impétueux n'étoient pas plutôt calmés, qu'il rougissoit de ses violences & de ses brutalités. *Je réforme mes Sujets*, s'écrioit-il, *je ne puis me réformer moi-même! Funeste éducation! maudite nature que je ne puis vaincre, malgré toutes mes réflexions & mes résolutions!* Il échappa aussi à ce Monarque des traits de cruauté, qu'on ne pardonne à ce grand homme, que parce qu'il avoit affaire à des Peuples qui ne pouvoient être réduits à la raison que par des châtimens terribles. Sans tous les défauts dont je viens de parler, quel Prince pourroit être mis en parallele avec Pierre Alexiovitz? Ce seroit à l'Ecole de ce grand homme que devroient s'instruire tous ces Monarques de l'Asie, qui profitent de l'ignorance & de la stupidité de leurs sujets, pour les écraser sous le poids du despotisme.

On ne peut favoir au juste ce que penſoit le Czar en matiere de Religion. Il eut toujours ſoin qu'elle pût s'accorder avec les maximes du Gouvernement. C'eſt ce qui lui fit abolir la dignité du Patriarche, qui rendoit trop puiſſant celui qui en étoit revêtu. Un Evêque, qui méritoit la mort, étoit puni du dernier ſupplice comme un autre criminel. Pierre-le-Grand ne ſe fit point un ſcrupule de permettre dans ſes Etats le libre exercice de toutes les Religions, à cauſe des avantages qui en revenoient au commerce. Il obſerva, juſqu'à la fin de ſes jours, les uſages & la diſcipline de l'Egliſe d'Orient, & même avec tant d'exactitude, que, lorſqu'il ne pouvoit pas jeûner dans le cours de ſes expéditions militaires, il en demandoit toujours la diſpenſe pour lui & pour ſes ſoldats, au Patriarche de Conſtantinople. Enfin, il étoit perſuadé de cette maxime d'Ariſtote : QU'UN PRINCE DOIT ÊTRE RELIGIEUX SUR TOUTES CHOSES, ET QUE LES PEUPLES NE CRAIGNENT POINT D'ÊTRE OPPRIMÉS, QUAND ILS SONT CON-

…AINCUS QUE LA CRAINTE DE DIEU EST DANS LE CŒUR DU SOUVERAIN. *Princeps debet esse potissimùm Dei cultor : nam minùs timent homines à principe, si Dei cultorem illum putent.*



CONJURATIONS DE PERSE.

IL eſt peu d'hommes qui aient fait autant de bruit dans le monde, que Thamas-Kouli-Kan. De la condition de Sujet, il s'éleva au rang de Souverain. Un ſi haut degré de fortune ſuppoſe, dans celui qui y eſt parvenu, des talens ſupérieurs, mais qui ſont preſque toujours funeſtes au genre humain. C'eſt ce qu'on aura lieu de remarquer dans l'Hiſtoire du célebre Uſurpateur qui vient nouvellement de déſoler l'Aſie. On va voir par quels moyens il parvint à la ſuprême Puiſſance, de quels ſuccès ſes entrepriſes furent ſuivies, & comment il termina le cours d'une vie plus éclatante que glorieuſe. Avant que de parler de ſon uſurpation, de ſes conquêtes & de ſa mort, je rapporterai tous les troubles qui ont précédé ces fameux événemens. C'eſt un tiſſu de perfidies & de révoltes, de brigandage & d'horreurs.

Les Rois Savéfiens, c'est-à-dire descendans de Safi, occupoient le Trône de Perse depuis plus de deux cens ans. Cheik Safi eut un fils appellé Guines, pere de Cheik Haïder, le principal fondateur de la Secte des Chias *. Ismaïl, fils de Chiek Haïder, fut le premier Roi de cette race; il se rendit maître du Royaume en 1499.

La ville de Kandehar, Capitale d'une grande Province de ce nom, soumise, tantôt aux Empereurs du Mogol, tantôt aux Rois de Perse, doit être regardée comme la source des malheurs de cette derniere Monarchie. Abbas II, neuvieme Roi Sa-

* Le Mahométisme est divisé en deux Sectes principales, les Sunnis & les Chias, que quelques Ecrivains appellent par corruption les Sonnistes & les Schiites. Ces deux Sectes irréconciliables, se damnent réciproquément; les Turcs & les Arabes sont Sunnis; les Persans & les Indiens sont Chias. Il y a cependant beaucoup de Sunnis en Perse, & quelques Chias en Turquie. Les Sunnis se piquent de suivre l'Alcoran à la lettre; ils font voir, par soixante-dix passages de ce Livre, que les Chias sont dans l'erreur.

vésien, s'en empara en 1650. Il en resta maître malgré tous les efforts que firent les Indiens pour la reprendre, & la laissa à son fils Suleïman, qui sut bien la conserver. Husein, fils de Suleïman, lui succéda en 1694; il se laissa gouverner par les Eunuques. Les Afgans, Nation inquiete & remuante, qui habite le Kandehar, songerent à profiter de la foiblesse du Roi pour secouer le joug. Gurdgi-Khan, qui fut envoyé à Kandehar avec la qualité de Gouverneur, donna le conseil prudent d'ôter à ces Peuples le seul homme qui fût alors en état de se mettre à leur tête. Cet homme étoit Mirveis, premier Magistrat de la ville de Kandehar. Sa naissance, son rang & ses richesses lui donnoient beaucoup de crédit. L'avis de Gurdgi-Kan fut goûté; il eut ordre d'envoyer Mirveis à la Cour, sous prétexte de le charger d'une affaire importante auprès du Roi.

Mirveis pénétra le motif de l'honneur qu'on lui faisoit; il partit néanmoins. Arrivé à Ispahan, ses manieres insinuantes, ses présens multipliés, lui concilierent l'amitié des Eunuques, & firent évanouir les

ombrages. Lorsqu'il vit qu'on ne se défioit plus de lui, il obtint la permission de faire un pélérinage à la Mecque. Il y fit éclater la ferveur du plus dévot Musulman aux yeux des Mollas * ; car il leur distribua beaucoup d'or & d'argent. Après ce pieux préliminaire, il les assembla & leur fit cette question : Peut-on se soustraire à la domination d'un Roi » qui n'est pas de la même croyance » que ses Sujets, & qui les persécute » à cause de leur Religion ? » Les Mollas furent pour l'affirmative. Ils expédierent en conséquence un *Fetva*, c'est-à-dire une décision par écrit. Muni de cette piéce importante, Mirveis reprit le chemin d'Ispahan. Ce n'étoit pas assez d'avoir détourné de lui les soupçons, il réussit à les faire tomber sur Gurdgi-Kan lui-même. On insinua au Roi, que le seul moyen de prévenir les mauvais desseins de ce Gouverneur, étoit de renvoyer Mirveis à Kandebar. Le Prince y consentit.

De retour dans sa Patrie sur la

---

* Ce sont des Prêtres.

fin de l'année 1709, Mirveis eut bientôt formé un parti ; le Gouverneur fut la premiere victime. Il alla un jour chez lui, & demanda à lui parler en particulier. Gurdgi-Kan fit retirer tout le monde ; Mirveis le poignarda : ceux qui l'avoient suivi égorgerent les gardes. Le signal fut en même-tems donné au-dehors : on massacra tous les Persans qui se trouverent dans la Ville. Mirveis convoqua le Peuple, & fit valoir la décision que les Mollas avoient donnée en sa faveur. Il fut applaudi, & proclamé Chef de la Nation. Les armées qu'on envoya contre lui, ou furent défaites, ou n'eurent aucun succès.

Les Afgans se maintinrent dans leur rebellion, & ravagerent même les Provinces du Royaume jusqu'en 1717, que la mort leur enleva leur Général. Ils choisirent son frere pour le remplacer : c'étoit un homme foible & timide ; il n'aspiroit qu'à faire la paix. Mahmoud, fils aîné de Merveis entra de nuit dans la chambre de son oncle, & lui coupa la tête. Cette action admirée des Soldats, lui valut le Commandement.

Mahmoud, qui étoit excessivement ambitieux, songeoit depuis quelques années à se rendre indépendant dans sa Province de Kandehar, & même à s'emparer du Trône. Pour réussir dans ses vastes desseins, il essaya de gagner les Guébres, qui passent pour être les meilleurs soldats de toute la Perse. Ses soins eurent tout le succès qu'il pouvoit souhaiter. Ainsi Mahmoud se voyant soutenu de ces Peuples, ramassa environ dix mille hommes qu'il joignit à un corps de Troupes d'environ quinze mille Afgans, & alla se jetter au commencement de Janvier 1722 sur Kirmand, ville capitale d'une Province qui porte le même nom. Cette ville fit peu de résistance; car outre qu'elle ne s'attendoit pas à être attaquée, elle renfermoit dans son enceinte une troupe considérable de Guébres, qui, embrassant volontiers le parti de ceux de leur secte, obligerent bientôt le reste des Habitans à se rendre & à livrer la ville aux Ennemis. Cette prise, qui rendoit Mahmoud maître de la Province de Kirman, l'encouragea extraordinairement, & lui fit prendre la résolution d'aller droit



à Ispahan capitale de tout le Royaume.

Le parti de Kerman, à la tête d'environ quarante mille hommes, laissant seulement dans la Ville quelques soldats pour la garder. Personne ne s'opposoit à sa marche, & les troupes grossissoient chaque jour par le grand nombre de vagabonds qui venoient se joindre à lui. Les Peuples épouvantés, abandonnoient leurs demeures pour se dérober à la cruauté du sanguinaire Mahmoud. M[illegible] *Rostom*, frere du Prince de Georgie, Commandant de la cavalerie de Perse, & *Aliverdi Kan*, Prince de Laristan, voulurent arrêter l'ennemi. Ils vinrent au devant du Rebelle avec quatre ou cinq mille hommes d'élite, & l'attaquerent assez brusquement; mais après avoir remporté quelques petits avantages, ils furent contraints de prendre la fuite dans la crainte d'être accablés par le nombre de leurs ennemis.

Cependant Mahmoud continua sa route vers Ispahan. Cette ville, dépourvue de troupes, de munitions & de vivres, ne se trouvoit gueres en état de résister aux Rebelles. Le Roi,

ſe voyant dans l'impoſſibilité de raſſembler aſſez à tems tous ſes ſoldats, qui étoient diſperſés en différens endroits du Royaume, fit lever quarante mille hommes parmi les habitans de la Ville, & les diviſa en deux corps, dont il donna le commandement au Prince d'*Havouza*, appellé Valy, & à l'*Iktimadoulet*, ou premier Miniſtre de la Cour. Ces deux Généraux ſortirent d'Iſpahan à la tête de leurs troupes, pour aller combattre Mahmoud, qui s'avançoit toujours à grandes journées. Ils le rencontrerent le 8 Mars 1722, à quatre lieues de la capitale. Les deux armées s'arrêterent en préſence l'une de l'autre, ſans qu'aucune osât commencer le combat. Le Prince d'*Havouza* ſe détermina le premier à livrer bataille. Il attaqua ſi vivement les ennemis, qu'il ne leur donna pas le tems de ſe reconnoître; il força leur camp, & les obligea de fuir; mais il ne ſut pas profiter de cet heureux ſuccès; car au lieu de pourſuivre les fuyards, il ne ſongea qu'à conſerver les tréſors qu'il leur avoit enlevés. Son avarice coûta cher à tout le Royaume. Les Rebelles, voyant que

leur vainqueur se retiroit lui-même comme s'il eût été vaincu, vinrent fondre tout-à-coup sur lui, & après avoir taillé en piéces son arriere-garde, ils parvinrent jusqu'au lieu où étoient les bagages & les trésors, les reprirent & les rapporterent dans leur camp. L'*Iktimadoulet*, qui de son côté avoit combattu courageusement, & même avec avantage, se voyant, par la fuite de son Collegue, hors d'état de résister plus long-tems, résolut du moins de faire une retraite honorable, & d'aller camper près de la ville dans un poste avantageux. Il exécuta son projet, mais ce ne fut pas sans perdre beaucoup de monde.

Ces fâcheuses nouvelles étant parvenues à Ispahan, inspirerent tant de terreur aux habitans & au Roi lui-même, que si les ennemis eussent profité de leurs avantages, ils auroient tout-d'un-coup terminé la guerre; mais Mahmoud, qui pouvoit à peine croire son bonheur, & qui craignoit d'ailleurs qu'on ne lui dressât quelques embuscades, ne se pressa pas d'avancer, & s'amusa à piller les maisons de campagne des Seigneurs Persans. Cette négligence fut regar-

dée par les habitans de la capitale, comme l'effet d'une crainte excessive, & ils se flatterent de pouvoir vaincre un ennemi qui ne paroissoit s'approcher qu'en tremblant. Dans cette persuasion, ils fortifierent Ispahan du mieux qu'il leur fut possible, & prirent toutes les précautions imaginables pour se mettre en sûreté. Leurs soins ne furent pas inutiles; car quelques soldats de l'armée ennemie, ayant tâché de pénétrer dans la ville, furent vivement repoussés & contraints de renoncer à leur projet. Mahmoud entreprit de donner un assaut général à la ville. L'attaque fut très-vive, & tout plia d'abord devant les Rebelles; mais ceux-ci, se croyant déja maîtres d'Ispahan, commencerent à se débander & à courir sans aucun ordre. Les assiégés s'en étant apperçus, profiterent de ce moment pour faire une vigoureuse sortie, qui déconcerta si fort les Rebelles, que ces derniers, après une foible résistance, prirent la fuite, & avec eux le reste de l'armée. Mahmoud ne jugea pas à propos de donner un second assaut, mais il eut envie d'investir la ville, & de se saisir de tous

les paſſages, afin de la réduire par la famine. Cette entrepriſe n'étoit pas facile à exécuter.

Iſpahan eſt, ſans contredit, une des plus grandes villes du Monde, ayant pour le moins dans ſon circuit, dix lieues communes de France, ſans compter pluſieurs Fauxbourgs conſidérables & aſſez bien fortifiés. Il eſt vrai qu'elle n'eſt pas peuplée à proportion de ſa grandeur ; car outre les Places publiques, qui ſont en grand nombre & d'une vaſte étendue, il n'y a aucune maiſon, même d'Artiſan, qui n'ait une cour & un jardin avec quantité d'arbres. De ſorte que, quand on apperçoit de loin cette ville, on s'imagine voir une grande forêt où l'on a bâti quelques maiſons.

Les Rebelles ne pouvoient, ſans affoiblir leur armée, ſe partager en autant de corps qu'il y avoit de poſtes à garder autour de la ville. Mahmoud prit donc le parti de ſe tenir tranquille dans ſes retranchemens, & de ne rien entreprendre qu'il n'eût reçu un corps conſidérable de troupes qu'il attendoit de différentes Provinces. Il ne laiſſa pas cependant de faire quelques tentatives pour s'aſſurer

de certains poſtes avantageux; mais ce fut inutilement.

Le Roi de Perſe, voyant bien que le deſſein de Mahmoud étoit d'inveſtir la ville, & de la forcer par la famine à ſe rendre, ſongea ſérieuſement à prévenir ce malheur. Pour y réuſſir, il réſolut, à la ſollicitation des Grands & du Peuple, de faire une ſortie avec plus de cent mille hommes pour forcer les Rebelles juſques dans leurs retranchemens, ou du moins pour les obliger à ſe retirer. Il propoſa ce deſſein à l'*Iktimadoulet* & à *Valy* Prince d'*Havouza*. Le premier étoit fort de cet avis, & ſi on l'avoit cru, on n'auroit pas différé un inſtant; mais *Valy* fut d'un ſentiment tout contraire. Ce Prince, qui craignoit d'être diſgracié quand on n'auroit pas beſoin de lui, favoriſoit ſecrettement le parti des révoltés, & il ſe donna bien de garde d'approuver une entrepriſe qui leur auroit été ſi préjudiciable. Le Roi, qui l'eſtimoit à cauſe de ſa valeur & de ſon expérience dans l'art militaire, & qui d'ailleurs ne le ſoupçonnoit point d'infidélité, déféra malheureuſement



sement à son avis, & lui confia la défense d'Ispahan.

Sur ces entrefaites, le Prince de Tahmas, fils du Roi de Perse, sortit de la Ville, accompagné seulement de quatre cents soldats choisis. Son dessein étoit de ramasser dans les Provinces le plus de troupes qu'il seroit possible, d'en faire un corps considérable, & de revenir ensuite au secours de la Ville; mais ils ne trouva pas les Persans disposés à favoriser un si beau projet. Les Peuples les plus voisins d'Ispahan, saisis de frayeur à la vue de l'armée des Rebelles, avoient quitté leurs demeures, s'étoient dispersés dans les montagnes, & ne pouvoient, ni ne vouloient même se réunir. Les autres, qui étoient plus éloignés, s'excuserent de venir joindre le jeune Prince, sous prétexte de garder les limites du Royaume du côté de la Turquie. D'autres enfin, croyant que c'étoit une circonstance favorable pour satisfaire leur ambition, ne pensoient qu'à se rendre indépendans & absolus dans leurs Provinces. Ainsi Tahmas, se voyant abandonné de tout le monde, & n'ayant pas l'autorité nécessaire pour se faire obéir,

résolut de revenir à Ispahan pour défendre cette malheureuse Ville, avec le secours des habitans & des Etrangers qui s'y étoient réfugiés en grand nombre. Il n'étoit plus tems; la Ville étoit entierement investie.

Dès que Mahmoud eut appris le départ & les desseins de Tahmas, il comprit tout ce qu'il avoit à craindre, si, avant le retour de ce Prince, il ne se mettoit en état de ne pouvoir être attaqué. Il n'avoit sur cela que deux partis à prendre, ou d'abandonner son entreprise & de se retirer, ou bien de pousser si vigoureusement le siége, que la Ville fût obligée de se rendre avant l'arrivée du secours. Le premier parti n'étoit pas de son goût; il s'étoit trop avancé pour pouvoir reculer; le second lui paroissoit dangereux. La résolution où il sçavoit qu'étoient les assiégés, de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, lui faisoit tout appréhender pour ses troupes qu'il ne vouloit point affoiblir en de pareilles circonstances. Cependant, dans la nécessité de vaincre ou de périr, il résolut de faire tous ses efforts pour se rendre maître d'Ispahan, & la Fortune favorisa cette résolution.



Il y avoit ſur la riviere, à l'extrémité de la Ville, un pont fort large, au-delà duquel étoit un petit Fort qui dominoit ſur toute la campagne, & qui commandoit en même-tems une partie de la Ville. Ce Fort une fois pris, Mahmoud pouvoit, ſans courir aucun riſque, s'emparer ſucceſſivement de toutes les autres fortifications, battre la Ville tant qu'il le jugeroit à propos, & couper le paſſage à tous les vivres. Il s'agiſſoit de ſe rendre maître de ce poſte; l'occaſion s'en préſenta, & Mahmoud ſçut en profiter. Les Géorgiens, à qui on avoit confié la garde du Pont & du Fort, ayant enlevé par haſard une petite proviſion d'eau-de-vie, en burent tous avec tant d'excès, qu'ils s'enivrerent, & dans leur ivreſſe, ils laiſſerent le Fort ſans garde & ſans défenſe. Mahmoud, en ayant été averti par ſes eſpions, envoya auſſitôt quinze cens ſoldats, qui ſe ſaiſirent du Pont & du Château, firent main-baſſe ſur tous les Géorgiens, & dreſſerent contre la Ville une quantité prodigieuſe d'artillerie. Cette priſe facilita à Mahmoud le paſſage de ſon

armée de l'autre côté de la rivière; où il étoit nécessaire d'aller pour enlever aux Persans les postes avantageux qu'ils occupoient, & sans lesquels il eût été bien difficile de se rendre maître de la Ville.

Un secours de vingt mille hommes que Mahmoud attendoit, étant venu sur ces entrefaites, ne lui servit pas peu en cette occasion. Après avoir assigné à ces nouvelles troupes les postes qu'elles devoient garder, il divisa son armée en deux corps, passa la riviere, se rendit maître des fortifications qui défendoient Ispahan, & de tous les passages par où les vivres & les secours pouvoient entrer dans la Ville.

Les assiégés, se voyant bloqués de la sorte, sans espérance de secours, & commençant à manquer des choses nécessaires à la vie, demandoient avec instance qu'on leur permît de sortir pour combattre l'ennemi; mais le Prince d'*Havouza* n'oublioit rien pour les en détourner. La famine cependant commençoit à exercer ses ravages. Les Persans, qui aimoient mieux mourir les armes à la main, que de

périr de misere, sollicitoient vivement la permission d'attaquer les Rebelles. Le Roi n'eut aucun égard aux prieres de ses fideles Sujets. Il en fut même si offensé, qu'il ordonna de tirer sur eux, & de les écarter de son Palais, où il se tenoit enfermé comme un lâche. Une conduite aussi honteuse auroit infailliblement causé une sédition générale dans toute la Ville, si Achmet Aga, qui étoit très-attaché à son Maître, n'eût promptement appaisé les esprits. Ce généreux Persan sortit de la Ville, suivi de plus de trente mille hommes, attaqua les Rebelles & se saisit de certains passages par où il pouvoit assez aisément faire venir des provisions dans la Place. Ces heureux succès causerent beaucoup de joie aux Persans, mais elle ne dura gueres. Le Prince d'*Havouza*, qui jusqu'à ce moment n'avoit favorisé qu'en secret le parti des révoltés, se déclara alors ouvertement pour eux; & joignant ses Troupes à celles de l'ennemi, il vint fondre sur Achmet Aga, le chassa des postes qu'il occupoit, passa au fil de l'épée tous les Persans qui s'y trouverent, & poursuivit les autres avec tant

de chaleur, que, pour se sauver, ils eurent bien de la peine à gagner la Ville. La trahison du Prince d'*Havouza*, & la défaite d'Achmet, abattirent extraordinairement le courage des assiégés, & leur fit presque perdre toute espérance de pouvoir soutenir le siége.

Le brave Achmet, qui ne méritoit que des éloges & des récompenses, fut blâmé publiquement pour avoir attaqué les ennemis. Ce grand homme, trop sensible aux reproches qu'il eut à essuyer de la part d'un Maître ingrat, & ne voulant pas survivre à un pareil affront, avala du poison dont il mourut cinq heures après. Ispahan se ressentit de la perte d'un homme qui étoit seul capable de la défendre. Les habitans de cette malheureuse Ville, pressés par la faim, renouvellerent tout ce qui se passa de plus horrible pendant les siéges de Samarie & de Jérusalem. On voyoit des gens chercher dans des cadavres décharnés, dont les rues étoient pleines, de quoi soutenir les foibles restes d'une vie languissante; d'autres, armés de massues de fer, tuoient les personnes qu'ils rencontroient sur leur



paſſage, & ſe nourriſſoient de la chair des malheureuſes victimes qu'ils venoient d'immoler. Les meres mêmes n'épargnoient pas leurs propres enfans. Celles qui ne pouvoient ſe réſoudre à de pareils excès, eurent recours au poiſon pour terminer tout d'un coup leur vie & leurs malheurs. Le nombre de ceux qui périrent en cette occaſion, va au-delà de ce qu'on peut imaginer. Les jardins & les places publiques, étoient comme autant de cimetieres. On avoit jetté une ſi prodigieuſe quantité de cadavres dans la riviere, que même, l'année ſuivante, on n'oſoit en manger le poiſſon.

Si Mahmoud eût voulu attaquer la Ville dans cette triſte conjoncture, il lui eût été très-facile de la prendre d'aſſaut; mais voulant ſe conſerver tous les tréſors de cette riche Capitale, qui euſſent été enlevés par les ſoldats dans la chaleur du pillage, il ſe tint tranquille pendant plus de quarante jours, & amuſa les Perſans par de vaines capitulations, attendant que le Roi & la Ville ſe rendiſſent à diſcrétion. C'eſt ce qui arriva le 23 Octobre de l'année 1742. Le Roi, voulant pourvoir à la

sûreté de sa vie pour laquelle il avoit tout à craindre, choisit parmi les Princesses ses filles, celle qui, par sa beauté, son esprit, ses manieres, étoit la plus capable d'adoucir la férocité du vainqueur. Il l'envoya à Mahmoud avec de riches présens, & le pria de vouloir bien l'accepter pour épouse. Après quoi, ayant quitté les ornemens Royaux, & s'étant revêtu d'un habit noir, il parcourut à pied, les larmes aux yeux, & dans la posture la plus humiliante, les principales rues de la Ville, déplorant ses malheurs & le désastre de sa famille qui alloit être bientôt réduite à un dur esclavage. Ses Sujets, touchés d'un si triste spectacle, oublierent en cette occasion leur propre misere, & ne parurent sensibles qu'aux infortunes de leur Roi.

Après cette lamentable cérémonie, le malheureux Monarque reprit les marques de sa dignité, sortit de la Ville avec trois cens personnes des plus distinguées de sa Cour, & se rendit au camp des ennemis. Mahmoud le reçut avec une fierté qui révolta les partisans mêmes de ce Sujet rebelle. Le Roi s'approcha de son superbe vainqueur, l'em-

brassa comme s'il eût été le meilleur de ses amis, le reconnut pour son gendre, & lui fit par écrit une cession authentique de son Royaume, excluant pour jamais de la Couronne ses propres enfans & leur postérité. Pour reconnoissance d'un pareil bienfait, le Roi ne lui demanda que deux graces; la premiere, qu'il ne touchât point à ses concubines; la seconde, qu'il s'engageât par serment à lui conserver la vie, aussi-bien qu'à ses enfans, & à tous les Princes du sang Royal. Mahmoud consentit sans peine à ce qu'on exigeoit de lui. Alors le Roi prenant sa couronne, la mit sur la tête de son vainqueur, lui présenta le Sceptre, lui livra les clefs de son Palais & de ses trésors, & l'assura qu'il le reconnoissoit dès ce moment, & le reconnoîtroit toujours dans la suite, pour son Maître & son unique Souverain.

Les Grands du Royaume suivirent l'exemple du Roi, & firent leurs soumissions. Mahmoud envoya sur-le-champ quarante mille hommes pour se saisir du Palais & des portes de la Ville, & il entra ensuite à Ispahan. De si heureux succès firent espérer à l'Usurpa-

teur qu'il viendroit facilement à bout de ses autres entreprises. Maître de la Capitale du Royaume & de la personne du Roi, il ne doutoit point que les Villes & les Provinces ne se rendissent à lui. Après avoir mis sous une bonne garde le Monarque détrôné & tous les Princes du sang, il envoya dix mille hommes pour soumettre Casbin, qui étoit autrefois Capitale de la Perse & le séjour ordinaire des Rois. Les habitans de cette Ville, qui n'étoient point préparés à soutenir un siége, ne firent aucune résistance, & ouvrirent leurs portes. Mais quelque tems après, les habitans de Casbin, voyant qu'on les traitoit avec inhumanité, se révolterent contre les soldats de Mahmoud, & en tuerent plus de quatre mille : les autres furent obligés de s'enfuir, & il y en eut plusieurs qui moururent dans le chemin, ou des blessures qu'ils avoient reçues, ou du froid qui étoit pour lors excessif. Très peu arriverent à Ispahan, & Amanulla leur Général, reçut un coup de mousquet, dont il eut bien de la peine à se guérir.

Cette nouvelle affligea extraordinairement Mahmoud, & lui fit com-



prendre que sa présence étoit absolument nécessaire pour soumettre le reste du Royaume. Cependant il ne vouloit pas sortir si-tôt d'Ispahan, dans la crainte que quelques révoltés ne lui fissent perdre tout-à-coup le fruit de ses conquêtes. Pour prévenir un pareil événement, il rassembla de toutes les Provinces voisines le plus de familles qu'il put trouver de sa Secte, & leur distribua une partie des maisons de ceux que la famine avoit fait périr. Après quoi, sous prétexte de donner un repas aux Grands du Royaume, il les fit venir tous dans son Palais, & les fit poignarder avec leurs enfans; les cadavres furent jettés dans les places publiques. Mahmoud immola bien d'autres victimes à sa fureur; il y eut plus de vingt-mille hommes massacrés par son ordre. Le cruel Usurpateur s'étant ainsi défait de tous ceux qui pouvoient lui inspirer de la crainte, partit à la tête de ses armées pour faire de nouvelles conquêtes. Ses entreprises furent suiviès d'un heureux succès. Il revint dans la Capitale de ses Etats vers la fin de Mars 1724. Ce fut alors

O vj

qu'on admira le courage d'une jeune Géorgienne, dont l'action mérite d'être rapportée.

Cette femme, ayant appris que son époux avoit été tué par les Afgans, résolut d'aller venger sa mort. Elle confia à son frere ses biens & l'éducation de ses enfans, déguisa son sexe, s'arma bien; & sans se rebuter de la rigueur de la saison, ni de la longueur du chemin, qui étoit de près de quatre cens lieues, elle se rendit en diligence à Ispahan. A peine eut-elle apperçu les meurtriers de son époux, & le lieu où il étoit mort, que le desir de la vengeance s'augmentant dans son cœur, elle se jetta avec impétuosité, le sabre à la main, sur un corps d'Afgans, & en tua plus de vingt avant qu'on eût le tems de la saisir. On la mit en prison où les Afgans, à ce qu'on croit, la firent périr.

Mahmoud, ayant augmenté & rétabli ses troupes, forma le dessein de conquérir la Province de Kulan. Il partit d'Ispahan à la tête de près de 30000 hommes; mais la Fortune commença à l'abandonner, & son expédition réussit très-mal. Il fut obligé de revenir



dans ſa Capitale, après avoir perdu tous ſes bagages, & preſque les trois quarts de ſon armée. Ce revers le plongea dans une noire mélancolie, dont les Etrangers * ſentirent vivement les effets, car on leur ôta leur argent & la liberté. Pour diſſiper les ennuis qui le dévoroient, Mahmoud réſolut de ſe jetter dans la dévotion, & de commencer le Riadha : ce ſont des exercices ** ſpirituels que font quelquefois les Muſulmans. L'Uſurpateur ne retira de toutes ces pratiques de dévotion, qu'une grande foibleſſe d'eſprit, &

* Les Hollandois, les François & les Arméniens qui étoient établis à Iſpahan.

** Ces exercices conſiſtent à ſe tenir enfermé pendant 14 ou 15 jours, à ne manger que du pain & à boire de l'eau après le ſoleil couché, & à répéter continuellement d'une voix enrouée & tirée avec effort du fond de la poitrine, ces mots : *hou*, *hou*, *hou*, juſqu'à ce que l'écume leur venant à la bouche & ſur les levres, & les forces leur manquant entierement, ils tombent dans des ſyncopes qu'ils appellent *extaſes*, & c'eſt dans ces ſortes d'*extaſes* qu'ils prétendent que le Démon eſt contraint, par une puiſſance ſupérieure, de leur découvrir le bon ou mauvais ſuccès des entrepriſes qu'ils méditent.

une diſpoſition prochaine à la folie. Il s'imaginoit à tout moment voir des perſonnes qui vouloient attenter à ſes jours. Tout le monde lui étoit ſuſpect, mais ſur-tout les Princes du Sang qu'il entreprit de faire périr. Lorſqu'il eut formé cet horrible projet, il entra, avec quelques-uns de ſes confidens, dans une grande Salle où étoient alors aſſemblés tous les Princes avec Schah-Huſſein leur pere. Mahmoud, le ſabre à la main, ſe jette comme un furieux ſur toute la Famille Royale, & la détruiſit entierement, à la réſerve de deux jeunes Princes qui ſe précipiterent dans les bras de leur pere pour ſe dérober à la mort. Schah-Huſſein, qui les embraſſoit tendrement & les baignoit de ſes larmes, voulant parer les coups que le Tyran leur portoit, leva ſa main, & y reçut une bleſſure conſidérable. La vue du ſang qui en ſortoit avec abondance, attendrit le cruel Mahmoud, & il épargna ces deux innocentes victimes qui lui reſtoient à immoler. Le nombre des morts montoit à 105 perſonnes, parmi leſquelles il y avoit trois oncles de Schah-Huſſein, & ſept de ſes neveux.

Après cet horrible carnage, Mah-

mond éprouva tous les remords qui ont coutume de déchirer le cœur des Tyrans. Ne pouvant rester dans une situation si funeste, il ordonna à des Prêtres Arméniens de venir lui lire l'Evangile sur sa tête. Pour les engager à lui rendre ce service, il leur envoya 15000 thomans d'or, & les assura que s'ils apportoient quelque soulagement à ses maux, il leur feroit rendre tout ce qu'on leur avoit enlevé. Sa maladie cependant augmentoit de jour en jour; tout son corps couvert de lepre, exaloit une odeur insupportable, & sa chair tomboit par lambeaux. Dans les accès de sa fureur, il se déchiroit les mains & les bras avec ses dents; & la nature ne faisant presque plus ses fonctions ordinaires, il rendoit les excrémens par la bouche.

Les Afgans, voyant le danger où étoit Mahmoud, penserent à lui donner au plutôt un Successeur. Ils eussent bien voulu que son frere eût été présent dans ces circonstances; mais il étoit alors fort éloigné d'Ispahan, & il lui falloit beaucoup de tems avant qu'il pût se rendre dans cette Capitale. L'éloignement du frere de Mahmoud causoit beaucoup d'inquiétude aux

Afgans; car les Peuples, instruits du triste état où se trouvoit l'Usurpateur, commençoient à se déclarer en faveur de Tahmas. Le bruit couroit même que ce dernier s'approchoit avec une armée nombreuse, que les Arabes venoient à son secours, & que les Villes n'attendoient que son arrivée pour se soumettre à lui. Comme les Afgans se virent dans la nécessité de se choisir promptement un Maître, ils jetterent les yeux sur Echeref, cousin germain de Mahmoud. Ils le tirerent de la prison où il étoit enfermé, le conduisirent au Palais, le firent monter sur le Trône, & le saluerent en qualité de Roi de Perse.

Echeref, pour se maintenir dans le haut rang où il se voyoit élevé contre toute espérance, commença par faire trancher la tête à Mahmoud & à tous les Ministres qu'il savoit lui être le plus attachés. Quelques jours après, ayant été informé de certains discours séditieux qu'avoient tenu les soldats de la garde de Mahmoud, il en fit mourir environ cinq cens. Il tendit des piéges à Tahmas pour se rendre maître de sa personne; mais les Grands du Royaume ayant averti le jeune Prince

de se tenir sur ses gardes, Echeref qui en fut instruit ne tarda pas à se venger des Seigneurs Persans; il les fit assembler dans le Palais, sous prétexte de leur communiquer des affaires d'importance, & les fit décapiter.

Les Moscovites & les Turcs profiterent de ces conjonctures pour s'agrandir; mais ces derniers étant les plus redoutables pour Echeref, il tourna toute son attention de leur côté. La Porte envoya une puissante Armée, pour aider Schah-Tahmas à recouvrer le sceptre. Cette démarche du Grand-Seigneur coûta la vie au malheureux Schah-Hussein, vainement épargné par Mahmoud dans le massacre de la famille Royale. Echeref, obligé de marcher contre les Turcs, craignit que pendant son absence, il ne se fît à Ispahan quelque mouvement en faveur de ce Prince. Avant que de se mettre en campagne, il le fit périr secrettement. Les Turcs ayant échoué dans leur entreprise, firent la paix, & reconnurent Echeref pour Roi. Cette paix fut publiée à Constantinople le 18 Novembre 1727.

Ce fut à-peu-près dans ce tems-là que Tahmas-Kouli-Kan commença à faire parler de lui. Son nom de fa-

mas-Kouli * ; il obtint une Compagnie de Cavalerie, avec laquelle il fit pluſieurs petites expéditions qui lui réuſſirent.

Un des Généraux d'Echeref, feignant d'être brouillé avec ſon Maître, voulut conduire ſes Troupes à Schah-Tahmas. Le Prince auroit accepté la propoſition ſans Tahmas-Kouli, qui lui inſpira de la méfiance ; il s'engagea même à prendre ce Général ennemi, pourvu qu'on lui donnât mille Cavaliers. Le Prince les lui accorda, & ajouta à ſon nom celui de Kan, titre d'honneur qui répond à celui de Prince. Ainſi Nadir-Koul s'appella Tahmas-Kouli-Kan. Il marcha en diligence, attaqua pendant trois jours le Général d'Echeref, & le fit priſonnier.

La réputation de Tahmas-Kouli-Kan détermina les plus timides à veni ſe ranger ſous ſes enſeignes. Il aſſembla un corps de vingt mille hommes, à la tête duquel il mit Schah Tahmas, & partit pour aller à la rencontre d'Echeref, qui, ſur le bruit des

* C'eſt-à-dire le Serviteur de Tahmas.

progrès du Prince, étoit parti d'Ispahan au mois de Septembre 1729, avec cinquante mille hommes, & marchoit vers le Khorasan. Quand les deux armées furent en présence, on se prépara de part & d'autre au combat.

Les Afgans, accoutumés à vaincre, méprisoient leurs ennemis. Ils ne savoient pas que les Persans, commandés par Tahmas-Kouli-Kan, n'étoient plus les Persans conduits par des Généraux lâches ou perfides. En effet, ils se battirent en désespérés, & chargerent les Afgans avec tant d'impétuosité, que ceux-ci furent rompus, prirent la fuite, & ne purent se rallier qu'à Ispahan. Ils perdirent vingt mille hommes au moins. Tahmas-Kouli-Kan les poursuivit. A mesure qu'il s'avançoit vers Ispahan, les Villes & les Provinces entieres se déclaroient pour Schah-Tahmas. Son armée se trouva forte de quarante mille hommes. Echeref, ne se croyant pas en sûreté dans la Capitale, résolut d'y mettre le feu, de faire un massacre général des habitans, d'emporter ses trésors, & de se retirer. Tahmas-Kouli-Kan ne lui donna pas le loisir d'exécuter cet horrible dessein. Echeref, avec tous les

Afgans, sortit précipitamment de la Ville. Cet événement se passa au mois de Novembre 1730. L'armée de Schah-Tahmas entra dans Ispahan : ce Prince y arriva lui-même quelque tems après, fut proclamé Roi, & monta sur le Trône.

Tahmas-Kouli-Kan, enorgueilli de ses succès, osa demander au nouveau Roi la permission de faire par-tout le Royaume des levées d'hommes & d'argent, dont il auroit l'entiere disposition, afin d'être en état de continuer la guerre. Il menaça de se retirer, en cas de refus. C'étoit proprement vouloir envahir l'autorité Souveraine. Schah-Tahmas dissimula, lui accorda sa demande, & lui fit même épouser sa tante, sœur de Schah-Hussein. Tahmas-Kouli-Kan laissa ce Prince à Ispahan avec six mille hommes, & se mit à la poursuite des Afgans. Ces rebelles se partagerent en plusieurs bandes, pour gagner Kandehar par différens chemins. Echeref resta avec une poignée de monde ; des Montagnards tomberent sur sa petite troupe & la défirent : il y perdit la vie.

Tahmas-Kouli-Kan tourna ses armes contre les Turcs, & remporta sur



eux de grands avantages. Schah-Tahmas, au lieu d'en profiter pour achever de chasser les Turcs de la Perse, fit la paix avec eux, & leur abandonna les Provinces qu'ils occupoient : ce Prince crut devoir agir de la sorte, pour reprendre l'autorité que son Général avoit usurpée à la faveur de la guerre. Tahmas-Kouli-Kan, indigné de ce Traité, dont il démêla la véritable raison, arriva à Ispahan au mois d'Août 1732. Il campa hors de la Ville avec son armée composée de quarante mille hommes, tous dévoués à son service; il résolut de déposer Schah-Tahmas : dans ce dessein, il le pria de venir faire la revue de ses Troupes. Le Roi se rendit au camp; le Général l'invita à dîner dans sa tente; il lui fit boire toutes sortes de vins violens qui l'enivrerent : le Prince tomba sur un sofa, & s'endormit. Tahmas-Kouli-Kan fit entrer alors les premiers Officiers : il leur montra le Roi, & dans un discours étudié, il exagéra les déréglemens de Schah-Tahmas, plongé nuit & jour, selon lui, dans l'ivresse & les plaisirs. Il le fit enlever, & voyant que personne ne remuoit, il l'envoya, sous un bonne escorte, dans une Forteresse.

entra ensuite dans Ispahan, se rendit au Palais, tira le fils de Schah-Tahmas du berceau pour le mettre sur le Trône, & le proclama Roi, sous le nom de Schah Abbas.

Quand on eut remis le Roi enfant dans son berceau, il fit trois cris, par intervalles. Tahmas-Kouli-Kan demanda aux assistans s'ils entendoient ce que vouloit dire le nouveau Roi; quelques-uns d'entr'eux ayant répondu qu'apparemment il demandoit à tetter, il leur dit la premiere fois : » Vous » êtes tous des ignorans; pour moi qui » ai reçu de Dieu le don d'entendre le » langage des enfans, j'entends qu'il » nous redemande les Provinces que » les Turcs ont envahies. Oui, mon » Prince, ajouta-t-il, en touchant la » tête de l'enfant, nous irons bientôt » tirer raison du Sultan Mahmoud, & » s'il plaît à Dieu, nous vous ferons » manger du raisin de Scutari, & peut- » être de Constantinople. » Il dit la seconde fois, que le Prince demandoit les Provinces dont les Moscovites s'étoient emparés; & à la troisieme fois, qu'il vouloit qu'on reprit Kandehar. On entrevit dès-lors les vastes projets qu'il exécuta depuis.

Tahmas-

Tahmas-Kouli-Kan se fit reconnoître Régent du Royaume pendant la minorité du jeune Roi. On fut contraint de lui déférer cette haute dignité; car il déclara sans façon qu'il s'en jugeoit le plus digne. Il prit alors le nom de *Veli Nimet*, c'est-à-dire, *le bienfaiteur de la Nation*. Il notifia sa qualité de Régent aux Moscovites & aux Turcs, & demanda en même tems la restitution des Provinces qu'ils avoient usurpées. Les Moscovites les rendirent de bonne grace, & conclurent un Traité avantageux pour leur commerce. Les Turcs rejetterent avec hauteur les propositions du Régent. Celui-ci marcha contre eux à la tête de cent mille hommes; il les attaqua en différentes rencontres, & vint à bout de les chasser entierement de la Perse.

L'ambitieux Kouli-Kan crut alors que le tems étoit venu de monter sur le Trône. Il se rendit avec son armée à Tcheal Mogan, désert affreux, où l'on ne pouvoit trouver de vivres que ceux qu'il lui plaisoit de distribuer. Il envoya de-là des couriers dans toutes les Provinces, avec des ordres aux principaux Mollas, aux Gouverneurs, aux

Chefs des Tribus, & à toutes les personnes en charge, de se rendre auprès de lui pour tenir les Etats. Tous ceux qui avoient été mandés se trouverent au jour marqué. Il les harangua, leur peignit la situation de la Perse lorsqu'il avoit pris le commandement, les travaux, les dangers auxquels il s'étoit exposé pour rétablir la tranquillité dans le Royaume, le bonheur qu'il avoit eu d'y réussir. Il finit par leur annoncer qu'il se démettoit de la Régence, leur laissant la liberté de choisir qui ils voudroient pour le remplacer, & de nommer même un Roi, s'ils le jugeoient nécessaire. Il leur accorda trois jours pour se déterminer.

Tahmas-Kouli-Kan congédia ensuite l'assemblée, & chargea en même tems des Officiers de confiance, de conduire, chacun dans sa tente un certain nombre de Députés, de les régaler, & de les disposer à entrer dans ses vues. On leur insinua qu'il étoit de l'intérêt de l'Etat d'offrir la Couronne au Régent; qu'au cas qu'il vînt à la refuser, comme il y avoit apparence, il falloit du moins le supplier de ne point quitter le Gouvernement jusqu'à la majorité

de Schah Abbas. Les Persans prirent ce dernier parti, lorsqu'ils reparurent devant Tahmas-Kouli Kan ; mais c'étoit éluder la demande tacite qu'il faisoit de la Couronne. Ses créatures éleverent la voix, & se mirent à crier : *Il nous faut un Roi, & nous n'en voulons point d'autre que Veli Nimet.*

Les Députés, qui se voyoient dans un désert, environné d'une armée de cent mille hommes, furent forcés de tenir le même langage. Par-là tous les suffrages se réunirent en faveur de Tahmas-Kouli-Kan. On le pria très-humblement d'accepter la Couronne ; il y consentit, à condition que les Persans lui prêteroient serment de fidélité, à lui & à sa postérité, & que l'on se soumettroit à certains points de Doctrine contestés jusqu'alors. Cette derniere clause allarma les Mollas. Le premier d'entr'eux prit la parole, & représenta qu'il étoit dangereux d'innover dans la Religion. Tahmas-Kouli-Kan, au lieu de lui répondre, le fit étrangler en présence de l'assemblée. On souscrivit alors à tout ce qu'il voulut. Il fut proclamé Roi sous le nom de Schah Nadir. Cette révolution arriva

au mois de Mars de l'année 1736. Peu de tems après, la monnoie fut frappée à ſon coin, & la priere du Vendredi ſe fit en ſon nom dans toute la Perſe.

Cependant les Mollas chercherent à le rendre odieux; ils inſinuerent que c'étoit un homme ſans Religion, qui ne manqueroit pas de renverſer celle des Chias. Schah Nadir fut averti de leurs diſcours ſéditieux; il fit appeller les plus conſidérables, & leur demanda quel uſage ils faiſoient des grands biens qu'ils poſſédoient. Ils répondirent qu'une partie de ces biens étoit employée, ſuivant l'intention des donateurs, à des œuvres de piété, que l'autre ſervoit à la ſubſiſtance des Mollas, qui prioient Dieu pour la proſpérité du Roi, & pour celle de tout le Royaume. Schah Nadir répliqua que leurs prieres étoient viſiblement inutiles, puiſque la Perſe avoit été ſi longtems en proie à ſes ennemis, & que ſes Rois avoient été dépoſés ou errãns, & les Peuples accablés de toutes ſortes de maux. Il ajouta que ſes prieres & celles de ſes troupes, ayant été efficaces, il étoit juſte que lui & ſes ſol-



dats jouissent des revenus. En même tems il ordonna de faire une recherche exacte de ses biens, qu'il confisqua, disant que si le peuple vouloit des Mollas ou des Imans, il pouvoit les défrayer; que pour lui, n'ayant besoin, ni de leur savoir, ni de leurs prieres, il n'étoit pas d'humeur de les entretenir plus long-tems dans leur oisiveté, & que, s'ils vouloient cependant prendre parti dans son armée, il leur donneroit une paye proportionnée à la valeur de chacun.

Une entreprise aussi hardie eût été funeste à tout autre qu'à Schah Nadir; mais il étoit sûr de son armée, dont la plus grande partie étoit composée de Sunnis. Quoique Nadir eût fait profession de la Secte des Chias, les uns disoient qu'il avoit toujours éte Sunnis dans le cœur; d'autres prétendoient, avec plus de vraisemblance, qu'il n'avoit aucune Religion. En effet, il accorda aux Missionnaires la liberté de prêcher la Religion Chrétienne dans ses Etats. Il permit aussi à tous ses Sujets de vendre publiquement du vin.

Schah Nadir se rendit à Kasvin pour se faire couronner. Il marcha ensuite à Ispahan, où il s'arrêta quelque tems

pour ſe préparer à l'expédition projettée contre les Afgans & le Mogol. Il partit au mois de Décembre 1736, avec une armée de cent mille hommes, qui furent joints par un renfort de quarante mille. Les Afgans, chaſſés à la vérité du cœur de l'état, ſubſiſtoient encore, s'étant fortifiés dans les montagnes de Kandehar, la derniere & la plus méridionale des Provinces du Royaume. Appuyés par le Mogol, malgré la foi des traités entre les deux Couronnes, ils avoient arboré l'étendard de la révolte. Nadir réſolut de dompter ces rebelles, & de punir l'Empereur Mogol de l'appui qu'il leur avoit prêté. A ce motif ſe joignit l'eſpérance de groſſir ſes tréſors, & de s'étendre juſqu'au Sinde, en réuniſſant à la Couronne de Perſe les cinq Provinces ſituées en-deçà de ce fleuve, & dépendantes du Mogol. Par cette réunion, il rendoit avec uſure à ſes Etats ce que les Turcs & les Moſcovites en avoient démembré; il enrichiſſoit la Perſe, il en reculoit les bornes, il en rétabliſſoit la réputation; & ce Royaume, fortifié déſormais par les barrieres mêmes qui borneroient ſon étendue, devoit former une des plus belles Monarchies de l'Orient.

Nadir ne trouva presque aucune résistance quand il voulut s'emparer des Etats du Mogol. Le pays étoit ouvert de toutes parts, mal défendu, & gouverné par le plus lâche de tous les Princes *. Le Monarque Persan porta partout le fer & la flamme, & il ravagea les Indes plutôt qu'il ne les soumit. Quelques Indiens, voulant dissiper la frayeur de leurs compatriotes, répandent le bruit que Nadir vient d'être massacré. A cette nouvelle, ils prennent les armes pendant la nuit, & font main-basse sur tout ce qu'ils rencontrent d'ennemis dispersés. Nadir, charmé de trouver un prétexte pour assouvir à la fois son avarice & sa cruauté, livre Dilli, Capitale de l'Indostan, à la vengeance du soldat. Jamais place, emportée d'assaut, n'éprouva tant d'horreurs. Les Persans, répandus par-tout, enfoncent les Maisons & les Palais, forcent les Mosquées, & n'interrompent cette boucherie, que pour se livrer au pillage. L'or, l'argent, les pierreries, tant de richesses, accumulées dans le

* Il s'appelloit Muhammed.

ſein d'une paix profonde, deviennent en un inſtant la proie de l'impitoyable ſoldat. Ces brigands finirent par mettre le feu dans les principaux quartiers qui furent réduits en cendres. Deux mille perſonnes périrent dans ce maſſacre. Dilli ne fut plus qu'un monceau de ruines; mais ce qu'on aura peine à croire, c'eſt qu'au milieu de tant d'horreurs, le barbare & voluptueux Nadir, ſe plongeoit dans les plaiſirs. Il commandoit à la fois, & du même ton, l'embrâſement de Dilli & les apprêts d'un feſtin.

Après avoir rétabli Muhammed ſur un Trône ſanglant, entouré de débris & de morts, il retourna à Iſpahan chargé de dépouilles immenſes *; il groſſit encore ſes richeſſes par un moyen inoui juſqu'alors. Il oſa commander à ſes ſoldats de lui remettre tout ce qu'ils avoient pillé, & ils obéirent. La conduite que tint Schah Nadir dans tout le cours de ſon expédition, eſt celle d'un meurtrier, d'un incen-

* Les calculateurs les plus réſervés évaluent les richeſſes qu'emporta Nadir, à dix-huit cens millions de notre monnoie.

diaire, d'un ...

Le Monarque ...
partir pour attaque...
laissa la Régence ...
aîné, qui s'appelloit ...
Ce jeune Prince surpassa ...
avarice & en cruauté. Il augmenta les
impôts, & multiplia les ... Le
bruit s'étant répandu au commence-
ment de 1739, que le Roi avoit perdu
toute son armée, & que lui-même étoit
mort dans les Indes, Risa-Kouli Mirza
crut ou feignit de croire cette nouvelle.
Pour s'assurer le Trône, il commença
... faire mourir Schah Tahmas, & ...
... ses deux prisonniers ...

... mis
... at de
... s une
... Roi de
... uissan-
... n effet
... es plus
... avoit à
... ves. Ils
... s à en
... is trop
... it aban-
... un Chef

... lation qui

il le déposa, & donna la Régence à son second fils, Nasr-Ullah-Mirza. Nadir partit ensuite pour aller faire la guerre à des Peuples révoltés. Au retour de cette expédition, il donna ordre qu'on traduisît en Langue Persane la Bible & l'Alcoran. Les Missionnaires Européens, les Rabbins & les Molhas travaillerent à ce grand ouvrage. Lorsque les Traductions furent achevées, Schah Nadir ordonna aux Traducteurs de les lui apporter. Après qu'on lui en eut fait la lecture, il plaisanta sur les Mystères de le Religion Chrétienne, se moqua de celle des Juifs, tourna Mahomet & Ali en ridicule, & fit enfermer ces ouvrages dans une cassette, disant que, si Dieu lui laissoit la vie, il espéroit donner aux hommes une Religion beaucoup meilleure que toutes celles qui étoient connues. Cependant quelque tems après, il fit publier, qu'ayant reconnu la croyance des Sunnis pour la seule véritable, il l'avoit embrassée, & qu'il vouloit que tous ses Sujets suivissent son exemple. Cette Déclaration causa beaucoup d'inquiétude à la Porte, qui soupçonna que c'étoit un artifice de Schah Nadir pour attirer à son parti

les Peuples de cette Secte, & même pour se frayer dans la suite un chemin à la conquête de la Turquie. Ce qui rendoit cette idée plausible, c'est que le Roi de Perse faisoit de grands préparatifs contre les Turcs.

Au mois de Mars 1743, des conjurés tirerent sur Nadir plusieurs coups de fusil, dont on lui cassa le pouce de la main gauche. Il découvrit que c'étoit son fils aîné qui avoit aposté des scélérats pour l'assassiner; il le fit venir, & l'ayant convaincu de ce parricide, il lui fit crever les yeux en sa présence. Trois Kans ses parens, complices de ce crime, subirent le même châtiment, & en moururent tous.

La guerre contre les Turcs traîna en longueur; il n'y eut que quelques escarmouches entre les troupes de Nadir & celles du Grand-Seigneur. La tyrannie que le Monarque Persan exerçoit sur ses Sujets, ayant fait révolter les Peuples de plusieurs Provinces, il se vit obligé d'abandonner le grand projet de pousser ses conquêtes jusqu'à Constantinople. Le mécontentement de ses Sujets étoit général, & le feu de la rebellion gagnoit par-tout. A mesure que Nadir l'éteignoit d'un côté, il s'allumoit

d'un autre. Pour remédier à tant de déſordres, il demanda la paix aux Turcs. Depuis ce moment il commit des cruautés dont le récit fait horreur. Il ſe rendit de jour en jour plus odieux; mais ce qui accéléra ſa perte, fut ſon opiniâtreté à vouloir forcer toute la Nation à reconnoître la croyance des Turcs pour la ſeule bonne. On conſpira contre lui, même dans ſon armée, & il fut aſſaſſiné au mois d'Août 1747, par un de ſes propres parens. Depuis ſa mort la Perſe eſt déchirée par des guerres inteſtines.



CONJURATION

CONTRE

L'ISLE DE MALTE.

L'ORDRE de Malte * vient d'être garanti par une singuliere protection du Ciel des funestes effets d'une conspiration, d'autant plus dangereuse, qu'elle étoit tramée par des ennemis secrets qu'on supposoit hors d'état de nuire. On vivoit avec eux dans une espéce de sécurité sur la bonne foi de diverses précautions, estimées suffisantes dans tous les tems, & qui en effet l'avoient été dans les occasions les plus critiques, lors même qu'il y avoit à Malte plus de dix mille Esclaves. Ils s'étoient néanmoins déterminés à en applanir les difficultés, & sans trop se flatter du succès, ils s'étoient abandonnés à la volonté absolue d'un Chef

* Je n'ai fait que copier ici la Relation qui a été faite par M. le Bailli du Bocage.

auquel ils croyoient devoir obéir aveuglément, & qui, se prévalant de l'extrême considération qu'ils avoient pour lui, les rendoit victimes de sa fureur. Cette passion seule l'avoit guidée dans le plan d'une conspiration qui n'étoit pas seulement contre toutes les régles de la prudence, mais qui se trouvoit encore contraire à toutes les loix de l'humanité.

L'exécution de ce monstrueux projet pouvoit devenir un des plus tristes & des plus fâcheux événemens que l'Ordre auroit éprouvé depuis son origine; & il est étonnant que ce malheur pût être la suite de ce qu'on avoit considéré comme une époque très-honorable à l'Ordre. En effet, c'est ainsi qu'on regarda l'arrivée d'une des Galeres de Rhodes à Malte. Le public a été informé, qu'au mois de Février 1748, le Bacha de Rhodes fut conduit dans notre Isle par une de ses Galeres, qui étoit la Commandante ou Capitaine des Escadres, qui sont sous ses ordres en qualité de Lieutenant-Général des forces maritimes du Grand-Seigneur. Mustapha Bacha, Gouverneur Général ou Bacha de

Rhodes & des Isles circonvoisines, est fils d'un Capitan Bacha, petit-fils d'un Grand-Visir, & a bien des titres; il est par lui-même un homme de distinction & de considération parmi les Turcs. Il étoit sorti du port de Rhodes avec cette seule galere pour conduire sur les côtes de Caramanie, l'une des Provinces de la Natolie, peu distante de cette Isle, le Grand-Visir, qui, après avoir été quelque tems en exil, passoit à un Gouvernement. A peine ce Visir & sa suite étoient débarqués, que, par une entreprise concertée entre quelques Esclaves Chrétiens, aidés d'un Noir, ancien domestique du Bacha, la Chiourme se révolta. Cet Esclave, irrité contre son Maître qui lui avoit fait subir quelque châtiment, s'assura de la personne du Bacha, en quoi il fut aidé par tous les Forçats de la galere. C'étoient des Chrétiens de diverses Nations Européennes, avec quelques Persans & plusieurs Grecs. On noya ou l'on égorgea la plupart des Turcs de l'armement; on en mit plusieurs aux fers, après avoir contraint le reste à fuir avec des chaloupes. Ensuite

Esclaves qui le voudroient visiter. On défendit seulement au Noir, & à tous ceux qui avoient eu part à la révolution de sa galere, de paroître en sa présence, pour lui épargner le chagrin de voir devant lui les auteurs de sa disgrace.

Il fut admis peu de jours après à l'audience du Grand-Maître, après quoi il fut visité par plusieurs Seigneurs de la Grande-Croix, & par la plupart des Chevaliers qui, tous de concert, lui firent les politesses les plus marquées. On lui permit ensuite d'envoyer à Constantinople un de ses gens, auquel on donna un sauf-conduit pour son retour. Enfin, on eut pour lui tous les égards qu'on put imaginer, & que peut-être il n'auroit pu exiger de ses inférieurs. On le prévint même par des attentions réitérées, qu'on crut devoir employer pour un homme de son rang, quoique notre ennemi. Malgré son peu de sensibilité à tant de bonnes façons, on n'a jamais changé de conduite pour lui. Il eut la permission de sortir du Château pour se promener par-tout sans réserve, & toujours dans les équipages du Grand-

entiere liberté, de laquelle il se prévalut, de maniere qu'avec son Kiaga ou Lieutenant, & son Iman ou Docteur de la Loi, il retint encore auprès de lui cinq autres domestiques de confiance. Son Altesse Eminentissime porta ses attentions jusqu'à faire racheter à ses propres frais tous les effets que le Bacha parut souhaiter, & qui lui avoient été enlevés, lorsque les Chrétiens s'emparerent de sa galere, & la pillerent. On ajouta à tous ces égards celui de le laisser maître de tout ce qui seroit nécessaire pour son entretien journalier.

Le Grand-Maître n'en demeura point là, il voulut encore marquer toute l'humanité qui le caractérise. Lorsque le Bacha eut terminé sa quarantaine, il fut conduit du Lazaret au Château Saint-Elme, dans les équipages de Son Altesse Eminentissime. Il fut logé à l'appartement du Gouverneur du Château, qui le lui abandonna généreusement, & dans lequel, non-seulement il garda ses gens mêmes, mais on augmenta encore le nombre de ses domestiques. On lui permit d'admettre chez lui tous les

communes, & même contre les usages ordinaires, il ne feignit pas de déclarer hautement qu'il ne comptoit pas être esclave, & qu'il réclamoit, avec sa liberté, la restitution de sa galère, de ses propres esclaves, & des Turcs qui avoient échappé à la mort. En vain lui exposa-t-on la teneur des Loix & des Coutumes générales à cet égard, il ne se départit de l'espoir d'obtenir ce qu'il exigeoit, que quand il vit les Chrétiens qui avoient recouvré leur liberté, se disperser, ainsi que les Grecs qui leur avoient aidé à rompre leurs chaînes. Tous partoient successivement pour divers endroits. Il ne resta donc plus à Malte que les Turcs détenus esclaves comme lui, & quelques Persans, qui avoient, aussi-bien que le Noir, embrassé le Christianisme, lesquels s'étoient arrêtés dans cette Isle où on leur avoit fixé un état pour leur entretien.

Le Bacha se vit par conséquent contraint de penser à d'autres moyens pour obtenir sa liberté. Alors il prétendit que la France étoit responsable à la Porte Ottomane, de la perte de sa galère, sur la fausse supposition

que les esclaves qui s'en étoient emparés, s'étoient mis sous la protection d'un Bâtiment François qu'ils avoient rencontré en mer, & qui, par quelques secours qu'ils en avoient reçus, les avoit garantis de la nécessité d'aborder en aucun endroit de la domination du Grand-Seigneur. Ce subterfuge fut entierement convaincu de faux, & regardé comme une supercherie qui ne lui fut d'aucune utilité; mais dans la suite on trouva moyen d'intéresser la Cour de France en sa faveur; & après quelques négociations, le Grand Maître n'hésita point à faire un présent de la personne du Bacha à Sa Majesté Très-Chrétienne. Son Altesse Eminentissime, après avoir communiqué sa résolution au Conseil d'Ordre, lui rendit la liberté le cinq Mai mil sept cent quarante-neuf. Alors elle le fit remettre entre les mains du Bailli du Bocage, chargé des affaires du Roi auprès de Son Altesse Eminentissime, pour être à la disposition entiere de Sa Majesté.

On vit alors, avec une extrême surprise, que le Bacha, auparavant si empressé de sortir d'esclavage, ne paroiss-

de momens après, le Grand-Maître reçut un second avis par un Juif converti, mais qui n'étoit informé que par la voie du même Maronite, qui s'en étoit ouvert à lui. Son Altesse Eminentissime s'en tint cependant à ce qu'elle avoit ordonné à son Capitaine des Gardes, qui le lendemain vérifia la réalité d'un complot, entre le Noir & un Persan, qui avoient projetté de poignarder le Grand-Maître, dans le tems que la plus grande partie des esclaves, employés au service des Chevaliers & de divers particuliers, égorgeroient pareillement ceux qu'ils servoient; après quoi, tous devoient se réunir en un corps pour piller la ville, & se mettre en liberté. Ils espéroient que dans la confusion répandue dans tous les quartiers, ils pourroient peut-être s'emparer de quelques postes qui faciliteroient leur retraite.

Quoique ce projet ne parût pas vraisemblable, on ne crut pas devoir négliger l'avis. Le Noir & le Persan furent arrêtés sur-le-champ par ordre du Grand-Maître, qui nomma trois Commissaires pour les examiner, & faire leur procès conjoin-

tement avec le Grand Castellan. Il leur prescrivit de procéder suivant les loix & les usages militaires, sans s'arrêter à des formalités, dont la lenteur ordinaire pouvoit nuire dans la conjoncture présente.

On travailla dès le même jour à instruire leur procès, & l'on prit à cet effet les informations nécessaires. Le Noir, ayant été appliqué à la Question le 9, avoua presque sur-le-champ la conjuration, & déclara que, de concert avec le Persan arrêté en même-tems que lui, & un autre Persan exilé de Malte depuis quelque tems, ils avoient projetté une révolution générale dans la Ville, qui devoit commencer par la mort du Grand-Maître, qu'il s'étoit chargé de poignarder lui-même; ce qu'il devoit pareillement faire à l'Aga des Soldats, c'est-à-dire, au Capitaine des Gardes de Son Altesse Eminentissime. Il avoua encore que tous les esclaves qui servent les Chevaliers & d'autres particuliers, auroient dans le même tems égorgé leurs Maîtres, & se seroient ensuite réunis pour forcer les prisons des esclaves de la Religion, & pour faire main-basse sur tout ce

qu'ils trouveroient en leur chemin. Ils comptoient que la confusion qu'ils mettroient par-là dans la Ville, leur donneroit le moyen de piller le Palais & le Trésor de la Conservaterie, aussi-bien que celui de l'Eglise de Saint-Jean, avant que les Troupes privées de leur Commandant, fussent en état de se rassembler & de leur faire tête. Il nomma six ou sept esclaves, qui devoient être avec lui les Chefs de l'entreprise, & dans ce nombre fut un des deux Turcs qui servoient à la chambre du Grand-Maître, & qui devoient lui donner moyen de poignarder ce Prince. Tous les dénoncés furent arrêtés dans le moment; & sur une semblable confession du Persan, mis à la question le lendemain dixiéme, on arrêta encore vingt-cinq esclaves & deux soldats, l'un Grec & l'autre Arménien.

Un esclave Turc, Serrurier de profession, y ayant été appliqué le 12, fit une confession beaucoup plus détaillée de la conjuration. On la reconnut alors d'une bien plus grande importance qu'on ne l'avoit supposée jusques-là; & comme on présumoit avec raison, que tous les esclaves y



avoient part, le Grand-Maître ordonna qu'il n'en seroit plus dorénavant employé aucun à son service ni dans son Palais, & les fit tous renfermer au *Bagno* sans distinction.

On commença, le treizieme jour, à être assuré, par la confession du Soldat Grec, que le Bacha étoit instruit de tout le complot; du moins les soupçons en étoient si violens, que Son Altesse Eminentissime crut devoir en donner part à son Conseil d'Etat assemblé le même jour. La plupart des Seigneurs furent d'avis de s'assurer de sa personne; mais le Bailli du Bocage insista si fortement sur son innocence, séduit par les sermens & les protestations réitérées & les plus solemnelles qu'il lui en avoit faites, que, par un juste respect pour Sa Majesté Très-Chrétienne, on délibéra de prendre de plus amples éclaircissemens, sans rien ordonner de plus positif. La confession de divers Conjurés, qu'on supposoit être les Chefs de la conjuration, & qu'on examina les jours suivans, fut à-peu-près conforme aux précédentes; mais comme ce n'étoient que de simples Ouvriers qui n'avoient point été admis dans le secret de cette entreprise, on n'eut de certitude

que le dix-septieme du mois qu'on en fut précisément informé.

Dans cet intervalle, & ensuite d'une délibération du Conseil, on avoit fait de nouveaux réglemens concernant les Esclaves, & on les mit pour toujours hors d'état de penser à une pareille révolte. On fit en même tems des prieres publiques en actions de graces pour la découverte de la conjuration, de laquelle on apprit enfin les barbares particularités, par la confession d'un Raïs ou Capitaine d'une Galiote, ci-devant intime confident du Bacha. C'est un homme très-délié, qui, à la faveur de la profession de Barbier, s'introduisoit par-tout, & s'étoit mis au fait de bien des choses utiles aux Conjurés. Il fut donc appliqué à la Question le dix-sept, & découvrit tout le plan de l'entreprise, ce qui fut confirmé le dix-neuf par le Cadi ou Chef des Loix, & tous deux déclarerent sans équivoque, que le Bacha étoit l'auteur & l'ame du complot. Le Grand Maître ne put se dispenser de s'assurer de sa personne, & ordonna qu'un détachement de ses Gardes s'emparât de la maison que le Bacha occupoit hors de la Ville, pour y être gardé à vue; ce qui fut exécuté

à huit heures du soir. Son Altesse Eminentissime craignit que le peuple, informé de l'extrême péril auquel Elle étoit échappée presqu'au moment de l'exécution, ne forçât la Garde, & ne fit violence au Bacha; car on commençoit à s'assembler en tumulte autour de sa maison : c'est pourquoi le Grand-Maître fit agréer au Bailli du Bocage, que le Bacha de Rhodes, pour sa propre sûreté, seroit ramené à Saint-Elme. Ce ne fut pas sans peine qu'on réussit à le conduire sûrement dans ce Château, tant le peuple étoit animé & furieux contre le Chef de la conjuration. Ainsi, il fallut amuser & tromper, pour-ainsi-dire, cette populace attroupée. On y réussit cependant, par le moyen d'une escorte de vingt Gardes, qui empêcherent les habitans de se livrer aux transports de leur fureur.

Le Bacha de Rhodes rentra dans le Château Saint-Elme, le vingt-deux du mois, à huit heures du soir, dans les équipages & en la compagnie du Bailli du Bocage, qui risqua beaucoup à vouloir l'escorter; mais il le fit par respect pour le Roi. On continua dès-lors à garder à vue le Bacha dans son

appartement, d'où il ne lui fut plus permis de sortir; & le Grand Maître, ayant ensuite rassemblé son Conseil le vingt-trois, il y fit communiquer l'état des procédures : on résolut d'en envoyer un précis au Roi de France, afin que Sa Majesté, pleinement informée de cet horrible complot, voulût bien permettre à l'Ordre de Malte de s'en faire raison suivant les Loix, en livrant le coupable à la Justice; d'autant plus que le Bacha de Rhodes a violé le Droit des Gens, & a manqué de reconnoissance pour le Roi son Bienfaiteur : on verra combien Mustafa s'est rendu criminel, en abusant de la liberté qu'il avoit obtenue, à la seule considération de Sa Majesté Très-Chrétienne, pour exécuter plus facilement le projet dont on va donner le détail.

Suivant la confession unanime de tous les Papas ou Imans, du Kiaia, du Kasnadar, & du Bacha même qui fut mis à la Question, il résulte que Mustafa, se prévalant de la liberté qu'il avoit d'admettre chez lui tous les Esclaves, s'appliqua aussi-tôt après son arrivée dans l'Isle de Malte, à séduire



les principaux d'entr'eux, & particulierement ceux qui, par leur accès auprès du Grand-Maître & des personnes de considération, pouvoient le servir dans son projet. Mustafa ne se bornoit à rien moins qu'à s'emparer de Malte, & se flattoit qu'en profitant de l'occasion d'une fête publique, pendant laquelle une grande partie des Chevaliers sortent de la Cité-Valette, il pourroit avec le secours d'un certain nombre d'Esclaves déterminés, s'emparer de la Ville & de ses forteresses, & que par ce moyen il parviendroit à se rendre maître de l'Isle.

Après avoir formé ce projet, il prit des mesures pour l'exécution. Il avoit déja désigné divers jours; mais qu'il ne crut pas ensuite assez favorables. Enfin, il s'étoit fixé au vingt-neuf Juin, Fête de Saint Pierre & de Saint Paul, jour auquel la plus grande partie du peuple se rend à la Cité vieille, éloignée de la Cité-Valette de deux lieues, & où se solemnise ordinairement la Fête de la Cathédrale, par des divertissemens dont les Maltois sont fort avides. Le concours devoit y être cette année plus considérable qu'à l'ordinai-

dinaire, à cause de quelques nouvelles prérogatives dont le Chapitre alloit prendre possession.

Lorsque Mustafa communiqua son projet aux Esclaves qui devoient être ses complices, il exigea d'eux par le serment le plus solemnel de leur Loi, un secret inviolable & une aveugle obéissance à ses ordres, & il leur protesta en même-tems, qu'il périroit plutôt que de renoncer à son entreprise. Pour en assurer le succès, il s'étoit généralement attaché tous les Esclaves, avoit séduit les uns par des promesses, & intimidé les autres par des menaces, s'étoit servi des facultés des plus opulens, pour faire des largesses aux plus pauvres, & par-là étoit parvenu à disposer de tout sans réserve. Il avoit obligé le Cadi & les Imans à écrire conjointement avec lui à Alger, Tunis & Tripoli, pour donner part à ces Régences du dessein qu'il avoit médité, & du jour destiné à son exécution; & il leur demandoit les secours nécessaires pour se maintenir en cas de réussite. Il avoit écrit lui-même à la Porte dans les mêmes termes. Il se flattoit que son frere, Bacha de Mételin & Intendant de l'Arsenal de Constanti-

nople, & que tous ses amis, qu'il avoit informés de son dessein, se prêteroient à ses vues, & lui procureroient les secours dont il auroit besoin. Dans cette confiance, il avoit réglé toutes les opérations des Conjurés, & chacun étoit prévenu de ce qu'il avoit à faire.

Le Turc Ymseletty, qui étoit employé à la Chambre, & près de la personne du Grand-Maître, en qualité de Chambrier, devoit introduire, à deux heures après midi, le Noir & deux autres Turcs, Porteurs du Grand-Maître, avec quatre autres Esclaves, & tous huit devoient poignarder Son Altesse Eminentissime, avec un couteau empoisonné, que Mustafa leur avoit remis lui-même. Ils comptoient surprendre le Prince au fond de son grand appartement, où Son Altesse Eminentissime se rend ordinairement à cette heure, sans être accompagné de personne. Divers autres Esclaves devoient, à la même heure, chacun séparement & sans bruit, égorger les Chevaliers logés au Palais, & le Capitaine des Gardes qui demeure tout près, tandis que la même chose s'exécuteroit dans les maisons des autres Chevaliers, & des particuliers qui ont des Esclaves à

leur ſervice. C'étoit juſques-là l'opération la plus facile, & qui naturellement paroiſſoit immanquable, parce que la chaleur de la ſaiſon obligeoit, à cette heure, Maîtres & Domeſtiques, à ſe livrer au repos, & donnoit aux Turcs toute facilité pour ſurprendre ceux qu'ils vouloient faire périr.

Des eſclaves diſperſés en divers endroits, auroient été avertis de la mort du Grand-Maître, par un ſignal concerté, & devoient ſe raſſembler en différentes troupes, pour marcher aux principaux poſtes qu'ils eſpéroient ſurprendre, & qu'ils devoient attaquer, dans le tems que les Turcs, qui ſervoient en grand nombre au Palais, attaqueroient la Garde, qu'ils ſuppoſoient hors d'état de leur réſiſter, & qu'ils jugeoient ne pouvoir être ſecourue, par la précaution qu'on devoit prendre d'en égorger de bonne heure le Commandant. Muſtafa, ſous prétexte d'indiſpoſition, ſe ſeroit retiré peu de jours auparavant au Château Saint Elme, & avec ſes Domeſtiques; il comptoit y raſſembler à cette heure, près de ſa perſonne, quinze ou vingt Turcs, à la tête deſquels il ſe ſeroit mis; & à l'aide de deux ſoldats ſubor-



nés, il espéroit s'emparer du Corps-de-Garde, & par conséquent du Château, & après s'en être assuré, il devoit marcher au Palais, qu'on supposeroit alors au pouvoir des esclaves, & où il se seroit établi, pour être à portée de donner & de faire exécuter ses ordres.

Une troupe choisie avoit été chargée au premier instant de l'exécution, de se rendre au Château Saint-Ange, gardé seulement par quelques Invalides. On espéroit les surprendre, & enlever les poudres qui y sont en dépôt, pour les transporter en diligence à la Valette, afin de s'en servir à défendre cette Place jusqu'à l'arrivée des secours d'hommes & de munitions qu'on espéroit de recevoir. Une semblable troupe devoit se saisir de la salle d'armes, autant pour en ôter la ressource aux Chrétiens, que pour armer les Conjurés. Mustafa ne faisoit aucun doute qu'à la faveur du trouble & de la consternation répandue de toutes parts dans la Ville, où l'on devoit faire main-basse sur tout ce qui se présenteroit, ils deviendroient les maîtres absolus de tous les postes qui assuroient la réussite de ce projet.

Le Bacha, rempli de cette confian-

ce, avoit ordonné que le Noir & le Persan, qu'il n'employoit l'un & l'autre que par complaisance pour ses gens, & qu'il avoit pris soin de charger de ce qui étoit de plus odieux dans cette entreprise, fussent mis en piéces, aussitôt après l'exécution de son projet. Les esclaves, prévenus que le Noir étoit heureux dans ses desseins, avoient souhaité qu'il fût employé dans la Conjuration, & Mustafa y avoit à la fin consenti, mais sans permettre qu'on lui découvrît le plan de l'entreprise: le Noir, qui n'avoit jamais traité avec son ancien Maître, s'imaginoit être lui-même le chef de la conspiration, & en retirer, par conséquent, tous les avantages.

Le Bacha ne préparoit pas un sort plus favorable au Turc Ymselletty, qui, pour prix de son infidélité, avoit exigé d'être Bacha de Malte: il comptoit en effet lui tenir parole; mais en même-tems, il avoit résolu de le faire massacrer trois jours après, pour rester seul maître de la Ville & de l'Isle; enfin il dirigea & régla toutes choses suivant que sa férocité les lui faisoit envisager. Il ne se concilia pas même sur toutes ces particularités avec les Mi-

nistres de l'exécution, qui se prêtoient si aveuglément à ses desseins : moins encore consulta-t-il les régles de la prudence, qui lui eussent fait connoître l'impossibilité du succès. Il attendoit donc tranquillement le jour désigné, lorsque le Noir & le Persan furent arrêtés sur un avis qui paroissoit n'avoir aucun rapport avec le Bacha. En effet, celui-ci parut apprendre leur détention avec une sorte d'indifférence, jusqu'à marquer une espéce de satisfaction de voir l'auteur de sa disgrace en état d'être livré au supplice.

On a cependant vérifié depuis, qu'au moment de cet avis, il fit secrettement ordonner au Turc Ymselletty, de mettre sans délai leur dessein en exécution, & de prévenir, par la mort du Grand-Maître, la découverte de la conspiration, le laissant à cet effet le maître d'employer le fer ou le poison ; mais ce malheureux n'osa se servir ni de l'un ni de l'autre, quoiqu'il en eût encore la facilité par la confiance avec laquelle on vivoit avec lui : enfin, la divine Providence, qui avoit ménagé le premier avis de cette détestable entreprise, en manifesta successivement toutes les par-

ticularités, & préserva l'Ordre d'un événement si funeste.

On a appris par la suite du procès, diverses particularités de cette conspiration ; & indépendamment de la promesse faite par un des esclaves de la cuisine, de mêler dans les soupes du Grand Maître, du poison que devoit fournir le Bacha, on a vérifié que les Grecs qui arrivoient journellement à Malte, sous prétexte d'y apporter du bled, étoient dans le secret de la conspiration, & devoient procurer aux Turcs les secours qui pouvoient dépendre d'eux.

Par les dernieres nouvelles, on a appris que de plus de deux cens coupables ; trente-quatre avoient déja subi la peine de leur crime. On a crû que, dans un cas si important, la célérité de la punition étoit nécessaire, tant pour l'exemple, que pour le respect inviolable qui est dû à l'Autorité souveraine.

Numen habet Princeps, sacra est res, sacra potestas.

Mart. in Epig.

MANIFESTE

DE SA MAJESTÉ

CZARIENNE,

Traduit sur l'Original, en langue Russienne, avec la Lettre & le serment du CZAROVITZ ALEXEÏ, *son fils, & le Formulaire du Serment de tous ses Sujets.*

NOUS PIERRE I, par la Grace de Dieu, CZAR & *Autokrator* de toute la Russie, &c. &c. &c. faisons savoir à toutes les personnes, tant Ecclésiastiques que Militaires & Civiles, & de tous Etats de la Nation Russienne, nos fideles Sujets Il est notoire & connu à la plus grande partie de nos fideles Sujets, principalement à ceux qui demeurent dans les lieux de nos résidences, ou qui sont à notre service, avec combien d'attention & de soins Nous avons fait élever notre fils aîné Alexeï, lui

Mais tous ces ſoins que nous avons pris, ont été ſans fruits ; ça été-la ſemence de la Doctrine tombée ſur les pierres.

Non-ſeulement il n'a pas ſuivi le bien, il l'a même haï, ſans témoigner jamais aucun penchant pour les affaires, ſoit de Guerre ou de Politique : il s'eſt attaché uniquement & continuellement à la converſation de gens vils & déréglés, & de mœurs groſſieres & abominables.

Comme Nous le voulions détourner de ces déréglemens par toutes les voies imaginables, & lui inſpirer de l'inclination à pratiquer des perſonnes de vertu & d'honneur, Nous l'avons exhorté de ſe choiſir une Epouſe parmi les Princeſſes des principales Maiſons Souveraines Étrangeres, comme c'eſt la coutume ailleurs, & ſuivant l'exemple de nos Ancêtres les Czars de Ruſſie, qui ſe ſont alliés à d'autres Maiſons Souveraines, & Nous lui en avons laiſſé la liberté du choix.

Il s'eſt déclaré pour la Princeſſe, petite-fille du Duc de Wolfenbutel alors régnant, belle-ſœur de Sa Majeſté l'Empereur Romain aujourd'hui



régnant, & Cousine du Roi d'Angleterre; & Nous ayant prié de la lui procurer & de permettre de l'épouser, Nous y avons d'abord consenti, n'épargnant pas les dépenses considérables que ce mariage a exigées. Mais après sa consommation, Nous étant flatté que le changement d'état de notre fils, produiroit un fruit particulier & un changement dans ses mauvaises habitudes, Nous avons éprouvé tout le contraire de ce que Nous en avions espéré.

Quoique son Epouse, autant que Nous l'avons pû remarquer, fût une Princesse sage, spirituelle, & d'une conduite vertueuse, quoique lui-même l'eût choisie, il a vécu néanmoins avec elle dans la derniere désunion, redoublant ses attachemens pour des gens déréglés, & faisant, par-là, honte à notre Maison devant les Princes Etrangers, à qui cette Princesse étoit alliée par le sang, ce qui Nous a aussi attiré beaucoup de plaintes & de reproches.

Quelque fréquens qu'ayent été les avis & les exhortations de notre côté pour le porter à se corriger, rien n'y a réussi.

Violant enfin aussi la foi conjugale, il donna son attachement à une Prostituée de la plus basse & servile condition, vivant avec elle dans le crime publiquement, au mépris de sa légitime Epouse, qui, peu de tems après, mourut d'une maladie, à la vérité, mais non pas sans que l'on ait cru que son chagrin causé par les désordres & les déréglemens de son Epoux, n'ait fait avancer ses jours.

Quand nous vîmes son opiniâtreté à persévérer dans sa conduite dépravée, Nous lui déclarâmes, aux funérailles de son Epouse, que si désormais il ne se conformoit point à notre volonté, & qu'il ne s'appliquât à ce qui convient à un Prince héritier présomptif d'un tel Empire, Nous le priverions de la succession, sans faire attention qu'il étoit notre fils unique, notre second fils n'étant pas alors encore au monde, & qu'il ne devoit pas se fier là-dessus, parce que Nous aimerions mieux Nous donner pour Successeur un Etranger qui en fût digne, que notre propre fils indigne; que Nous ne pouvions pas laisser un tel Successeur, qui détruiroit ce que par la Grace de Dieu le Pere a établi,

& qui flétriroit la gloire & l'honneur de la Nation Russienne, après que, pour l'acquérir, Nous avions sacrifié nos veilles & notre santé, exposant sans regret en plusieurs occasions notre propre vie, outre que la crainte des jugemens de Dieu ne Nous permettroit pas de laisser le Gouvernement d'un si grand Etat entre les mains de quelqu'un dont l'insuffisance & l'indignité Nous seroient connues.

Nous l'avons enfin exhorté le plus fortement que Nous avons pu, à se conduire avec sagesse, & Nous lui avons donné du tems pour se corriger.

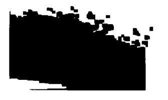
Il répondit à ces remontrances, qu'il se reconnoissoit coupable en tous ces points; mais alléguant la foiblesse de son tempérament & de son esprit, qui ne lui permettoit pas de s'appliquer aux Sciences & fonctions nécessaires, il s'avoua lui-même incapable & indigne de la succession, Nous priant de l'en décharger.

Cependant, Nous l'avons encore exhorté paternellement, & joignant les menaces aux prieres, Nous n'avons rien oublié pour le remettre

dans le bon chemin ; & les opérations de la Guerre Nous ayant obligé de Nous rendre en *Danemarck*, Nous l'avons laissé à *Pétersbourg*, lui donnant encore le tems de rentrer dans soi-même & de se corriger.

Sur les avis que nous recevions dans la suite, de la continuation de ses déréglemens, Nous l'avons mandé auprès de Nous à *Copenhague*, pour faire aussi la campagne, afin de se mieux former.

Mais, oubliant la crainte & les commandemens de Dieu, qui ordonnent d'obéir aux parens ordinaires, & à plus forte raison à ceux qui sont en même tems Souverains, il n'a répondu à tous nos soins paternels, qu'avec une ingratitude inouie ; car au lieu de se rendre auprès de Nous, il s'évada, prenant avec lui des sommes d'argent, & son infâme concubine, avec qui il continuoit de vivre dans le crime : il se mit sous la protection de l'Empereur, débitant contre Nous, son Pere & son Seigneur, beaucoup de calomnies & de faussetés, comme si Nous le persécutions, & le voulions priver sans raison de la succession,



diſant que ſa vie même n'étoit pas en ſûreté auprès de Nous, & priant l'Empereur de lui donner retraite, & de le protéger contre Nous à main armée.

Chacun peut juger combien une telle conduite de notre fils a attiré ſur Nous & ſur notre Etat, devant toute la Terre, de honte & de déshonneur. On trouvera difficilement un exemple ſemblable dans les Hiſtoires.

L'Empereur, quoiqu'informé de ſes excès, & de la maniere dont il avoit vécu avec ſon Epouſe, belle-ſœur de Sa Majeſté Impériale, accorda pourtant à ſes inſtantes ſollicitations une Place où il pût demeurer, & où il pria l'Empereur qu'il pût être ſi ſecrettement que Nous n'en puſſions point avoir la moindre connoiſſance.

Son long retardement en chemin Nous ayant cependant fait appréhender que ce ne fût pas ſans ſujet, Nous craignîmes, par une tendreſſe & ſollicitude paternelle, qu'il ne lui fût arrivé quelque malheur, ce qui Nous obligea de l'envoyer chercher ſur pluſieurs routes, juſqu'à ce qu'enfin, après beaucoup de peines & de perquiſitions,

Nous reçûmes avis de notre Capitaine de la Garde, Alexandre Ruemanzoff, qu'on le gardoit secrettement dans une Forteresse Impériale du Tirol; sur quoi, Nous écrivímes de notre propre main à l'Empereur, pour le prier de Nous le renvoyer.

Mais quoique l'Empereur l'ait fait informer de ce que Nous desirions, & exhorter de se rendre auprès de Nous, & de se soumettre à Notre volonté, étant celle de son Pere & de son Seigneur, il remontra de son côté, avec beaucoup de calomnies contre Nous, qu'il ne devoit point Nous le livrer entre nos mains, comme si nous eussions été son ennemi & son tyran, de qui il n'avoit à attendre qu'à souffrir la mort.

Il persuada enfin l'Empereur, au lieu de Nous l'envoyer alors, de l'éloigner dans une Place reculée de sa domination, savoir, à Naples en Italie, & de l'y garder secrettement dans le Château sous un nom étranger.

Nous fûmes néanmoins avertis par notre susdit Capitaine de la Garde de son séjour dans cet endroit-là, & Nous dépêchâmes à l'Empereur notre Conseiller privé Pierre

Tolstoi

Tolstoi, & le même Capitaine de la Garde Ruemenzoff, avec une Lettre remplie des plus fortes expressions, remontrant combien il seroit injuste de vouloir retenir notre fils contre tous les droits divins & humains, selon lesquels tous les parens, & à plus forte raison ceux qui sont munis de l'autorité Souveraine comme Nous, ont un pouvoir illimité sur leurs enfans, indépendamment de tout autre Juge, & Nous exposâmes d'un côté les manieres justes & bien intentionnées, dont Nous avions toujours usé envers notre fils, & de l'autre, ses désobéissances; faisant voir enfin quelles mauvaises suites & animosité ce refus de Nous le remettre pourroit causer entre Nous, parce que Nous ne pourrions pas laisser la chose en cet état; Nous instruisîmes en même tems ceux que Nous avions envoyés, de parler de bouche encore avec plus de force, & de représenter que Nous serions obligé de venger, par toutes sortes de moyens & de manieres, cette détention de notre fils.

Nous écrivîmes aussi à notre fils, de notre propre main, lui remontrant l'horreur & l'impiété de sa conduite,

& l'énormité du crime qu'il avoit commis contre Nous, son Pere; & comment Dieu, dans ses Commandemens, menaçoit de punir d'une mort éternelle les enfans désobéissans.

Nous le menacions, comme Pere, de notre malédiction, & comme son Seigneur, de le déclarer traître à sa Patrie, s'il n'y retournoit, & s'il refusoit de nous obéir; Nous y avons joint les assurances, que, s'il se soumettoit à notre volonté & s'il retournoit, Nous lui pardonnerions son crime.

Nos Envoyés, après beaucoup de sollicitations, & après la susdite représentation, faite de notre part par écrit, & par eux de bouche, obtinrent enfin de l'*Empereur* la permission d'aller trouver notre fils, & le disposerent à retourner.

Les Ministres *Impériaux* leur firent en même tems connoître, que notre fils avoit informé l'*Empereur* que Nous le persécutions, que sa vie n'étoit pas en sûreté avec Nous, & que par-là, il avoit ému la compassion de l'*Empereur*, ce qui l'avoit déterminé à le prendre sous sa protection; que l'*Empereur*, considérant présentement nos véritables

& solides représentations, ordonnoit de son côté, qu'on tâchât, en toutes manieres, de le disposer à retourner auprès de Nous, en lui faisant déclarer qu'il ne pouvoit pas le refuser à son Pere, contre toute équité & justice, ni se brouiller avec Nous pour ce sujet.

Nos Envóyés, à leur arrivée à *Naples*, ayant souhaité de lui rendre notre Lettre, écrite de notre propre main, nous écrivirent qu'il n'avoit pas seulement voulu les admettre, mais que le Vice-roi *Imperial* avoit trouvé le moyen, en l'invitant chez lui, de les lui présenter ensuite malgré lui.

Il reçut à la vérité notre Lettre, contenant notre exhortation paternelle, & les menaces de la malédiction, mais sans témoigner la moindre inclination au retour, & en alléguant bien des calomnies contre Nous, comme si, à cause de beaucoup de dangers qu'il avoit à appréhender de Nous, il ne pouvoit, ni ne vouloit retourner, se vantant que l'*Empereur* lui avoit promis, non-seulement de le défendre & de le protéger contre Nous, mais même de le mettre sur le Trône de

Russie, aussi contre notre volonté, à main armée.

Nos Envoyés, voyant cette mauvaise disposition, employerent tous les moyens imaginables pour l'engager à retourner : ils le prierent, ils firent valoir tour-à-tour nos assurances, pleines de bonté pour lui, & nos menaces en cas de désobéissance, & ajouterent que Nous le retirerions, même à main armée : ils lui représenterent que l'*Empereur* ne voudroit point entrer en guerre avec Nous, pour son sujet, & ils lui firent beaucoup d'autres semblables remontrances.

Mais il n'eut aucun égard à tout cela, & ne se disposa point à retourner auprès de Nous, jusqu'à ce que le Viceroi *Impérial*, voyant enfin son obstination, lui représenta, au nom de l'*Empereur*, qu'il devoit retourner; lui déclarant que l'*Empereur* ne pouvoit, selon aucun droit, Nous le retenir, ni pendant la guerre présente avec le *Turc*, comme aussi en *Italie* avec le Roi d'*Espagne*, ni s'attirer pour l'amour de lui des affaires avec Nous.

Quand il vit le train que cette affaire prenoit, craignant qu'il ne Nous fût

livré malgré lui, il se disposa enfin à revenir auprès de Nous, & il le déclara à nos Envoyés, comme aussi au Viceroi *Impérial.*

Il nous l'écrivit aussi, s'avouant criminel & coupable. La copie de sa Lettre est ci-dessous transcrite.

Et de cette maniere il est arrivé ici. Et quoique maintenant notre fils, par toutes ses désobéissances criminelles, commises depuis longues années contre Nous, son Pere & son Seigneur, & sur-tout pour le déshonneur qu'il Nous a fait devant tout le monde, par son évasion & par les calomnies qu'il a répandues contre Nous, Nous traitant de Pere dénaturé; & quoiqu'il ait mérité la mort pour s'être opposé aux ordres de son Souverain, néanmoins notre tendresse paternelle Nous fait avoir pitié de lui, & Nous lui pardonnons ses crimes, en lui remettant toute punition.

Mais considérant son indignité, & tout le cours de sa conduite déréglée, décrite ci-dessus, Nous ne pouvons point, en conscience, lui laisser, après Nous, la succession au Trône de *Russie*, prévoyant que, par sa conduite dépra-

vée, il détruiroit entierement la gloire de notre Nation & le salut de nos Etats, que Nous avons acquis & affermis par la grace de Dieu, avec une application sans relâche ; car il est notoire & connu à chacun, combien il nous en a coûté, & avec quels efforts Nous avons, non-seulement recouvré les Provinces que l'ennemi avoit usurpées sur notre Empire, mais aussi conquis de nouveau plusieurs Villes & Pays considérables, & avec quels soins nous avons fait instruire nos Peuples dans toutes sortes de sciences Militaires & Civiles, à la gloire & au profit de la Nation & de l'*Empire*.

Or, comme Nous mettrions nos Etats & nos fideles Sujets, dans une situation beaucoup plus malheureuse que celle où ils étoient auparavant, si nous laissions après Nous un tel successeur, Nous avons pris des mesures pour éviter un pareil inconvénient.

Ainsi, par le pouvoir paternel, en vertu duquel, selon les droits de notre Empire, chacun même de nos Sujets peut déshériter un fils, & donner sa succession à tel autre de ses fils qu'il veut ;

Et en qualité de Prince Souverain, en considération du salut de nos Etats, Nous privons notredit fils, *Alexeï*, pour ses crimes & son indignité, de la succession, après Nous, à notre Trône de *Russie*, quand bien même il ne subsisteroit pas une seule personne de notre Famille après Nous.

Et Nous constituons & déclarons Successeur audit Trône, après Nous, notre second fils *Pierre*, quoiqu'encore jeune, n'ayant pas de Successeur plus âgé.

Donnons à notre susdit fils Alexeï, notre malédiction paternelle, si jamais en quelque tems que ce soit., il prétend ou recherche ladite succession.

Desirons aussi de nos fideles Sujets, de l'Etat Ecclésiastique & Séculier, de tout autre Etat, & de toute la Nation Russienne, que, selon notre volonté, ils reconnoissent & considerent notredit fils Pierre, désigné par Nous à la succession, pour légitime Successeur; & qu'en conformité de la présente Constitution, ils confirment le tout par serment devant le Saint Autel, sur les Saints Evangiles, baisant la Croix.

Et tous ceux qui s'opposeront jamais, en quelque tems que ce soit, à notre présente volonté, & qui dès aujourd'hui

oseront considérer notre Fils Alexeï pour successeur, ou l'assister pour cet effet, Nous les déclarons traîtres envers Nous & la Patrie. Et avons ordonné que la présente soit par-tout publiée, promulguée, afin que personne n'en prétende cause d'ignorance. Fait à Moscou, le 3 Février 1718. V. St.

Signé de notre main, & scellé de notre Sceau.

Copie de la Lettre écrite de la propre main du Czarovitz.

TRÈS-GRACIEUX SEIGNEUR ET PERE,

J'ai reçu, par les Sieurs Tolstoi & Ruemenzoff, la très-gracieuse Lettre que Votre Majesté a eu la bonté de m'écrire, pour m'assurer que vous me pardonniez sincerement le crime dont je me suis rendu coupable, en sortant sans permission de vos Etats. Je vous en rends graces les larmes aux yeux, & je me reconnois indigne du pardon que vous m'accordez si généreusement. Quoique j'aie merité toutes sortes de punitions, j'implore votre clémence, & je supplie V. M. d'oublier tous mes crimes. Je me repose sur vos gracieuses assurances; & m'abandonnant

à votre volonté, je pars de Naples au premier jour, pour me rendre auprès de V. M. à S. Pétersbourg, avec ceux que V. M. a envoyés, Très-humble & indigne Serviteur, qui ne mérite pas de se dire Fils, ALEXEÏ. *De Naples, le 4 Octobre 1717.*

Copie du Serment fait par le Czarovitz Alexeï Petrovitz.

Promesse sous serment.

Je, ci-dessus nommé, promets devant le Saint Evangile, que, comme pour le crime que j'ai commis envers S. M. Czarienne, mon Pere & Seigneur, selon que cela est déduit dans son écrit, & par ma faute, je suis exclus de la succession au Trône de Russie; ainsi je reconnois pour juste cette exclusion, comme l'ayant méritée par ma faute & indignité, & je m'oblige & jure au Tout-Puissant, Dieu en Trinité, comme au Souverain Juge, de me soumettre en tout à cette volonté paternelle, de ne rechercher jamais cette succession, de n'y point prétendre, ni de l'accepter sous aucun prétexte; & je reconnois, pour légitime Successeur, mon frere le Czarovitz,

Pierre Petrovitz ; sur quoi je baise la Sainte Croix, & signe la présente de ma propre main.

Signé *de la main du Czarovitz* *ALEXEÏ.*

Formulaire du Serment que tous les Sujets ont fait & doivent faire.

Je promets sur les Saints Evangiles, & reconnois, par les Lettres de notre très-Auguste Czar & Empereur de toute la Russie, que son fils Alexis Petrovitz, est justement déclaré pour de très-grandes raisons, & déchu de la succession dudit Trône de Russie, à laquelle est appellé l'autre fils de S. M. Impériale Monseigneur le Prince Pierre Petrovitz ; pourquoi je jure, par les trois Puissances qui louent Dieu dans la Sainte Trinité, que j'ai reconnu & reconnois véritable la destination de S. M. C., & Monseigneur le Prince Pierre Petrovitz pour légitime héritier dudit Trône de toute la Russie, de lui obéir dans toutes les occasions, & d'exposer ma vie pour lui contre tous ceux qui pourront lui être contraires, sans jamais l'abandonner.

Contre le Prince Alexis Petrovitz.

Je jure, par les Saints Evangiles, de ne procurer en aucune maniere l'hérédité dudit Trône audit Pierre Alexiovitz, dans aucun tems, ni par aucunes propositions, de ne jamais prendre son parti, ni de lui donner aucun secours ; & sur cela, comme il est dit ci-dessus, je jure en Chrétien, par le Saint jugement de Dieu sur les Saints Evangiles, de ne jamais l'assister. En foi de quoi je baise la Sainte Croix, & je signe de ma propre main.

Fin du Tome second.

TABLE
DES CONJURATIONS

Contenues dans ce second Volume.

Fin de la Table du Tome second.

